{BnF

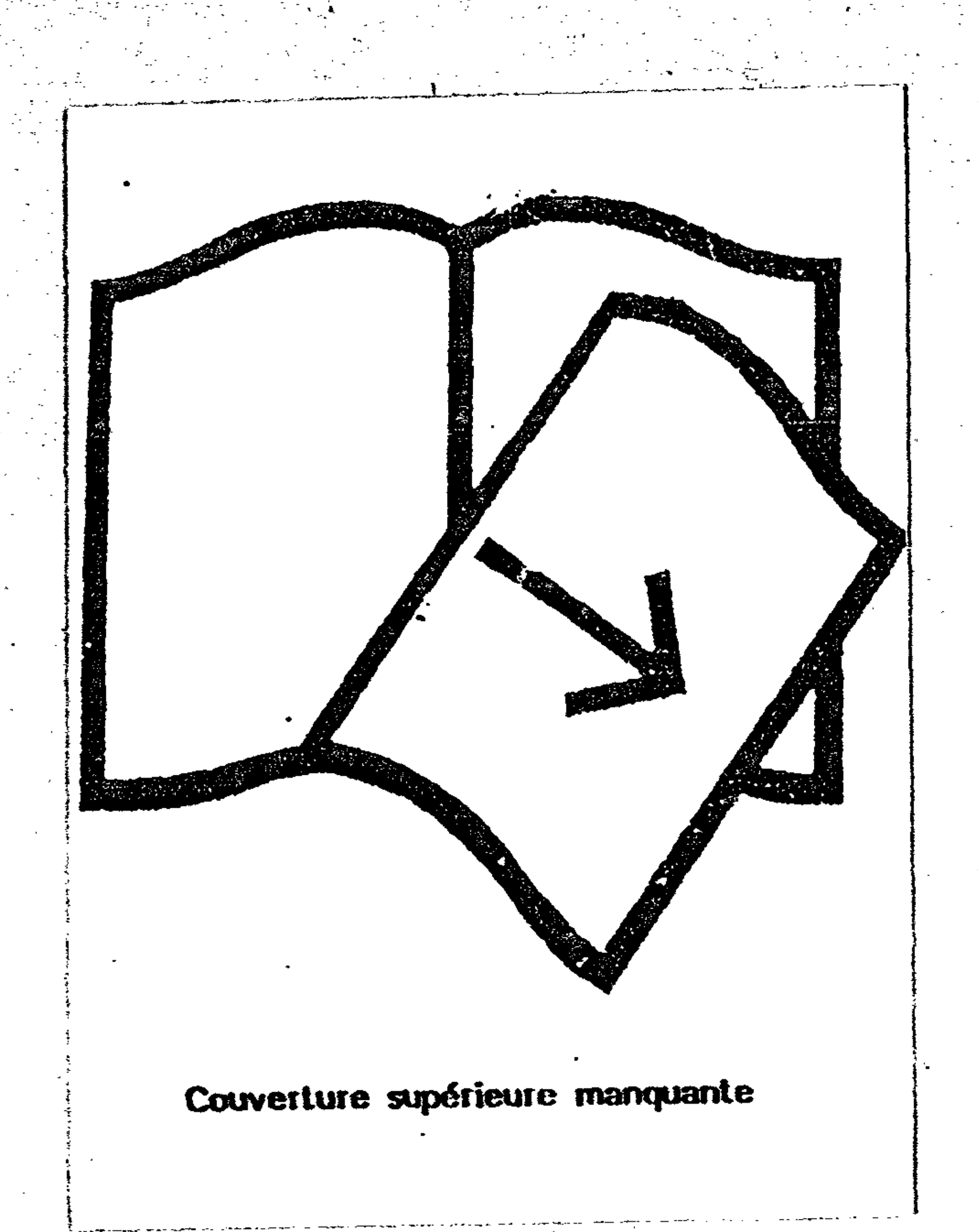


L'âge de papier : roman social / Ch. Legrand





Legrand, Charles (1846-19..). L'âge de papier : roman social / Ch. Legrand. 1889.



Couverture supérieure manquante

L'AGE DE PAPIER

DU MÊME AUTEUR

Le Théatre en sonnet. (Épuisé.)

Romans.

Solange.
Sans amour!
Une faute.
Virginité (Histoire d'une comédienne).
Madame Erostrate.
Une fille de Loth (8e édition).
L'Homme de 40 ans (10e édition).

Pour paraître.

Lady Phèdre.

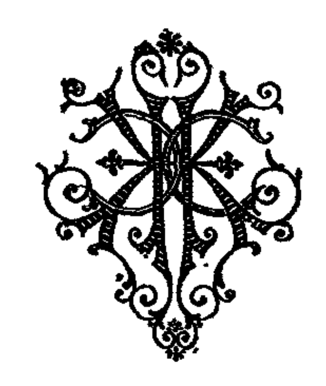
Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.



CH. LEGRAND

L'AGE DE PAPIER

ROMAN SOCIAL



PARIS
ERNEST KOLB, ÉDITEUR
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8



Au Docteur HENRI FAVRE

L'AGE DE PAPIER

PREMIÈRE PARTIE

I

RÉVEIL PARISIEN

Les pieds sur les chenets, sa mince personne jetée de côté dans un de ces profonds fauteuils qu'a multipliés l'aveulissement moderne, Philippe Mortray cherche en vain à réagir contre l'état fiévreux qui suit une nuit de théâtre, de cartes et de souper sans faim. Près de lui, sur une table volante, un déjeuner à peine touché par un palais qu'épaissit et insensibilise la

brûlure des vins pompeux et frelatés et des eaux-de-vie suspectes du restaurant à la mode. C'est la dixième fois que s'éteint à ses lèvres une cigarette allumée sans envie et aspirée sans plaisir. Et, tout ce que ses trente-trois ans, qui lui pèsent en ce moment plus que cinquante, un court sommeil traversé de cauchemars et rompu par l'angoisse d'un brusque réveil aux douze coups de midi, l'aspect du jour jaunâtre que versent chichement les vitraux de sa garçonnière située à un rez-de-chaussée enterré de la rue de Berlin, peuvent faire naître d'idées sombres et de rêveries désenchantées dans une cervelle encore plus surmenée que le corps qui se plie à ses fantaisies: tout cela se lit sur ses traits tirés, dans ses yeux honteux, dans l'avachissement de ses lèvres, où flotte un air habituel d'ironie, qui se retourne en ce moment contre soi-même.

Philippe Mortray n'est guère un rêveur, cependant. Sa vie active, trop active de journaliste et de chroniqueur mondain (il est un des cinq ou six dont le nom se lit partout) ne lui laisse pas le loisir de s'abandonner aux amères et voluptueuses désespérances de ce pessimisme un peu factice, où l'orgueilleuse paresse moderne trouve si bien son compte. Mais il lui arrive encore, une ou deux fois l'an, lorsqu'il a trop soupé et joué, de revenir sur

un passé de jeunesse croyante et de luttes fières et ingénues, et d'envisager avec terreur l'avenir toujours menaçant pour quiconque a conscience de gaspiller ses forces morales et physiques, afin de se maintenir à la surface de la haute vie littéraire et mondaine.

— Au diable ! s'écria-t-il, en se levant brusquement pour faire quelques pas dans la pièce où il se trouvait : moitié fumoir, moitié cabinet de toilette.

Mais cette tentative d'énergie ne devait pas être couronnée de succès. Philippe s'arrêta bientôt, roula une cigarette, en tira trois bouffées, la laissa s'éteindre et tomber de ses lèvres et tomba lui-même, l'air exténué, sur le pouff bas placé devant la large toilette qui barrait l'unique fenêtre du fumoir.

Quelque temps sa main fiévreuse erra de l'un à l'autre des vingt ustensiles épars sur le marbre de la tablette ; elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut touché une assez large glace à main. Il la leva paresseusement et s'y regarda avec un air d'indifférence affectée, qui fit place bientôt à une profonde expression d'ennui, et même de colère.

L'approche des miroirs n'est pas toujours gaie ; au matin même elle est dangereuse. Hors la

prime jeunesse où l'on se réveille aussi frais de teint et les chairs aussi lisses que lorsqu'on s'est couché, lèvre vive et regard limpide, il est bon de ne les aborder que lorsqu'on a eu le temps de former en soi l'image précise de la figure que l'on veut s'y voir. Philippe, par hasard, n'y avait pas songé. Il se vit donc tel qu'il était, et sa mauvaise humeur contre lui-même redoubla.

Le journaliste n'était pourtant pas de ceux dont la physionomie amène un sourire de mépris ou de compassion. Son front aux cheveux bien plantés, ses sourcils finement peints et bien fournis, son nez délicat et légèrement busqué, l'ovale aminci d'une figure qu'allongeait encore une jolie barbe châtain, tenue rase aux joues et terminée en pointe, ses yeux d'un gris un peu clair mais bien ouverts et jolis d'expression, le dessin amusant de ses lèvres moqueuses : tout cela formait un ensemble que les hommes ne voyaient pas sans agacement et les femmes sans distraction. Mais, ce matin-là, il semblait que ce charme qu'il n'ignorait point se fût évanoui.

Sa pâleur lui apparaissait cireuse, il trouvait à son front les plis légers mais désagréables d'une feuille de papier de soie froissée, et ses lèvres d'un violet de fièvre tremblaient en dépit de lui. Les yeux enfin, dans leur enveloppe de chairs

bouffis, éteints et inquiets, s'allumaient par moment de cette lueur effarouchée que les peintres d'aujourd'hui savent si bien rendre d'un glacis hardiment posé qui trahit, naïvement peut-être, l'absence de toute pensée forte et le féminisme d'âme des contemporains. Enfin, dans les cheveux courts, dans la barbe défaite, quelques fils argentés pointaient, signes de maturité précoce qui, à trente ans, désespèrent.

Le miroir rejeté, Mortray ne savait plus trop à quoi recourir pour faire diversion aux pensées amères que venait d'envenimer cet accusateur de sa décadence future, lorsque deux coups frappés à la porte et l'arrivée d'un personnage à l'air familier et obséquieux vinrent à point pour lui permettre de se fâcher contre autrui.

Le torse large, les pieds en dehors, la figure mafflue, bien nourrie, rasée au plus près, le sourire serré, bellâtre cependant : c'était le concierge de la maison, ancien valet de chambre retiré dans une loge lucrative, grâce à l'amour légitime d'une cuisinière d'un tiers au moins plus âgée que lui, et laide à faire plaisir.

— Lettres pressées, glissa le bellâtre, qui vit bien que Philippe n'était pas de belle humeur.

— Si pressées que cela, m'sieu Ambroise ! Les auriez-vous lues, d'aventure ?

— Monsieur ne me l'avait pas dit !

A fréquenter les amis de Philippe qui viennent dans sa garçonnière pour goûter la précieuse cuisine de madame Ambroise, l'ex-valet de chambre a attrapé un certain tour d'esprit qui, parfois, amuse son patron ; mais il n'est pas disposé, ce matin, à se prêter à ce jeu. Arrachant donc du plateau où elle lui sont présentées les deux lettres, Mortray ouvre la première.

— Du *Panurge* et de Reignier ! Qu'est-ce qu'il y a de cassé dans ce *canard*-là ! Une tuile, je parie !

— C'est ce que je *m'ai* dit, module avec componction et importance le concierge.

Philippe ne l'écoute plus. De l'enveloppe, coupée d'un coup de ciseau brusque, il a tiré une carte timbrée en or du dessin reproduisant l'enseigne — il faut se servir du mot puisqu'il est juste — du *Panurge*, journal du matin, littéraire, leste et boulevardier, et si parisien qu'on a pu dire qu'il l'était souvent pis que nature. L'enseigne consiste, comme on a pu s'en convaincre en passant boulevard des Italiens, en un *Panurge*, interprété à la mode et avec le génie du jour, moins escholier que gavroche et plus joli que malicieux. La carte, écrite en travers d'une écriture lâchée, désordonnée, porte ces mots où la blague, de commande partout où l'on jargonne

parisien, s'agrémente du style nègre, fruit de l'abus du télégramme :

« Premier ténor,

» Besoin pour numéro de demain de *grrrande Cavatine*, en dehors de l'abonnement. Sujet : la campagne entamée par les capitaux conservateurs et religieux, *alias* par la Société Universelle de Crédit, le *Chaudron*, du presque nom de son créateur, Roderic Chavedron. Ligne générale : Bénir conservateurs et chrétiens qui ne veulent plus être tributaires d'Israël, mais sans toucher à Israël, *deus Sabbaoth !* Compliments-ci, compliments là... beaucoup d'audace... apparente... Glissez chroniqueur, n'appuyez pas ! Prédire le succès aux *Croisés* contemporains, tout en ménageant forte ligne de retraite au cas possible de déconfiture. Trois à quatre cents lignes... tous les registres. L'ut de poitrine si l'on peut... pas de couac par exemple ! »

Et plus bas, à la ligne, en caractères plus gros et triplement soulignés, ces mots fatidiques sous lesquels israélites comme chrétiens, parisiens et étrangers, journalistes comme profanes, savent parfaitement lire le substantif-dieu des temps modernes : l'Argent.

Bonne Galette !

Malgré ces mots prestigieux, Philippe fit la grimace à l'aubaine et se mit à grommeler :

— Patatras ! Il semble vraiment qu'il n'y ait que moi à Paris pour attraper toutes les corvées ! Chanter les chrétiens et couvrir de fleurs Israël, comme c'est simple ! Comme c'est commode, surtout lorsqu'on n'ignore pas qu'on sera désavoué au plus léger accroc ! Ce Reignier, je le vois m'écrire sur un coin de table, gouailleur et se trouvant de l'esprit, tout simplement parce qu'il songe à l'embarras où je vais être grâce à mon traité qui me fait un peu son serf, en prenant cette corvée inévitable.

Parbleu, lui, il n'a qu'à empocher la galette financière dont son journal, comme tant d'autres, vit plus que du reste ! Je donnerais certes toute la galette de la terre, bien qu'elle m'arrive à point comme toujours, pour lui renvoyer sa carte avec un joli : « premier ténor enrhumé, passe le *la* aux autres » ou un simple « va te promener. » Et mes projets d'aujourd'hui ! Pourvu que l'autre lettre ne soit pas une nouvelle tuile ?

— Pas de danger ! Ce sont les armes de M. le marquis de Rochemer, l'ami intime de monsieur !

— Et le vôtre, messire Ambroise. Il me semble bien que vous lui faites l'honneur de le tenir pour tel ?

— L'honneur est pour moi, monsieur, repartit Ambroise et, ma foi, avec un dandinement d'orgueil aussi ridicule qu'aurait pu l'être celui de tout autre mortel non porteur du tablier à bavette.

— C'est vrai, on a servi dans la famille.

— Chez l'oncle de monsieur Lionel, M. Réal de Maupoy.

— ... Le directeur du Lys d'or, le journal sacré qui reçoit les saintes et platoniques déclarations de Mgr le comte de Dauphiné qu'il prononce le *Roy*. Toi aussi tu as trempé dans la grande conspiration Blanche !

— Monsieur sait bien que je suis bonapartiste !

Philippe ne put s'empêcher de rire de l'air de dignité blessée dont fut faite cette importante rectification. La lettre qu'il ouvrit n'était pas pour rembrunir son front. Elle n'était pas de son ami Lionel de Rochemer, mais de sa femme Huberte, une jolie et même gentille créature, mais diaboliquement mondaine, légèrement détraquée par la folie de la toilette et pour laquelle il professait une espèce d'amitié, faite de beaucoup d'indulgence, assaisonnée, il est vrai, d'un léger grain de mépris. Le billet débutait de cette façon gentiment extravagante :

« Philippe, il faut me sauver la vie !

» Croiriez-vous, ami, que ce tyran de Lionel a conçu le barbare dessein de m'empêcher d'aller ce soir au dîner que la baronne Zacharie Möser offre à quelques privilégiés « pour rencontrer LL. A. R. Mgr le duc de Guyenne et le prince d'Amboise » sous le pitoyable prétexte que nous n'avons été invités qu'hier soir, en bouche-trous, et que vous dînez avec nous. Il faut donc que ce soit vous qui, *spontanément*, m'adressiez le *petit bleu* sauveur. Par exemple : *Impossible venir ce soir, Francette des Variétés me tombe sur le dos*. Ce serait vraisemblable et très pur, puisque vous êtes dans la lune de miel avec ce joli laideron. Il faut que j'aille à ce dîner ! Pensez donc, j'ai la plus jolie robe du monde à éditer : Satin nacre de perles et broderie de nacres. Je la mettrai pour dîner avec vous la prochaine fois ? Suis-je bonne ? Merci d'avance pour le *petit bleu.* »

« *P. Scriptum.* — Non, mais où ai-je la tête ? la prochaine fois, c'est après-demain, pour de vrai et sans *petit bleu.* Je n'y crois que quand j'en ai besoin ! Grand gala d'affaires : Roderic Chavedron, la comtesse de Foix qui se décide à montrer sa fille, — entre nous, il faut qu'elle ait trouvé le moyen de la fagoter — et, bien entendu, votre *ennemie* Hélène Persyer. »

Ici la figure de Philippe redevient vieille ; sur sa lèvre tremble de nouveau le sourire d'ennui qui le défigurait tout à l'heure. Pourquoi cette toquée d'Huberte se mêle-t-elle d'appeler Hélène Persyer son *ennemie*? Aurait-elle deviné, pressenti seulement, cette cervelle à l'évent, ce qu'il s'est appliqué jusqu'ici à cacher à tous et ce qu'il ne s'est encore avoué qu'à demi à lui-même ; à savoir le malaise, l'irritation et parfois la peur que lui cause la présence, chez les Rochemer, de cette amie d'Huberte, perdue de vue au sortir du couvent, retrouvée malheureuse, misérable même, mourante, transportée dans un élan de charité amicale au château de Rochemer ; ou l'air de la mer et aussi la gentille délicatesse d'une femme, pour un moment arrachée à la folie de la toilette par le plaisir tout nouveau pour elle de rendre un vrai service, l'avaient sauvée.

Si belle cette Hélène Persyer, si grave, si différente surtout des toquées et des avilies de tout genre, au milieu desquelles Mortray jusqu'ici a passé sa vie : actrices ou mondaines, femmes honnêtes ou horizontales, toutes jouant un rôle et n'aimant qu'elles-mêmes, incapables de songer à autre chose qu'à s'habiller, se déshabiller, tromper, se tromper, se calomnier et vivre de méchancetés et de chimères ! Si digne encore et portant si simple-

ment sa situation difficile de jeune fille du monde réduite à gagner sa vie en servant sinon de dame de compagnie du moins de compagne payée à la fille de la grande amie d'Huberte, son modèle, la reine des reines de la mode, la beauté des beautés, la comtesse Éveline de Foix.

D'abord Mortray a eu plaisir à la voir telle, puis Hélène n'ayant pas paru le distinguer de la foule des autres hommes il s'est senti blessé. Peu habitué à tant de froideur, le journaliste dont la verve et l'esprit tout au moins n'avaient guère trouvé d'indifférentes, a voulu vaincre ce calme trop parfait. Mais c'est en vain qu'il a fait feu de tout son esprit, semé les paradoxes et mis au jour quelques-uns de ces mots bien frappés dont lui et Pol Aurelys ont le monopole, que le boulevard et les journaux répètent le lendemain avec pamoison et qui vont jusqu'à lui arracher à lui-même un suprême frisson de contentement, Hélène est demeurée impassible. Tout cela n'eût rien été encore s'il n'avait vu cette statue s'émouvoir au moment le plus inattendu, un soir d'intimité où, dégoûté de paradoxes et saoul de solliciter en vain l'esprit, il avait tout à coup laissé paraître le fonds vrai de sa nature loyale et méprisante des fausses valeurs et surtout dédaigneuse jusqu'au dégoût de l'argent et

des vilenies que sa possession, son envie, son désir même entraînent. Et tout à coup leurs yeux avaient, malgré eux, échangé un éclair de sympathie qu'il n'avait pu oublier. Si cette magnifique créature était une femme capable d'aimer et d'être aimée, l'oiseau rare qu'il cherchait, tout en proclamant qu'il était introuvable !

Baste ! il est bien fou d'épiloguer sur un mot jeté au hasard par la plume folle de cette perruche d'Huberte. Si elle croit qu'il tient à rencontrer mademoiselle Persyer, elle se trompe bien ! Il n'ira pas au *gala* d'affaires ; il en sera quitte pour envoyer un *petit bleu* pareil à celui qu'il va écrire, pour faire plaisir à celle qui va *éditer* une si jolie toilette neuve au dîner princier et juif des Möser... Mais cependant, ni cette fois-là ni aujourd'hui il ne parlera de Francette des Variétés. Si camarade qu'il soit avec Lionel et Huberte, il a encore ce préjugé, fort peu moderne et encore moins moderniste, de ne pas vouloir mêler les personnes de main gauche à celles de main droite. Il arguera de son travail. La lettre de Reignier arrive à point pour ce soir.

Tandis qu'il écrit son télégramme, cinq ou six coups de timbre impérieux ont retenti et, avant qu'il ait pu rappeler Ambroise pour dire qu'il ne

recevait pas, la porte s'ouvrait et Francette entrait en tourbillon.

C'est une gringalette personne, au geste fantochard, au museau de souris, le cheveu roux et d'un roux qui n'est pas beaucoup dans la nature. Pas jolie certes, pas laide non plus, grâce à la plus changeante et gamine des physionomies et des yeux vifs, effarouchés, changeants, des yeux pleins de suggestion, comme on dit dans le vrai style scientifico-déliquescent.

Elle est toute essoufflée la souris rousse ; mais en sa qualité d'ingénue comique elle ne peut s'empêcher de vouloir le paraître davantage. Plouf ! la voilà dans un fauteuil, zeste la voilà debout, puis sur les genoux de Philippe qu'elle se met à embrasser sur les yeux, les cheveux, voire le nez, riant et puis riant encore, au grand froncement de sourcils d'un garçon qui n'aime pas extrêmement ces folies, qu'il trouve un peu jeunettes pour une ingénue qui a franchi le cap de la trentaine : ce qui constitue, il est vrai, l'extrême enfance des ingénues de théâtre, comiques ou non.

— Ah ! *veine*, j'avais si peur de te manquer, mon mimi, s'écrie enfin l'actrice.

— Qu'est-ce qu'il y a, mam'zelle Francette ? répond Philippe qui voudrait parler moins sec et moins ennuyé.

— Ah ! comme c'est toi de me recevoir sur ce ton de Parfait... à la glace, au lieu de te précipiter aux pieds ou même seulement dans les bras d'une pauvre petite femme, qui s'est levée avant la lumière pour te dire... que je ne joue pas ce soir.

— Les Variétés ont brûlé ce matin ?

— *Déveine*, non. Indisposition pour cause de recettes et reprise du « *Petit Entresol* ».

— Le *Tramway 125* serait mort à la fleur de sa trentième représentation. Hier encore on faisait le maximum.

— Dans le courrier des théâtres du *Panurge* qui est de l'un des cinq auteurs avoués ou cachés de ce demi-four. Non, vrai, tu as coupé dans ce pont-là, le vrai pont aux rosses. *Veine!*... Ah, ah ! Il n'y a que les gens d'esprit...

— Pour être si bêtes !

— Je voulais dire : « distraits. »

— Mais tu aurais pensé le reste, n'est-ce pas ?

Un éclat de rire brusque, cristallin, prolongé, l'éclat de rire énervant d'une femme de théâtre, qui n'est jamais moins naturelle que lorsqu'elle pense l'être. Il agace Mortray déjà ennuyé de cette visite et toujours peu porté à trouver charmant un caprice qui ne vient pas de lui. Il ne peut cependant continuer à faire la mine

et se montrer ainsi grossier vis à vis d'une femme qui lui est encore assez nouvelle pour qu'il n'ait pas envie de rompre, une femme qui lui a causé, deux mois auparavant, le plus vif plaisir d'amour-propre qu'un homme puisse ressentir, en se jetant à peu près à sa tête. Mais comment se débarrasser, en gardant sa soirée, d'une gavroche éternelle qui ne lui a jamais paru moins séduisante : la peau terne, les cheveux teints, le rire et le geste cabotins. Et, comme il ne sait que trouver pour se tirer de là à son honneur, il prolonge la situation en lui caressant les mains, avec un vague sourire qui voudrait être aimable et qui n'est que contraint. Francette finit par s'en rendre compte et prendre un air de tristesse assez vrai, qui n'est pas sans toucher son ingrat amant.

— Si ça ne te va pas que je te prenne ta soirée, dis-le, va, mon chéri ?

— Mais si... mais si.

— *Déveine* ! tu as tes nerfs !

Il s'est levé et lui a pris la taille pour l'embrasser; mais elle, s'irritant, sans savoir pourquoi, de cette tendresse qu'elle a désirée et qu'elle sent forcée.

— Non... non... je ne force personne... Et si vous êtes pris ce soir, mon cher...

— Je dîne chez mes amis Rochemer, lance Philippe, avant d'avoir eu le temps de réfléchir que c'est maintenant un mensonge.

Sans compter que, tandis qu'il parle, les yeux vifs de Francette se sont portés sur la carte télégramme où elle a pu lire :

« Marquis de Rochemer, 197, rue Saint-Dominique. Impossible venir dîner ce soir, travail pressé. »

— Oh ! Philippe, fait-elle, avec des yeux qui voudraient et ne voudraient pas pleurer. Pourquoi mentir, à moi ?

— Je ne mens pas. J'ai à travailler... un article pour le *Panurge*. Tiens ! lis la lettre de Reignier.

— Travailler, fit l'actrice avec le geste de poupée désarticulée qui met la salle en délire et le nasillement canaille de sa voix de théâtre. Est-ce que c'est une excuse pour une femme ? Décidément, mon cher, c'est vous qui aviez raison tout à l'heure.

— Quand cela ?

— Quand vous parliez des gens d'esprit.

Est-ce parce que Francette, animée par la colère, est redevenue tout d'un coup la petite personne aiguë, bizarre, inquiétante, qui réveille au théâtre les désirs blasés des Français de la déliquescence, ou parce qu'il a quelque remords,

Philippe ne le sait trop au juste, mais il tend la main à la révoltée d'un mouvement qui est toute une palinodie et Francette, redevenue amoureuse, lui saute au cou en lui disant :

— Tu sais bien que je t'aime tout plein quand même, va !

— A ce soir, alors. Promis.

Francette est jolie tout d'un coup, jolie de plaisir ; mais la transfiguration n'est que momentanée. Avec une petite moue raisonnable et pas trop grimacière, ma foi :

— A ce soir ; mais seulement si tu le veux beaucoup... beaucoup, tu sais ?

— Tu es la plus gentille des femmes, et...

— Et... tu ne m'aimes pas... Bah ! puisque je t'aime. Non, ne me dis plus rien, ça gâterait tout... Quels drôles de types nous faisons tout de même ! Pourquoi me suis-je mise à t'aimer si fort ? C'est peut-être parce que tu ne songeais pas à moi. Tu devrais écrire quelque chose là-dessus. Un machin de roman, rien que pour tâcher de nous expliquer la chose... mais ça ne serait peut-être plus vrai déjà... Allons, à ce soir, à demain... ou à un autre jour.

Et, plantant ses lèvres sur les lèvres de Philippe, elle se sauve en ramassant ses jupes avec son mouvement du *trois* dans le *Tramway* 125,

qui avait failli sauver la pièce, laissant son amant douloureux d'avoir retrouvé la comédienne au moment où il venait de voir apparaître la femme.

— Allons! fit-il, l'homme est fou. Et puis c'est assez de rêvasserie et de pessimisme pour un jour. Ce soir, je l'aimerai assez pour m'acquitter de sa folle tendresse. Cela vaudra mieux que d'aller souper, comme hier, avec la première venue, ou de rêver l'impossible!

Et comme il haussait les épaules de ce retour inattendu et inquiétant de sa pensée à son *ennemie* Hélène Persyer, Ambroise entra, l'air souriant, portant ses habits.

— Pourquoi cet air guilleret, messire Ambroise?

— Dame, c'est que monsieur doit être tout à fait bien... à cause de la petite madame.

— Puissamment observé, fit ironiquement le journaliste. Savez-vous, Ambroise, qu'à force de nous fréquenter, mes amis et moi, vous finirez par devenir une manière de philosophe, d'artiste!

— Par exemple! commença le concierge qui s'arrêta tout penaud.

— Oui, oui, continua Philippe, très amusé de ce cri du cœur. Alors, savez-vous ce qui arrivera?... C'est que je te mépriserai comme tu me méprises... Passe-moi mon habit.

CHAPITRE II

UN DIOGÈNE

Sorti de chez lui, — il était une heure et demie environ, — Mortray n'eut pas humé l'air frais d'un assez beau jour de la fin d'avril et fait cent mètres de son pas nerveux et saccadé, en se haussant quelque peu pour réparer la médiocrité de sa taille, qu'il se sentit entièrement délivré de tout ce qui l'avait fait souffrir pendant cette matinée. Tout en fumant sa première bonne cigarette de la journée, il s'épanouissait de se sentir de nouveau jeune, libre et plein d'une vague espérance. A dire vrai c'était l'impression qu'il éprouvait toujours en quittant sa garçonnière, où, comme ses confrères en célibat, il finissait par avoir la sensation d'être moins chez lui que partout ailleurs. C'était la joie de son second ré-

veil, comme il disait. Ce jour-là, ayant été plus bas qu'à l'ordinaire, il crut rebondir plus haut et il en conçut une sorte d'ivresse.

Sa démarche alerte et légère se ralentit cependant quand il fut arrivé place du Havre. Un moment il s'arrêta, fronçant les sourcils, comme pour rebrousser chemin ; mais il reprit sa course jusqu'aux Magasins du « Printemps. » Là, il fit demi-tour brusquement et revint sur ses pas avec un « C'est trop bête! », qui pouvait aussi bien s'appliquer à sa décision dernière qu'à l'indécision qui l'avait précédée.

Rapidement il escalada l'escalier de l'ancienne gare Saint-Lazare, que les Parisiens parisiennant regrettent encore, bien qu'elle n'existe plus depuis tantôt six mois et que la nouvelle commence à la remplacer avantageusement, au moins au gré des amoureux de bâtisses neuves et se mit à arpenter fiévreusement le hall d'attente des lignes de la banlieue. Au bout de dix minutes, fatigué de cette gymnastique, il s'arrêta à quelques pas du guichet de la ligne d'Auteuil, et, allumant un nombre notable de cigarettes dont il ne fuma pas la moitié, il se mit à accomplir l'exercice désagréable et connu que l'on a baptisé « pied de grue » et qui consiste en effet à changer de pied fréquemment pour atténuer l'ennui d'une attente vaine.

Il allait partir, blême de colère, après une demi-heure passée à regarder venir certaines tournures féminines et même à se précipiter devant certaines figures, où son désir surexcité croyait reconnaître la tournure ou la physionomie espérée, quitte à se reculer brusquement devant l'air hautain ou aimable, également désappointant, dont l'accueillaient ces étrangères, lorsque mademoiselle Persyer parut, et sans le voir alla se mêler à la cohue des retardataires qui prenaient leurs billets pour le train de deux heures un quart.

Pâle, mais de cette pâleur chaude où l'on sent courir un sang riche et généreux, le front petit, les sourcils noirs; une masse de cheveux d'un brun foncé, doré cependant sur la nuque et le coin des tempes; l'œil brun, plein de flamme, mais d'une flamme noyée dans un fluide de vie intense qui en adoucissait le trait et en tempérait l'éclat; la lèvre pourpre, sinueuse et vraiment pareille à une fleur, Hélène est belle, belle à empêcher les femmes de protester. Un seul défaut, peut-être, le menton un peu fort; mais ce défaut complète plutôt la figure, non pas grecque mais romaine. Grande au surplus avec une taille ronde, haute et la démarche souple, rythmée en quelque sorte, des êtres bien équilibrés. Rien des

grâces mièvres du jour, rien surtout de l'aspect fantochard et cabotin de Francette.

Certes, Philippe mourait de désir de s'approcher de la jeune fille, de la jeune femme, pour goûter plus avidement cette beauté qui ne l'avait jamais plus irrité et troublé ; mais il s'est promis de n'en rien faire. Il voulait seulement la voir et non être vu. Hélène, du reste, ne s'est pas plus aperçu de l'air d'admiration de Mortray que de celui des gens que son passage a fait retourner. Elle a marché comme une femme pressée et peut-être une femme qui ne regarde qu'en elle-même ; car maintenant qu'elle attend son billet, elle demeure les yeux fixes, un imperceptible sourire aux lèvres. C'est ce sourire des femmes qui, sans être femmes, ne sont plus tout à fait des jeunes filles, fait de doute et d'espérance, d'ironie contre les choses et cependant plein d'une certaine naïveté qui évoque — au moins chez les artistes — le souvenir du Sphinx symbolique. Maintenant, son billet pris, elle se dirige vers la salle d'attente, toujours sans voir Mortray qui s'est insensiblement rapproché d'elle et qui finit par faire un mouvement pour passer devant. Elle l'aperçoit alors, mais sans que la ligne de sa taille ait changé d'ondulation, sans que son pas se soit pressé ou ralenti. Avec un léger signe de tête,

elle passe, elle est passée. La porte de la salle d'attente se referme presque sur elle. C'est seulement alors que Philippe voudrait l'avoir suivie. N'avait-il pas un bon prétexte, sa visite à la comtesse de Foix dont c'est le jour et qui, vingt fois, l'a prié, avec une tendresse d'amoureuse de la réclame, de lui faire le plaisir de venir chez elle !

Mais c'est trop demeurer ; puisqu'il a été assez sot pour se compromettre et assez lâche pour ne pas en profiter en attaquant droit son *ennemie*, qu'il s'en aille. D'un pas aussi rapide mais moins léger, enlevé, que celui avec lequel il a gravi l'escalier de la gare, il descend et, avisant un fiacre qui vient de déposer un voyageur :

— A la Bourse, dit-il.

Maintenant il ne veut plus songer qu'à son article — bonne galette ! comme dit Reignier. — A vrai dire, il n'a pas cessé de s'en préoccuper en attendant son *ennemie*. A travers les mille sentiments de colère contre soi-même et surtout contre l'*autre*, que fait naître, épuise et renouvelle une *pose* prolongée, l'article s'est dessiné naturellement en ses grandes lignes et en ses petits alinéas dans son cerveau rompu à tout concevoir sous la forme de la chronique. Mais il n'a pas encore rencontré ni le titre ni le mot de la fin, ces deux *tire-l'œil* et *attrape-indifférents* qui sont, au

goût du public au moins, le charme principal des Premiers-Paris. Aussi, en désespoir de cause, s'est-il imaginé qu'en faisant un tour à la Bourse, il y accrocherait peut-être le titre saugrenu, le mot à effet qu'il lui faut imaginer... ou trouver à tout prix.

Trois heures moins le quart. C'est l'instant où la marée noire qui grouille, tel un chevauchement de mouches suspectes le long d'un mur moisi, sur les degrés et dans le sein du faux temple grec élevé au Veau ou au Porc d'or qui est le vrai et seul dieu du jour, s'agite et se bouscule avec une frénésie plus épileptique et pousse ses plus enroués et farouches hurlements. C'est l'heure où elle s'écrase le plus inhumainement aux portes, et s'aplatit avec plus de rage autour de la grille formant le parquet exhaussé où les agents de change, tournant autour de la corbeille, se penchant sur la haute grille qui la ferme ont l'air de pêcher leurs inspirations dans un puits. C'est l'heure où les dernières clameurs de l'offre et de la demande deviennent impuissantes et roulent, comme le bruit des flots et de l'ouragan, abolissant tellement le sens de l'ouïe qu'on arrive à ne plus les percevoir que comme un étourdissant silence.

Philippe entra avec le dégoût habituel dans

cette fournaise ; mais bientôt las de se sentir poussé, agité, annihilé dans les remous de ce va-et-vient fou, étourdi et stupéfié par ce vertigineux tapage, il se décida à monter aux galeries supérieures.

C'est de là seulement que la cohue peut être observée et délimitée. Ce qui prit d'abord l'attention de Mortray, ce fut le mouvement uniforme et comme rythmé des bras des agents de change scandant de leurs carnets ou de leurs crayons le cours flottant au gré des offres et des demandes vociférées et mieux devinées qu'entendues. Que de petits papiers griffonnés, brandis, échangés, jetés dans la corbeille ! Ce sont eux cependant qui décident du gain ou de la perte : vie ou mort pour les honnêtes gens, simple distraction pour le reste. D'autres papiers d'un bleu aimable circulent portés par des garçons à tuniques d'invalides. Ce sont les *petits bleus*, comme dit Huberte, qui apportent les ordres, les nouvelles vraies et surtout les fausses, destinées à changer le marché et à tenter un de ces beaux coups, qui ruinent le plus grand nombre au profit de quelques privilégiés : but réel, sinon avoué, de toute la science sociale, économique et politique contemporaines.

Philippe s'est trompé en s'imaginant qu'il pourrait faire jaillir quelque lueur, idée ou mot,

de tout ce tapage bestial, de toute cette agitation stérile. Les tempes serrées, les yeux tirés, les oreilles pleines de bourdonnements, il est bientôt à cent lieues de son article, du *Chaudron*, des capitaux chrétiens qui se révoltent et d'Israël lui-même, qui n'a pas élevé ce temple, mais qui en abuse comme de tant de choses qui n'ont pas été bâties et faites pour lui ! Une idée toute autre l'occupe, le pénètre, le suspend sur l'abîme des néants, c'est celle de l'impuissance du Nombre, de la neutralisation des efforts contradictoires, la négation enfin de tout ce qui constitue le *Credo* moderne. Et la nausée de la vie qui l'a prise au réveil lui revient plus forte et mieux définie. A quoi bon tous ces efforts dans un monde qui s'usera. Pourquoi pas le Néant et tout de suite et pour tous ! S'il suffisait de vouloir pour que tout s'écroule et disparaisse...

Il est au plus beau ou au plus laid de ce concept à la Hartmann, lorsqu'un éclat de rire strident éclate à son oreille et, le forçant à se retourner, le met nez à nez avec une longue face où rient les yeux singuliers, où s'épate le nez long, à narines de chien de chasse d'Henri Salest, avec la mèche plate de cheveux gris coupant en biais son front saillant et étroit, ses moustaches et ses favoris courts, en brosse et d'un ton gris de fer.

— Salest ! parbleu vous n'êtes pas mort, docteur ?

— Pas plus que vous, répond le docteur avec un redoublement de son haut et singulier rire qui se termine en une cadence de Pffu ! Pffu ! Que faites-vous dans cette caverne ?

— Et vous ?

— Pffu ! pffu ! je viens voir grouiller les animaux inférieurs.

— Et moi je cherche un titre de chronique.

— Hors d'ici alors, et vite...

Philippe a cédé non aux paroles mais au geste dont son interlocuteur les a accompagnées. Il se laisse entraîner par lui, amusé et dégoûté à l'ordinaire de l'allure et de la tenue du cynique, de ses vêtements usés et rapiécés, de ses longues mains sales, qui ont toujours l'air de bénir une période ou d'envoûter quelqu'un, et, surtout, du parapluie énorme, rougeâtre et cabossé qu'il porte sous l'aisselle et dont le bec et la pointe vont, à chaque mouvement, éborgner les *animaux inférieurs* qui grouillent autour d'eux. Ce qui l'amuse plus encore, c'est l'air dont ceux-ci, après s'être retournés et arrêtés pour invectiver le malappris et le sans-gêne, se taisent et s'écartent de lui, avec un mélange de mépris pour sa saleté et d'admiration pour son étrangeté,

et surtout le regard imperturbable et innocent dont l'original les suit alors. Le paletot du docteur met le comble à la stupéfaction générale, non seulement à cause de sa couleur jadis marron maintenant jaune et verdâtre, mais encore à cause de la façon dont il est boutonné. Tous les boutons correspondant aux boutonnières ayant cédé et disparu, on les a remplacé par un bouton unique, énorme, placé au beau milieu des deux boutonnières centrales ; de telle sorte que le vêtement bâille en haut et pend en bas, faisant des plis invraisemblables.

Du reste, beaucoup de boursiers connaissent assez le type pour ne pas se risquer à l'interpeller, de peur d'attraper un coup de boutoir de ce Diogène, une des figures parisiennes qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Car Tout Paris intelligent ou seulement curieux, connaît au moins de réputation Salest, le médecin, le philosophe, le chimiste, le savant, le théo logien, le kabbaliste, le fourriériste, le stoïcien, l'épicurien, le bouddhiste ; Salest, qui prétend refaire les mathématiques en substituant à leur base actuelle l'unité, le zéro qui pour lui est le chiffre primordial ; Salest, ce génie fait d'obscurités plus profondes que celles des hypogées, obscurités où il se meut en pleine clarté person-

nelle, qu'on sent si on ne la voit pas toujours et qui, parfois, éclate quand il veut s'en donner la peine, de façon à faire comprendre au plus obtus la prodigieuse force d'invention et en même temps l'épouvantable néant de la pensée et de la science humaines; Salest qui a passé par toutes les utopies de son siècle et qui en a gardé tous les reflets, qui a approfondi toutes les sciences, toutes les philosophies, toutes les théogonies et qui mêle leur jargon dans un langage qu'on ne saurait tenter même de définir, car il faudrait non seulement une traduction mais une glose à chaque mot, et qui sait cependant se faire entendre, lorsqu'il lui plaît, dans la plus pure et claire langue d'autrefois, comme il peut, à l'occasion, parler les argots littéraires actuels; Salest qui a continué Fourier, traduit la Bible et commenté le théâtre; qui a fréquenté chez toutes les classes, vécu avec tous les gens : savants, écrivains, prêtres, politiques et cabotins et qui a toujours laissé quelque empreinte de lui-même sur quiconque l'a approché; Salest qui a prêté et prête encore à tout le monde et sans compter ses idées et au besoin son argent (il est vrai qu'il userait avec la même libéralité de l'argent des autres, si l'argent des autres s'y prêtait); Salest qui vit comme un moine et qui se conduit souvent comme un satyre ; qui peut par-

ler des jours et des nuits sans songer même à cracher ou à boire ; qui eût été le Cagliostro du dix-neuvième siècle, s'il s'était trouvé aussi charlatan au fond qu'il le paraît dans la forme ; Salest, plus malappris qu'un goujat, plus cru que Diogène, plus sale que Planche lui-même, qui, à table, porte au plat la main dont il vient de fourrager ses bottines et qui, cependant, apparaît par éclaircies comme le plus correct des gentlemen ; Salest qui a fait pour rien autant de cures merveilleuses qu'il a refusé de soigner pour de l'argent ceux qu'il estime les adversaires et les ennemis de sa chère Gaule Celtique ; Salest qui couronne toutes ces bizarreries en offrant à l'observateur un phénomène sans doute unique et que *lui seul peut-être* ne perçoit pas, phénomène qui démontre clairement et fait toucher du doigt le dédoublement de l'être humain ; car il fait entendre à ses interlocuteurs deux voix distinctes : l'une normale, stridente, humaine, dont il expose ses idées, et l'autre inquiétante, basse, singulière, venant on ne sait d'où et qui semble parfois chevaucher l'autre, par laquelle il s'approuve, se blâme, s'encourage et se moque de lui et des autres ; Salest qu'on eût brûlé au moyen âge, embastillé au siècle dernier et qui épouvante parfois en ce siècle les plus sceptiques ; Salest,

au demeurant, dont on pourrait parler pendant vingt pages sans arriver à le définir, à peindre en entier, cet être fait de métamorphoses, composé de disparates, déconcertant de génie, de folie, de bon sens et d'étrangeté.

Ce fut seulement lorsqu'ils arrivèrent au beau milieu de la place de la Bourse que la main noire et sèche de Salest lâcha Mortray, mais pour le reprendre par un bouton et le secouer assez rudement en répétant :

— Pffu ! Pffu ! (c'est la seconde voix qui a le monopole de cette espèce de sifflement). Quelle idée d'article pensais-tu trouver dans ce charivari, parmi les vendeurs de ce temple du *Javeh* moderne ?

— Sa Majesté l'argent !

— Pas l'argent, Pffu ! Pffu ! plus l'argent, son mensonge, sa trahison, son escroquerie : le Papier.

— Eh bien, j'allais au moins chercher des figures et des mots de menteurs, d'escrocs et de traîtres.

— Mais ils n'y sont pas (Pffu ! Pffu !) O roué naïf !

Mortray fit la grimace. Qu'on l'appelât roué, passe encore, mais naïf ! Il reprit :

— J'ai vu pourtant maintes figures de vos chers ennemis les Sémites.

— Sémites ou chrétiens, peu importe, car ce ne sont que des comparses. As-tu donc oublié ton histoire naturelle? Rien que des animaux inférieurs ! Est-ce que les requins ou les grands fauves vont par troupes? C'est bon pour le fretin et la moutonnaille. *Comprends bien !.. Comprends bien!* (c'est l'autre voix qui refait des siennes.) La Bourse n'est que pour le décor, l'amusette. Ce n'est pas là que s'accomplit le mystère de la grande destruction de la richesse vraie : la terre, l'industrie, le commerce par la richesse factice : le papier ! C'est le battement du grain avant l'engrangement ou plutôt... *Imbécile! Imbécile!* (A qui s'adressait ces mots ? Philippe ne s'en préoccupa pas, il fit bien) ou plutôt... tu sais comment on se sert des cormorans pour pêcher le poisson? Un anneau placé dans le cou leur permet de le happer mais non de l'avaler. Ils pêchent, pêchent, pêchent toujours, pour la poêle d'autrui.

— Il en est de riches pourtant et je vous en montrerai...

—Riches! Il faut s'entendre. Quand le grand pêcheur déboucle ses cormorans (*Comprends bien! comprends bien!*), il leur jette une partie du poisson, mais les belles pièces leur passent devant le bec. Ce n'est pas à la Bourse qu'on mange les

vrais morceaux. Ce n'est pas là qu'on recueille les fruits de ces belles campagnes qui ruinent vingt industries et cent mille personnes; c'est dans l'hôtel de l'avenue des Champs-Elysées où Zacharie Möser reçoit les princes du vieux sang de France, qui lui font la cour et grapillent innocemment à sa suite; c'est à Boulogne où le chevalier Trisch rêve de mettre le plus d'Allemands possible dans ses chemins de fer roumains; c'est à Saint-Germain où Languerle digère ses emprunts Patagoniens; c'est partout où nos gros seigneurs sémites se pavanent dans le bric à brac d'un luxe qu'ils ne sentent plus, et boivent le vin des vignes qu'ils n'ont pas semées, aussi gonflés, aussi pesants mais plus intolérables en vertu de leur origine tudesque que les fermiers généraux de l'ancien régime; car aucun de ceux-ci n'aurait osé dire ce qu'ils ricanent couramment: « Je ne sais comment les chrétiens feront pour vivre dans vingt ans d'ici. »

— Aussi les chrétiens se fâchent-ils !

— Eux! ils sont trop heureux de manger les miettes de la table de ces fermiers généraux, contrefaçon allemande, de sauter dans leurs salons, de chasser dans les chasses qui leur ont appartenu jadis, de leur emprunter de l'argent et d'épouser... quand ils le veulent encore, leurs filles.

— Cependant l'affaire Chavedron...

— La Banque Universelle de crédit ! Puff ! Imbécile !

— Chavedron n'est pas un sot, Ce qu'il a fait en Russie, ces entreprises nombreuses et utiles... Si vous le connaissez, expliquez-moi alors quel homme il peut être ?

— Quel homme est-ce qu'un homme heureux?

— Un sot...

— Pis que cela ! Un sot se connaît parfois et celui-là s'ignore comme tous les favoris que dupe un moment la Fortune. Il s'en va d'un pas léger à travers les obstacles qui s'évanouissent lorsqu'il apparaît et dont il croit triompher jusqu'au jour où... C'est un fou parce qu'il croit avoir eu une idée... Un fou, un fou, te dis-je !

Ici Philippe ne put s'empêcher de sourire. Salest le comprit et se mit à répéter de sa voix étrangère :

— J'en ai mille moi, idiot ! pour continuer ainsi...

— Le Roderic Chavedron, je sors de le voir.

— Comment cela ?

— Ayant eu vent que Zacharie Möser m'avait tâté au sujet de mon grand œuvre...

— La métallisation directe !

— Justement... Il m'a fait venir sous prétexte

de lui expliquer comment je comptais arriver par des surchauffes à tirer le métal de n'importe quels éléments! Eh bien! il n'a ni écouté, ni compris. Il ne voyait que le lancement, l'émission, les primes, le syndicat, comme tous ses congénères, grands et petits voraces, requins ou loups, chacals ou tigres.

— Au diable! Je dois pourtant célébrer ce phénix et prôner son entreprise.

— Célèbre, prône, béatifie! Qu'importe le Verbe et qu'en reste-t-il. Le Silence seul est et demeure.

— Mais s'il conduit à la ruine, au déshonneur, à la mort, ces Celtes que vous aimez!...

— Qu'il les y conduise! Que l'argent qui a remplacé chez ces Aryens dégénérés l'honneur et la foi, sans quoi l'être humain passe et crève comme l'animalcule le plus inférieur; que cet argent soit en leurs mains feuilles sèches et vent. Ils ont cru en la Matière, il s'y sont asservis; que la Matière retombe sur eux et les écrase! Ceci est de ma Bible. Quant à toi, garde-toi d'empêcher l'œuvre de s'accomplir, puisque tu sens qu'elle est dans le plan divin. Souviens-toi de l'*anneau d'Amasis: Ne touche pas avec ton doigt de fange à l'œuvre du Très-Haut!* Oui, je sais ce que tu veux me dire. Qu'ils ont rêvé de purifier le veau d'or, de le mettre au service... Et de

quoi donc? d'une religion qu'ils ne suivent plus, d'une foi monarchique qui n'est plus qu'un vain simulacre, de l'antique honneur qu'ils ont laissé fouler aux pieds avec résignation. Avilis, énervés, il ne leur restait plus qu'un vague renom de mépriser l'argent. Il faut qu'ils le perdent : ils le perdront. Ce qui est gangrené doit être coupé et jeté au feu de l'abîme. *Dixi.* Entrons faire ton article.

CHAPITRE III

L'AGE DE PAPIER

Tout le monde connait, pour s'y être arrêté un moment, ne fût-ce que pour éviter l'ondée, la boutique basse du boulevard des Italiens qui sert de *hall* et de vestibule au journal *le Panurge*. Tout le monde a jeté un coup d'œil, sinon aux affiches, télégrammes, chromolithographies-réclames, tableaux et statuettes de mauvais goût qui encombrent cet étroit espace, du moins aux photographies du jour : morts illustres ou vivants célèbres, où le souverain, qui a cessé de régner ou de plaire fait pendant au dentiste arrivé, où le voyageur ou le savant sourient à l'horizontale dont on vend les meubles, et le charlatan dont la Réclame a syndiqué le remède, qui seul guérit le rhume de cerveau,

regarde avec un air d'envie l'Alphonse assassin, coqueluche de l'opinion publique. Car la vie du boulevard et de Paris afflue dans ce boyau, où l'on peut flâner, se donner rendez-vous, prendre sa place pour un théâtre quelconque et son ticket pour le pari mutuel, s'y peser tout seul et même s'abonner au journal.

L'étrange promiscuité qui fait le fond des sociétés contemporaines se donne ici carrière. On y voit se coudoyer avec une indulgente indifférence et un sympathique mépris, le télégraphiste à l'air éventé qui *court* porter sa dépêche et l'homme du monde qui vient quêter une réclame pour ses dîners, ses chevaux ou la charité de Madame; le politique qui voudrait se faire tambouriner comme « ministrable », et l'acteur, furieux d'une modeste critique et cherchant au moins à en tirer parti pour tâter de la vedette des échos de Paris; la femme de lettres résolue à placer quand même sa stérile et abondante copie et la femme de chambre qui ne demande qu'une place; le débutant littéraire, naïvement irrité d'apprendre que ses articles sont perdus... pas pour tout le monde, mais pour la vingtième fois, et l'auteur arrivé, indigné de ne pas être plus souvent célébré. Sans compter le menu fretin, la coulisse ordinaire et extraordinaire du journal :

aspirants reporters, secrétaires de secrétaires des secrétaires des rédacteurs en pied; usuriers à mine parfois honnête, venant poursuivre quelque opération générale ou particulière, moitié bibelot et moitié prêt ; sous-courtiers et rabatteurs d'annonces ; revendeuses à la toilette rendant tous les services, même ceux avouables ; amis et amies d'amis et d'amies, amenés là parfois rien que pour dire qu'ils y ont été, et se croyant plus parisiens et presque journalistes parce qu'ils ont piétiné la poussière de l'antichambre du journal.

Beaucoup en effet ne peuvent et n'osent monter l'escalier raide et noir qui conduit au vestibule plus noir, sur lequel s'ouvrent les salles de rédaction, dont ils n'entendent même pas le bruit, et ne flairent même pas l'odeur faite de gaz, de poussière rancie et de relents de cigares. Bien peu peuvent toucher la porte du cabinet du rédacteur en chef qui n'y est jamais, car c'est le secrétaire du journal qui fait tout, comme partout ; celle enfin du directeur, qui y est quelquefois, mais qui ne laisse entrer que ceux qui montrent patte blanche ; c'est-à-dire qui ne sont ni ses créanciers particuliers, ni ceux du journal, ni huissiers, ni porteurs de papiers timbrés, ni rédacteurs intermittents ou

attitrés, en mal d'une copie insérée et qu'il a oublié ingénument de payer.

C'est dans ce cabinet aménagé en boudoir, tapissé, capitonné et fourni de tout ce qu'il faut, non pour écrire, mais pour faire tout le reste, que l'aimable et scintillant Reignier, toujours bien vêtu, le cheveu teint de frais, le ratelier brossé, parfumé à faire tomber à vingt pas, s'il ne fumait heureusement des cigares qui neutralisent un peu cette odeur, se prélasse, souriant aux tours nouveaux et ingénieux qu'il lui faut trouver sans cesse pour continuer à vivre sans payer les vieilles dettes et en en faisant de nouvelles. A moins que, par distraction, il ne s'amuse à lisoter le monceau de papiers timbrés, de protêts, d'assignations, de lettres d'injures qui montent sans cesse sur son bureau et avec quoi il songe sérieusement à faire tapisser tout un étage de son hôtel de l'avenue de Messine, après un choix judicieux et sévère des plus belles pièces de ce répertoire. La matière ne lui fera pas défaut.

Parfois cependant, soit maladresse de sa part, soit adresse et fureur de la part d'un des personnages dont il est question, il arrive que la paix de Reignier est troublée par l'irruption d'un de ces animaux gênants, qui s'imaginent encore que les dettes sont faites pour être payées. Mais il n'en

est pas effrayé ; il s'en amuse même, car il a toujours assez d'esprit à lui ou aux autres et d'expérience et d'autorité en la matière, — qui en aurait, si ce n'est un homme qui a résolu depuis dix ans le problème de dépenser 150,000 fr. par an avec un journal qui ferait un peu plus de ses frais s'il était dirigé à la vieille méthode, — pour renvoyer le gêneur sans le sou et persiflé !

C'està cette agréable occupation qu'il s'occupe au moment où nous pénétrons dans le saint des saints directorial. Renversé dans son plus profond fauteuil, la jambe droite reposée sur la gauche, une de ses mains en train de caresser le mollet potelé ramené ainsi à sa hauteur, il sourit d'un air affable et doucement gouailleur, au garçon de trente ans, vêtu de râpé, la face émaciée, l'œil creux qui, d'une lèvre tremblante, lui répète pour la troisième fois :

— Ainsi, monsieur, vous ne voulez pas me payer ma copie, malgré vos engagements. Vous les niez peut-être?

— Jamais de la vie ! mais je suis à sec, plus à sec que le Sahara. Repassez la semaine, ou le mois...

— Ou l'année prochaine?

— Ce serait gentil, mais je vous connais vous

autres ; vous dites cela, et puis on vous revoit le lendemain. Vous êtes si exigeants !

— Je vous prie de ne pas gouailler.

— Vous n'êtes pas exigeants ! C'est trop fort... Récapitulons : Qui vous a accueilli à bras ouverts, jeune et tumultueux inconnu, qui a pris votre roman, qui ne l'a pas lu... et qui, en revanche, vous a promis trois sous la ligne... et même deux... qui l'a publié au bout de deux petites années, pas plus. Et pour un petit accroc dans le règlement...

— Il y a six mois que ma *Femme de bronze* a fini de paraître, et je n'ai pas touché dix louis sur les soixante de notre convention.

Reignier s'est levé brusquement, et d'un air d'indignation :

— Comment, vous avez reçu dix louis et vous criez encore... Voulez-vous des billets ?

— Pas les vôtres. Je veux mon argent. Si vous en manquiez encore, mais non ! Il n'est bruit que de la Cheminée *renaissance* que vous venez d'acheter 20.000 fr., je crois, au prince Paulioff.

— 25,000. Acheter n'est pas payer... nuançons, cher, nuançons.

— Et la fête que vous avez donnée à la presse, dans votre hôtel ! Vous ne nierez pas qu'elle ne vous ait coûté ?...

— Les yeux de la tête... Mais je la devais à mes amis et je la dois toujours à mes fournisseurs... et ce n'est pas la première. S'ils étaient comme vous, les braves gens !

— C'est avec l'argent des autres, en définitive, que vous vivez en millionnaire !

— Puisque je vis d'affaires. Rappelez-vous votre Dumas fils.

— C'est avec notre pain que vous avez hôtel, voitures et valets en bas de soie.

— Ingrat ! mais si je n'avais pas tout ce que vous me reprochez, le *Panurge* aurait l'air de vivoter, et l'on ne m'apporterait plus de réclame... et qui est-ce qui vous prendrait vos romans, à vous qui n'avez pas de nom ?

— Dites alors que c'est dans mon intérêt que vous ne me payez pas ?

— Mais je le dis... Allons, soyez gentil, futur Balzac, et apportez-moi une autre machine... la même, si vous voulez, avec un autre titre, par exemple !.. Il n'y a que là que le public demande de la nouveauté.

— Pour être payé de même, merci !

— Pas adroit, mon petit. Encore trois ou quatre drôleries comme votre première chose, je vous aurais lancé et vous pourriez imposer n'importe quel rossignol aux journaux obscurs qui

sont bien forcés de payer puisqu'ils ne peuvent faire que ça.

— Et vivre, jusque-là?

— On fait comme moi, parbleu...

Ici, la porte s'ouvrit, à temps peut-être pour Reignier, car le jeune homme avait blêmi et se fût porté sans doute à quelque voie de fait qui aurait causé à l'excellent directeur du *Panurge* le désagrément, non d'une rencontre, — il en était délivré depuis certaine affaire où sa main gauche ne s'était pas assez désintéressée de ce que faisait la main droite, — mais d'un procès-verbal qui eût ravivé les petites méchancetés sur cet accident, un peu trop récent encore.

C'était Mortray et Salest. Ce dernier alla s'étendre sur le canapé occupant le fond de la pièce où il allongea ses grandes jambes.

— Ah! Mortray, fit le directeur du *Panurge*, as-tu trois ou quatre louis sur toi?

— Pourquoi faire?

— Pour me débarrasser de monsieur qui veut qu'on lui paie son premier roman, sous prétexte qu'on lui a promis de le faire, et cela au moment où il paraît en librairie six romans par jour et où les journaux seraient en droit, en devoir, de se faire payer pour arrêter la crise de surproduction.

Mortray n'eut certes pas tiré les louis que lui

demandait Reignier, qui oubliait plus que de raison de les rendre, si la mine du jeune auteur ne l'eût profondément touché. La colère s'y lisait et, en même temps, la lâcheté que donne le besoin de vivre, cette lâcheté qui retient le juste éclat de la vengeance, mais comme l'écluse retient l'eau, en la faisant gronder et bouillonner. Il tira de sa poche quatre louis, tout ce qu'il avait, et les tendit à Reignier, sans regarder le jeune homme qui avait baissé la tête, prêt à refuser maintenant.

Mais en même temps, Mortray fixait sur son cher directeur des yeux qui disaient clairement qu'il lui sauterait à la gorge si cet argent ne passait pas immédiatement de ses mains dans celle de son débiteur.

— Voilà, fit impudemment le créancier, *mais vous me mettez sur la paille.*

— Tandis que le pauvre auteur, serrant l'argent, non pas pris, mais arraché, fait claquer la porte sans remercier Mortray, qui lui sut bon gré de n'y avoir pas songé, Reignier, riant encore de l'*effet* qu'il croyait avoir produit avec ses dernières et impudentes paroles, était allé tendre la main à Salest qui, par miracle s'était tu pendant la scène, et qui mit résolument les siennes dans ses poches, en sifflant ses plus ironiques Pffu ! Pffu !

— Pffu ! Pffu ! imita le directeur, presque froissé malgré son caractère assoupli par l'accident relaté plus haut, toujours fou, docteur ?

— Fou (imbécile ! imbécile !) Il faut bien qu'il en reste un parmi tant de sages !

— C'est égal, interrompit en se levant d'auprès de la fenêtre du cabinet où il était assis, un homme d'une soixantaine d'années, à la figure et à la moustache d'officier, le nez chaussé d'un lorgnon qui semblait fait non pour secourir sa vue mais pour en aviver le trait, n'empêche que c'est toi qui as été roulé par ce naïf, Sckylock-Nicodème Reignier.

— Parbleu non, c'est Mortray...

— Fais pas la bête. Tu sais bien que Mortray saura te repincer au demi-cercle, un jour où tu manqueras de lignes. Il agira honnêtement, du reste, ainsi que lui a prescrit et conseillé d'agir son ami...

— Et maître, fit Mortray, en serrant avec un air réel d'amitié la main de Pol Aurelys, un des maîtres et maréchaux de la chronique ; — c'est ainsi qu'on appelle les grands courriéristes dans le modeste langage du jour ! — ce dont Aurelys se moque du reste plus spirituellement que quiconque.

— Maître, fit le bon chroniqueur... Maître !...

Veux-tu bien ne pas me vieillir avec ce vilain mot... je me vieillis bien assez tout seul. Je reprends... Je dis donc, Schylock-Nicodème-Arthur Reignier, que Mortray est comme son jeune... contemporain Pol Aurelys et qu'il connaît trop son *singe*, — c'est vous patron sans nulle aménité — pour lâcher une ligne de prose en tes rapaces griffes sans t'avoir fait *éclairer* au préalable.

Ce que disant, Aurelys prit sa canne de la main droite et se mit à frapper sur les papiers timbrés amoncelés sur la table, tout en élevant en l'air, de la gauche, sa copie.

— Vite, vite, mes billets bleus pour ces lignes, plus vite que cela !

— Ah ! fit Reignier, en soupirant de tirer de son gousset la poignée de louis qui n'y manquait jamais pour ses propres fantaisies, le journaliste d'aujourd'hui est devenu cruellement vénal !

— Oui, oui! le journaliste est une fille qui vend sa pensée comme les autres vendent leur corps... je connais la rengaine ! Mais ce n'est pas à qui s'engraisse de notre prostitution de s'indigner. Veux-tu que je te dise... Tu n'es qu'un ingrat... Arthur... je veux dire Alphonse.

— Vous insultez la presse, essaya de dire Reignier.

— La presse! Qui t'a donné qualité pour

parler pour elle... employé en chef. Et puis elle mérite bien qu'on la ménage, entre soi tout au moins. Quand une vingtaine de bons tireurs de mots et de lignes comme Mortray et moi et trois ou quatre directeurs de journaux qui sont des journalistes pour de vrai, auront jeté l'encrier aux orties ou passé l'arme à gauche, grâce aux nouvelles recrues élevées sur les genoux de la réclame et à son école, le journal sera devenu une belle pétaudière! Mort de... ta vie, Reignier, on a toujours trop vécu même, lorsqu'on trouve... comme tout le monde, qu'on ne vivrait pas assez en vivant toujours, pour voir les choses décliner et se corrompre! Passé le temps des beaux et généreux coups de plumes et d'épées pour les convictions politiques ou littéraires. Je l'ai vu encore à mes débuts; j'ai vu des espèces de héros, des purs, presque des croyants. Puis ça été le temps, non plus de la foi mais encore des générosités, non plus de l'idée mais de la forme. De l'esprit, de l'esprit et encore de l'esprit, avec un zeste de goût. Point de réclame, peu d'argent il est vrai; mais si l'on mordait le monde c'était pour le plaisir de mordre et non pour suivre madame la Coterie ou monsieur Qui éclaire. Mais maintenant, fini de rire et de pleurer, d'être sot même honnêtement. La réclame est partout, hors de

nous et en nous-mêmes ; car qui pourrait affirmer qu'il n'en a pas fait sans le vouloir — en le voulant. Et ce n'est pas le moindre... non de mes remords... le mot est trop gros pour nous autres amuseurs, mais de mon... embêtement. Eh bien tout cela, sottise et réclame, roublardise même, ne serait encore rien si nous n'assistions au dernier acte peut-être du drame, la main-mise sur le journal par le *Poulpe Finance*, dont les tentacules ont paralysé la dernière page, attaqué la troisième et commencent à jeter leur venin sur le premier Paris lui-même. Et de tout cela il résulte que le journal — de boutique ; car il y a toujours eu un peu boutique... entre nous toujours — devient doucement l'entrepôt de toutes les matières... dernières, une sorte de dépotoir des saletés et des vilenies publiques et privées... Mais pouah ! je me sens vieillir de dix ans rien qu'en parlant de ces joliesses... Et je n'ai plus la marge. Sur ce, Alphonse-Arthur-Schylock-Nicodème Reignier, mon or ou je porte ma copie en face, à côté, ou aux gémonies.

Et comme Reignier tardait à achever de lui donner les dix louis de sa copie la canne s'abattit et fit si bien que l'encre sauta de l'encrier sur les papiers amoncelés. Il s'exécuta rapidement et Pol Aurelys put serrer la main à Mortray et dire à

Salest, qui avait crié bravo à la sortie du chroniqueur en ajoutant que « vraiment pour un plumitif il n'était pas trop *charogne :* »

— Une petite consultation sur le pouce, Diogène Hippocrate, facile à suivre même en ne voyageant pas.

— Consultation sédentaire pour boulevardier intempérant. Trois choses (comprends bien! comprends bien !) : moins de cigares, moins encore de femmes et plus du tout de soupers.

— Peuh ! remède de bonne femme.

— Quand on devient bonhomme !

— Très joli, fit Aurelys, assez vexé en somme. Je le placerai.

— On ne prête qu'aux riches, soupira Régnier.

— Riche! Riche de verbe. Hélas! *Verba volant;* c'est-à-dire les mots nous volent l'œuvre qu'ils nous défendent de penser et détournent d'écrire.

— Il est toujours temps, cher maître, et vous écrirez le livre que vous m'avez parlé si brillamment certain soir.

— Feu de paille! fantasmagorie ! on n'écrit jamais le livre qu'on parle, Mortray. Et puis je n'ai plus la foi. Si tu l'as encore, toi, ne fais pas comme moi ; car tu vaux mieux aussi que l'article bâclé, vide même quand il est plein, inutile même quand il est vrai, parce qu'il ne

peut résister à l'inattention du lecteur et à l'oubli.

— Chut donc! fit Reignier. On vient, si on nous entendait.

— Que l'on m'entende! Salest sait bien ce que je pense de moi, du journal, lui qui m'a écouté, après souper, rire, rire à en pleurer, de la pensée que je ne laisserai que le vain renom... d'en avoir eu.

— Tu n'ajoutes pas que je t'ai remonté, dit Salest, en te prouvant qu'un peu plus tôt, un peu plus tard tout revient au même; puisqu'il n'y a de réel au monde que le vide, de parole éternelle que le Silence et que tous les mondes finiront par être avalés un jour par le néant.

— C'est vrai, très consolant le néant. Ce qui me chiffonne c'est qu'il l'est encore plus pour les imbéciles.

Ici la porte s'ouvrit et un garçon affairé, ému, obséquieux, jeta ces mots :

— M. le Directeur de la Banque Universelle de Crédit.

Le sourire qui avait fui les lèvres de Pol Aurelys, l'éclat qui avait déserté ses prunelles reparurent, et, saluant de la main Roderic Chavedron avec une vivacité charmante qui eût donné du prix même à une sottise :

— Entrez donc, cher monsieur, on parlait de vous.

— Quel est donc ce monsieur, fit le directeur de la Banque Universelle de Crédit qui, gros, gras, gris pommelé, redondant de prospérité, luisant de confiance en soi, éclatant de linge et de drap fin, d'épingles et de bagues en brillants, aurait eu l'air d'un parfait financier s'il n'eût eu en même temps des favoris et la morgue quasi judiciaire du parfait notaire.

— C'est Pol Aurelys. Vous l'avez rencontré.

— A l'*Américain*, parfaitement. Mais je ne me souvenais pas que nous eussions causé ensemble.

Malgré cette imposante réserve, Chavedron dont la vanité était bonne princesse prit la main du chroniqueur.

— Heureux, vraiment heureux, monsieur, de serrer la main spirituelle qui...

Les yeux vifs du journaliste étincelèrent de nouveau sous son lorgnon.

— N'y touchez pas trop fort. Vous savez !

— Et pourquoi ? reprit Chavedron étonné.

— Vous pourriez perdre la veine. Le proverbe ne dit-il pas : Heureux au jeu, malheureux...

— En amour.

— Précisément, ajouta cette fois avec un grand salut Aurelys, tandis que Mortray se détournait de Salest qui, étendu sur son canapé, levant les

deux jambes en l'air, avait l'air de s'amuser prodigieusement.

— Est-ce que c'est lui qui fait l'article ? murmura Chavedron lorsque Aurelys fut parti.

— Non c'est Philippe Mortray, ici présent.

— Enchanté, reprit l'homme aux grosses affaires, mais sans faire allusion à la nouvelle main spirituelle qu'il pressait. Si vous avez besoin de renseignements, je suis tout à vous ?

— Ne faites pas cela ! s'écria Salest en se jetant entre les deux interlocuteurs.

— Ah ! c'est vous *Métallisation Directe*, fit le banquier.

— C'est moi, *Renaissance des Capitaux Chrétiens*.

— Pourquoi m'empêcher de donner à monsieur des indications...

— Parce que Mortray n'écrit jamais mieux un article que lorsqu'il n'entend rien au sujet.

— Par exemple !

— Il ne serait pas journaliste s'il n'avait pas la faculté de tout connaître sans l'avoir appris, et de tout faire connaître sans le faire comprendre.

— Mais...

— N'est-ce pas ce qu'il faut au public : l'illusion de la nouveauté, de l'œuvre, de la science et pas même l'ombre du vrai ?

— Mais encore faut-il avoir quelques données et...

— En manque-t-il donc ? Peut-il ignorer ce que tout Paris répète pour l'avoir vu s'étaler sur tous les murs, distribué par les donneurs de prospectus, reproduit par tous les journaux : que le super-intelligent créateur des chemins de fer de l'Asie russe, le syndic des mines réunies de l'Oural, le grand patriote Franco-Russe (Vive Skobeleff!) a enfin trouvé ce que la France cherche en vain depuis un siècle ; qu'il a résolu le problème que la religion et l'irreligion, la philosophie et la science, la politique guerrière et pacifique, le socialisme d'état et le parlementarisme bourgeois et jacobin, le césarisme et l'anarchie ont en vain posé ; c'est-à-dire la restauration de la prospérité morale et matérielle de notre beau mais infortuné pays !... rien qu'en décrétant d'un mot l'affranchissement du Capital Chrétien, endormi sous le joug d'Israël. Qui est-ce qui peut ignorer que, l'œuvre à peine commencée, les résultats succèdent déjà aux résultats ; que le Pierre l'Ermite de la première croisade financière, celle qui renverra à Jérusalem, bonnets jaunes comme devant et circoncis de leurs richesses, les Sémites aujourd'hui triomphants, a réveillé l'âme de Jeanne d'Arc éparse,

on le sait, dans toutes les âmes des femmes de France, principalement dans celles qui se font habiller chez la bonne faiseuse ; qu'enfin, grâce à lui cet homme rare et providentiel, le *Celte*, qui jusqu'ici avait négligé la terre pour le Ciel a repris pied sur cette terre et ouvre des bras d'Antée pour étouffer ses ennemis. Que l'empire économique passe des mains molles et crochues des fils d'Israël dans celle des Chrétiens, et le problème est résolu ! La France se sera reconquise et il ne restera plus qu'à la reconstituer sous le gouvernement paternel et restaurateur (comprends bien ! comprends bien !) des modernes libertés restreintes et des antiques privilèges... modernisés.

Durant cette tirade jetée par le docteur tout d'une haleine et avec une espèce d'emportement dont la vitesse avait mangé en quelque sorte l'ironie, Chavedron avait sué sang et eau pour chercher à deviner si le cynique se moquait. Aux dernières paroles il n'hésita plus. Elles étaient de lui et il y tenait plus qu'aux succès de son œuvre, car, pour être financier on n'en est pas moins prud'homme. Tout comme un auteur cité il serra donc tendrement la main de Salest en lui disant :

— Ah ! docteur, quand on vous entend parler

avec cette clarté et cette chaleur on se demande pourquoi à de certains moments vous vous plaisez à paraître...

— Si fou !... C'est que je ne suis jamais de bonne foi qu'avec ceux qui le sont comme vous.

— Allons! fit Mortray, qui vit poindre dans les yeux de Salest la lueur oblique qui présageait toujours une de ses plus foudroyantes sorties, ces messieurs ont à causer d'affaires et j'ai à faire mon article. Venez!

Et joignant le geste aux paroles il entraîna le docteur et son parapluie, moins menaçant en vérité que lui-même, dans le cabinet vide du rédacteur en chef, vrai capharnaüm où la copie, les morasses, les clichés, s'amoncelaient sous une tranquille poussière. A peine arrivé, le docteur poussa un formidable éclat de rire, le rire des gens qui vivant seuls le plus souvent ne savent plus modérer leur voix, ni leur geste. Puis il ajouta à ce rire de fou, de satyre une espèce de danse de sauvage, d'Indien vainqueur agitant la chevelure scalpée de son ennemi. Tout en criant :

— Comprends bien ! comprends bien! Mortray. Je n'ai eu qu'à lui servir sa propre réclame pour le voir attendri, larmoyant, le cher oison. Tu sais maintenant ce que vaut l'aune du Pierre

l'Ermite de la première croisade financière, qui appelle Jeanne d'Arc gros comme le bras la comtesse de Foix et l'essaim — écris-le comme tu veux — déshabillé de ses co-cocodettes. Pffu! Pffu! que cela te serve de garde-fou, mon bel ami.

— Baste! je dois trouver l'entreprise magnifique. Mais ça ne me donne pas mon titre?

— Ton titre! attends!

Et de sa longue main plus noire au contact du papier même imprimé, Salest se mit à éparpiller, secouer tout ce qui se trouvait sur le bureau du rédacteur en chef du *Panurge*: morasses, affiches, quatrièmes pages et même troisièmes, remplies d'annonces d'émissions de sociétés de crédit, de réclames de grands magasins et de librairies, de boniments pour les loteries à lot qu'on tire quelquefois mais dont on n'apure jamais les comptes. Puis, posant les deux mains sur l'amas de papiers éparpillés et froissés, avec un geste de prêtre diabolique :

— Qu'est-ce qu'il y a là?

— Du papier parbleu!

— Eh bien! *L'âge de papier* ne voilà-t-il pas bien ton titre? L'âge de papier ou tout, depuis le travail du plus chétif ouvrier, jusqu'à la vieille fortune terrienne solidement établie par des

générations, tout est guetté, gratté, déchiré, happé, aspiré, bu par les fallaces de l'annonce et transmué en vain papier qui, au chant du coq, pareil au trésor magique n'est plus. Ah ! le bel article à écrire sur ce thème, le beau livre à faire sur ce sujet, la belle hécatombe de sots, de brutes et de scélérats: banquiers, courtiers, coulissiers, entremetteurs, agioteurs, industriels, ministres, députés et sénateurs... sans vous oublier vous autres journalistes, vendeurs de renommée, distributeurs à titre non gratuit de vertu, de talent et de beauté, vous tous qui changez l'idéal et le réel, en papier, en vain, ridicule et inutile papier. Oui... mais tu n'écriras pas cet article et nul n'osera écrire ce livre tel qu'il devrait être écrit ; car si on l'écrivait, personne n'oserait l'acheter et cependant l'auteur courrait le risque d'être déchiré par un tas de Ménades hurlantes comme le divin Orpheus... Tu ne mets rien de ce que je te dis, j'espère, mon petit... Pffu ! Pffu ! Contente-toi de chanter l'*Age de papier* en jolies phrases modernes, fleuries d'adjectifs ronflants et d'adverbes qui atténuent, d'allitérations énervées, de répéter avec des roucoulements d'indulgence : « C'est comme ça ; » « Il faut fléchir au temps sans obstination » et autres rocamboles à la Philinte...

Rassure les volatiles que cette illustre oison conduit au billot, rassure-les, mon petit Mortray! Et puisque tu ne peux les empêcher d'être mangées, fais en sorte qu'elles le soient aux petits pois et au sucre!... Ce sera leur consolation... très distinguée. Pffu ! Pffu !

Mortray écoutait-il ?... A peu près. Le titre trouvé, son article avait coulé sous sa plume sans qu'il sentît le besoin de s'arrêter. Ce que voyant Salest reprit son parapluie et déboucha dans la salle de rédaction qui, vide au moment où ils étaient rentrés, était maintenant remplie de bruit, de fumée et de rires.

Trois ou quatre rédacteurs d'âge et de poil différent — il y en avait même un chauve, et ce n'était pas le plus vieux, — entouraient un petit jeune homme de vingt-cinq ans au plus, un de ces parfaits modèles de journaux de mode, qui ressemblent à des femmes tant ils sont frisés, soignés, habillés et ayant toujours l'air de sortir d'un sachet. C'était le beau petit Saruel. « Aimé, pour les dames », moitié coulissier, moitié journaliste, et fortement soupçonné, non seulement de ne pas refuser les présents des beautés arrivées qui veulent à tout prix du fruit nouveau, mais encore de leur prêter ensuite, non sans intérêts rémunérateurs, l'argent ainsi gagné au sou-

rire de son joli visage caressant mais avisé.

— Saruel! — Qu'as-tu à nous vendre? — ou prêter. — J'ai besoin de cent louis, — d'une femme, — d'une belle-mère!

Et, sur vingt questions plus raides ou seulement saugrenues, de le tirailler, sans qu'il se fâchât, habitué à servir de plastron à la rédaction et finissant toujours par faire prendre, au prix d'injures glissant comme l'eau sur sa peau cuirassée aux mépris, quelque écho financier plus ou moins sûr.

Lorsqu'il se fut bien laissé houspiller ainsi, le jeune drôle se rajusta et d'une voix douce, obstinée:

— Qui me donne deux louis d'une grosse nouvelle?

— Deux louis pour une fausse nouvelle... Tu vas bien, aujourd'hui?

— J'ai des témoins.

— Légalisés par le commissaire de police?

— Allons donc, ils ne s'y aventurerait pas.

— Si c'était à la maison-mère, à la bonne heure!

Saruel souriait toujours. Il reprit avec un plus doux et plus obstiné sourire :

— Alors c'est moi qui donne les deux louis si vous me laissez pénétrer jusqu'au Directeur de la Banque Universelle, Chavedron, qui confère avec le patron.

Saruel payant lui-même ! Ce fut sur ce mot un nouveau débordement de quolibets, de bourrades, qui ne l'émurent pas plus que le reste. Il s'époussetait de nouveau quand Salest entra. Aussitôt le joli jeune homme d'aller porter sa main blanche, molle et humide au docteur, qui pourtant l'avait un jour qualifié d'une de ses plus sanglantes apostrophes ; mais à ce moment Reignier et Chavedron sortirent. D'un bond Saruel fut à côté de Chavedron, lui prit le bras et lui glissa, en dépit de son haut de corps, trois ou quatre mots à l'oreille. Ce fut alors Chavedron qui s'arrêta, lui prit le bras à son tour et l'entraîna vers la fenêtre où ils conversèrent bien cinq minutes à la stupéfaction générale. Elle s'accrut quand on vit le coulissier tirer sa carte et s'incliner à terre, tandis que, pensif, le directeur de la Banque Universelle revenait vers Reignier.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit ce dernier.

— Rien que d'attendu. Les Möser semblent prendre position contre nous. Jonas Möser aurait eu l'imprudence de parler trop haut en descendant de la banque Möser frères, où ce jeune homme entrait par hasard. Il est venu m'apporter le renseignement. Mais je suis prêt à combattre. Vous êtes encore là, docteur ? Et Mortray ?

— Il pioche son article.

— Vous l'avez fait avec lui ?

Chavedron s'arrêta, Salest vit bien ce qu'il pensait et ricanant :

— Rassurez-vous. Pffu! Il ne dira pas ce qu'il sait !

— Et que sait-il ?

— Que vous êtes tous des coquins, mes bons amis, Pffu ! Pffu ! oui des coquins : un coquin amusant, c'est pour toi Reignier, un coquin vertueux... Attrapez Banque Universelle !

Chavedron allait se fâcher, car Salest qui semblait repris de sa folie cynique avait aggravé cette espèce d'injure en l'éborgnant presque du bout de son parapluie ; mais Reignier le retint par le bras. Tous deux se bornèrent à regarder le Diogène s'en aller de son pas déguingandé, chapeau en arrière, un rire de faune errant sur son visage allongé.

— Il est fou... tout à fait fou... par moments, fit le banquier.

— Parfaitement, reprit Reignier ; mais bien nous prend qu'il n'y en ait pas seulement cent comme lui à Paris ; car il il n'y aurait plus ni affaires, ni journaux !

— Et la civilisation moderne aurait vécu.

Reignier regarda Chavedron pour voir s'il se moquait ; mais non, sa face marquait une pru-

d'hommie grave, une indignation ingénue. Il le salua d'un geste ironique de la main, cachant sous cette main portée ensuite à ses lèvres son plus sceptique sourire. Et il se promit d'ouvrir l'œil sur la ligne de retraite qu'il avait prescrit à Mortray de ménager au journal et, au besoin de l'accentuer par une de ces notes à double entente qui sont la garantie de la ligne utile et le signe de l'intelligente direction d'un journal.

CHAPITRE IV

THÉ DE CINQ HEURES

La comtesse Eveline de Foix, fille de la duchesse d'Austerlitz et petite-fille du maréchal Lebrun, le héros du cycle Napoléonien, mariée à dix-sept ans au dernier descendant des comtes de Foix, foudroyé, comme on le sait, à la tête de son régiment de cuirassiers à Reischoffen, est depuis tantôt trente ans une de nos jeunes femmes à la mode. C'est sans aucune espèce d'ironie qu'on peut se servir aujourd'hui du mot « jeunes » en parlant d'une femme qui a dépassé de près de quatre lustres cet âge de trente ans, que Balzac — au grand scandale de toute la littérature — osa donner à une de ses plus séduisantes héroïnes.

Là est le progrès, au moins dans ce qu'il y a de plus sensible pour la gent féminine. L'ère de la

femme, non de quarante ans, mais qui n'en a pas encore soixante, a commencé.

Il est vrai que jamais ces éternelles beautés de profession, qui ont brillé sous le second Empire et qui fulgurent sous la troisième République, n'ont mis plus d'art et de génie à paraître jeunes, et même — pour quelques-unes — à le demeurer. Il y a là un phénomène spécial, dont les savants et les historiens nous donneront certainement la clef dans quelque cinquante ans... alors qu'on ne pourra plus contrôler la vérité de leurs explications.

Grande, souple, mince, avec de très belles épaules ; la tête petite, fermement plantée sur un col dont la ligne onduleuse a l'air de défier le Temps ; le front bas, petit, un peu étroit mais coiffé d'une onde de cheveux d'une belle nuance, un peu trop dorée jadis, atténuée maintenant par les quelques cheveux blancs qu'un flot de poudre blonde dissimule ; les sourcils bien peints, l'œil point trop noirci, le teint pâle de nature et d'artifice, la comtesse fait encore des passions, même parmi les vieillards. Y est-elle sensible ? Personne n'oserait l'affirmer, personne le nier ; car elle est de celles qui se compromettent avec un si grand nombre d'hommes, qu'il serait impossible de les lui donner tous pour amants. Cette égalité dans

l'imprudence lui permet de ne pas livrer au gros public le secret de ces victoires féminines, qui ne sont défaites que pour les cœurs naïfs et les jeunesses maladroites.

Toujours au premier rang partout où l'on peut se faire admirer et moquer, — le ridicule étant devenu une des forces suprêmes en ce temps de réclame à outrance et de cabotinisme effronté — : galas mondains, parades artistiques ou solennités religieuses, réunions *select* ou cohues officielles, la comtesse qui entraîne une partie du faubourg Saint-Germain, mais qui donne le ton en bien d'autres milieux, chez les horizontales elles-mêmes — et ce n'est pas son moindre titre de gloire — n'a pas voulu, en dépit de son nom, de ses alliances, qui font d'elle une sorte de trait d'union entre les divers partis monarchiques, demeurer une simple boudeuse. Dans ce but elle a déserté le vieil hôtel du fond du Gros-Caillou, où la duchesse d'Austerlitz sa mère s'éteint dans le deuil de l'Empire tombé, aggravé par la perte de la vue et elle a été planter sa tente dans le plus royal hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, qu'elle appelle encore. avec un mélange d'ironie et d'hypocrisie : avenue de l'Impératrice. C'est là qu'elle a reçu — il est vrai avant son ministère — un tribun célèbre qui y a été trouvé charmant,

malgré sa redingote de contremaître. Cela ne l'empêche pas de manifester platoniquement aux anniversaires sacrés de la royauté légitime ou légitimée et de traîner à la chapelle de l'avenue du Roule les mêmes crêpes de deuil qui ont balayé les dalles du Monument Expiatoire. Elle a porté de même le deuil du Prince impérial, pris parti pour le prince Victor, mais sans cesser de rester en bons termes avec le César « déclassé. » Quant aux princes de la branche cadette : Mgr le comte de Languedoc, ses oncles, le duc de Guyenne et le prince d'Amboise, elle ne sait comment dépenser son argent pour les recevoir. C'est une fusionniste enragée qui, pour son plaisir et le bonheur de toucher à tout et de tirer de tout l'occasion d'arborer une toilette imprévue, marierait au besoin le Grand Turc ; c'est-à-dire les Immortels principes de 93, avec la République de Venise ; c'est-à-dire n'importe lequel de ces princes sans programmes mais non sans manifestes, sans action mais non sans espérances, qui attendent, en flirtant économiquement avec les partis, le hasard de la couronne.

C'est aujourd'hui le jour de la comtesse, ce thé de cinq heures hebdomadaire qui a remplacé les visites *jeûnatoires* de jadis, comme disent en lunchant ces dames. Tout à l'appétit : telle est la

devise de la jeune génération, qui montre, à vrai dire, plus d'yeux que d'estomac en cette matière ; et la comtesse vient de descendre pour donner le dernier coup d'œil à ses salons et voir si l'on a bien exécuté ses ordres.

Aujourd'hui, les trois salons d'enfilade et la vaste galerie de tableaux qui occupent le rez-de-chaussée de l'hôtel ne sont que tulipes et que plantes vertes. La dernière fois, il n'y avait que des azalées. Chaque fois, la disposition des pièces, les meubles sont changés, afin d'étonner les habitués : tâche ardue, à cause des prodiges que font les concurrentes de la comtesse. Trois semaines auparavant, le petit salon était tendu et meublé à l'indienne, pour faire une gracieuseté à un ambassadeur jadis vice-roi des Indes. Il a maintenant l'aspect rigide et raide que donnent aux appartements les meubles rectilignes du premier Empire, que ces dames essayent de remettre à la mode.

La comtesse s'est donc habillée, non à la mode de l'Empire, ce qui eût été trop préparé et naïf, mais à celle de la Révolution. Sa robe, fruit de savantes méditations en tête à tête avec Ludovic Olindez, le nouveau grand couturier juif inventé par elle pour la saison, en collaboration avec la baronne Zacharie Möser, est d'une simplicité à

faire frémir. C'est une étoffe légère rose, or et vert, mais d'un rose si pâle, d'un or si atténué, d'un vert si fuyant, que tout s'amalgame en une nuance irisée qui *module* — comme dirait la poétique *Froufrou* de l'article « Modes » — du vert d'eau au mordoré. Sur cette jupe ronde se noue et retombe une écharpe de soie verte à longs bouts. Le corsage, quoique flottant et croisé, dessine la taille de nymphe de la grande mondaine. Les cheveux sont nus, avec un simple bijou or et rose, qui fait barrette dans les ondulations se relevant sur la nuque. Ainsi parée, sa pâleur avivée par le reflet rosé de cette toilette et des sextuples rideaux de tulle rose qui tendent partout les fenêtres, la comtesse Éveline n'a ni quarante ans, ni trente ans même. Elle paraît flotter entre vingt-cinq et vingt-huit ans, l'âge qu'elle s'est juré de ne pas dépasser.

Après avoir tout examiné d'un œil froid la comtesse a bâillé légèrement, en portant sa main gantée à sa bouche, précaution qui n'est pas inutile quand on sait qu'un simple oubli peut laisser voir telle dent réparée qui n'est pas aussi blanche que les autres; puis elle s'est assise droit sur un canapé, a égalisé les plis de sa jupe, avancé sur le tapis son pied long et étroit, que gante un soulier de cuir doré découpant ses barrettes sur un

bas de dentelle havane. Après quoi elle a pris un livre, un roman dont elle regardera le titre, qu'elle coupera mais dont elle ne parlera que lorsque tel ou tel, qui ont la réputation de s'y connaître, lui auront appris ce qu'il faut qu'une femme de son rang en dise, pour avoir l'air d'être au courant, sans risquer de s'avancer trop, de se laisser surprendre et de dire du bien de quelqu'un qui n'est pas dans le train !

Tout à coup le livre glisse et tombe à terre ; elle se lève et se rapproche de la fenêtre, devant laquelle deux silhouettes de femmes viennent de passer, et, soulevant les rideaux de tulle rose, elle regarde le jardin ensoleillé.

Qui entrerait en ce moment surprendrait la comtesse sous un jour et dans une attitude où elle ne se laisse jamais surprendre; mais elle a l'oreille fine et sait que personne ne peut arriver jusqu'à elle sans être annoncé. Aussi s'inquiète-t-elle peu de ce soleil dont le reflet accuse, sous son maquillage, la sécheresse de la peau, le rétrécissement des ailes du nez, le plissement du tour des yeux, du dessus et du coin des lèvres : tout ce que les rideaux roses, son sourire et le mouvement adroit de son port de tête escamotent si habilement. Elle peut remplacer le mouvement de prunelles accueillant et tendre qui lui donne

les cœurs, trouble la raison, dupe la vue, par un regard dur qui lui rend pour un moment son âge; elle peut se laisser aller à être elle-même, c'est-à-dire un monstre d'égoïsme qui faucherait toutes les têtes et ferait sauter le monde pour demeurer un jour de plus, une heure seulement, l'idole de beauté qu'elle veut paraître jusqu'à son dernier souffle.

En ce moment, en effet, elle est plus vieille, plus farouche, plus terrible que lorsque, avant le jour, furtivement, elle se lève pour réparer à la hâte le désordre et la décadence du sommeil, et qu'elle s'étudie au miroir à redevenir jeune, afin d'étonner sa camériste elle-même. Sa physionomie porte plus que l'air de tristesse et d'aigreur que lui causent ces durs moments, une expression de haine farouche, la haine de la beauté recomposée pour les beautés franches qui n'empruntent rien à l'art, et que le jour, loin de dégrader, fait resplendir.

Elles sont si belles, les deux créatures qui passent et repassent devant la pelouse, se tenant par le bras, si éclatantes de fraîcheur, si simples de costume, si différentes de l'envieuse dont le regard noir darde un rayon qui voudrait les flétrir!

Ce n'est pas cependant la beauté antique, les traits purs d'Hélène Persyer, qui gênent le plus

la comtesse, bien que certainement elle eût désiré pour sa fille un chaperon moins jeune et plus effacé — pourquoi avait-elle cru sur parole Huberte, qui ne lui avait parlé que de la pauvreté de son amie? — car elle se moque bien des beautés graves, des statues froides que l'époque méprise tout à fait. Ce n'est pas elles qui peuvent lutter avec les ressources de son expérience et les apprêts de sa beauté. Ce qui la gêne, l'irrite, la désespère, ce qui fait naître en elle une colère d'autant plus violente qu'elle n'ose pas céder à un sentiment qui altérerait ses traits, c'est la vue de sa propre fille. Car elle est plus que belle cette Blanche; jolie, fraîche, rose, avec des traits fins, un œil qui rappelle, par sa limpidité, l'eau claire où se reflète un ardent azur, une lèvre de fraise mûre et des cheveux d'or clair, les cheveux d'Ève et d'Aphrodite; elle est, enfin, ce que sa mère était à vingt ans, ce qu'elle voudrait que personne fût plus, puisqu'il est écrit qu'elle ne pourra jamais plus redevenir telle.

Oui, c'est surtout envers leurs filles que le cœur des mères telles qu'Éveline se sentent vitriolisés d'une haine, qui leur fait toujours rêver et parfois accomplir les plus cruels desseins contre leur bonheur. Et n'avoir pù laisser au couvent une enfant que le testament paternel a

émancipée à vingt ans, et qui est entrée dès lors en possession de sa fortune, un million prudemment mis hors d'atteinte de mains prodigues par un homme très amoureux de sa femme, mais revenu déjà de certaines illusions sur son caractère ! Comment s'en débarrasser, alors? La marier? Elle y a songé, mais ce serait se priver de revenus dont la grande mondaine, qui mange toujours après son capital, ne veut pas être dépouillée. Oh ! dès que la Banque universelle de Crédit aura réparé les brèches, pis que les brèches, le démantèlement presque entier de son capital, elle saura se débarrasser de cette rivale. Un bon mari bien moderne, n'est-ce pas ? fera l'affaire. Il n'en manque pas sur le parquet des salons, de ces charmants maris, décidés à faire bien comprendre aux femmes, souvent le surlendemain des noces, qu'ils ne les ont épousées que pour leur dot et que c'est fini de songer aux sucreries qu'ils ont dû leur servir pour les tromper. Le combat pour la vie, c'est-à-dire la fête à tout prix, veut de ces nobles énergies et de ces loyales tromperies !

Réussira-t-elle, cependant? Si Blanche ressemble physiquement à sa mère, elle ne lui ressemble pas au moral. C'est, avec l'esprit en plus, la nature loyale et martiale du comte de Foix, ce parfait colonel, cet homme simple et décidé, qui

aimait tant son régiment qu'il n'avait jamais voulu passer général. Elle l'avait bien vu lorsque, mortifiée d'avoir donné à l'étourdie à sa fille une dame de compagnie qui lui paraissait assez sotte pour lui ouvrir l'esprit sur la vérité de la vie et la garantir des dangers et déceptions qu'en bonne mère elle rêvait pour une enfant trop jolie, elle s'est heurtée à une fermeté froide, à une décision rare, et, qui pis à est, à l'intelligence *de la situation*.

— Si vous m'enlevez Hélène, ma mère, j'irai chez ma grand'mère qui m'aime, elle, qui l'estime et qui me la rendra.

Force avait donc été à la comtesse d'user d'une autre tactique. En blessant Hélène, fille fière, elle pouvait et devait s'en débarrasser.

Mais, là, elle avait trouvé autre chose : une indifférence froide trahissant la volonté de demeurer. Sourires insolents, mots à double entente, attaques contre la pauvreté, ordres, non pas humiliants — la comtesse était trop avisée pour tomber dans ces grossièretés-là — mais dits avec cette affectation de ne vouloir pas humilier qui est plus blessante que l'insulte : rien n'y avait fait. Et la comtesse avait dû se résigner, avec quelle rage secrète !

Tandis que, frémissant de cette rage impuis-

sante, la grande mondaine repaît sa haine de ces deux visages charmants et odieux, Blanche, avec la vivacité de son âge, raconte à son amie, toujours attendue, sa présentation au couturier de sa mère, *Sa Grâce* Rodrigue Olindez, et Hélène, malgré la préoccupation qu'elle a rapportée de Paris et dont la jeune fille l'a doucement querellée, ne peut s'empêcher de sourire de la verve naïve et malicieuse de sa jolie petite compagne.

— Vous savez, cara Helena, qu'il y avait trois mois que cet « accident » me pendait au nez. Comme nous devons dîner demain chez votre amie la marquise de Rochemer, où l'on consent à me faire voir, — il le faut bien, on commençait à croire que j'étais séquestrée et on en jasait, — on a dû chercher un moyen de me ridiculiser, et le divin Rodrigue Olindez a paru l'homme compétent. J'ai donc reçu l'ordre de comparaître devant ce distributeur de la beauté et des élégances. Comme on n'a pas manqué de me faire sentir, par certaines inflexions de voix auxquelles je me reconnais très bien, qu'il n'y avait qu'à *obtempérer*, j'ai eu l'air ravi et je me suis laissé conduire rue de Rivoli. Figurez-vous, Hélène, des salons, des salons et puis des salons encore, et tous embaumant l'étoffe et les odeurs à donner envie d'aller se mettre sous une pompe pour ne

plus sentir que le bon mouillé de l'eau. Et dedans, des femmes peintes comme... n'importe qui, lunchant sur des tables remplies d'épingles et de bouts d'étoffes. Et, tout d'un coup, l'arrivée d'un homme chauve au profil de bouc, la peau jaune, le cheveu gras; un vrai Chinois vêtu d'un veston de velours lilas, presque rose, avec un pantalon vert d'eau et des bagues à tous les doigts... de bien belles bagues, mais de bien vilains doigts! Toutes les peintures alors, y compris madame ma mère, de se précipiter vers le bouc en l'appelant « cher maître », et le crâne du cher maître de faire le plongeon, et ses vilaines lèvres de babouin de s'ouvrir pour montrer des dents couleur de réglisse. Enfin, ma mère m'a appelée, présentée... non pas lui, moi. Là-dessus, on a apporté des étoffes, celles qui m'allaient le moins au teint et à l'âge. J'ai laissé faire. Lorsque la robe m'arrivera, je ferai comme j'ai fait pour les *créations* (ma chère, ils appellent cela ainsi) des autres couturiers : je la mettrai dans la garde-robe et je m'arrangerai moi-même une étoffe de mon goût, à ma façon. Comme *on* est très intelligent, quoique très entêté, on se le tiendra peut-être pour dit, et je resterai moi-même, au lieu de devenir le singe fagoté que l'on voudrait bien que je parusse. Mais vous ne riez pas?

— Parce que je crois, Blanche, que vous pourriez mieux employer votre énergie... par exemple pour résister à d'autres volontés.

— Le mariage... mais, ma chère, au fond on ne veut pas me marier.

— Pourtant!

— On le voudrait bien, mais à condition que j'épouse qui me déplairait bien, quelqu'un de ces messieurs qui me regardent avec des yeux si tendres... pour ma dot. Est-ce que tous les hommes ressemblent à ceux que je vois, Hélène? Palefreniers ou cabotins les jeunes, il n'y a pas à choisir... Quant aux vieux!... Pourquoi me déplaisent-ils aussi, tout en me plaisant davantage? A force d'en voir, je finirai peut-être par me décider à retourner au couvent... Vous m'y accompagneriez... Je croyais pourtant bien ne pas avoir la vocation; il me semblait bien en partant que j'avais belle envie de me marier... mais pour avoir un mari, c'est-à-dire une figure sympathique, un homme gentil, gai et ne portant pas la tête en ostensoir, une figure à qui je pourrais parler et qui me répondrait autrement que par un compliment bête, un mot d'argot, un rire de théâtre... Et les enfants!... Ah! comme j'aimerai les miens, car j'en veux douze... Qu'est-ce que vous avez?

— Rien.

— Demande pardon, vous avez frissonné.

— C'est ce nuage qui, tout à coup, a passé sur le soleil et nous a fait sentir le vent d'avril.

— Rentrons alors... nous aurons le temps de lire quelque chose avant de descendre pour le thé; mais avant... embrassez-moi vite... puisque maman ne nous espionne plus.

Depuis longtemps la comtesse a dû quitter son poste d'observation pour recevoir ses visiteurs. Trente fois déjà le timbre a tinté, et trente fois une nouvelle figure armée en sourire a été payée de même monnaie par l'irrésistible beauté. Maintenant ses amies l'entourent, toutes parées, toutes enragées de l'être moins que leur hôtesse. A chaque instant une nouvelle toilette fait son apparition, excitant des murmures divers d'admiration et d'envie; à chaque instant un nouveau visiteur vêtu de la même redingote, panachée de la même fleur est venu s'incliner raide devant la robe mordorée de la maîtresse de la maison, avec un brusque coup de tête, le vrai salut du guillotiné... muet; car le plus souvent le privilégié n'ose parler à la reine de la mode. Seuls quelques vieux beaux, la plupart fort laids, s'étalent et causent, répétaillant les banalités courantes sur le temps, la promenade à cheval du matin, le scandale de

la veille, la pièce nouvelle: infecte ou épatante. — Il n'y a pas de milieu — suivant le chiffre des recettes. Mais bientôt chacun est amené à parler de l'événement du soir, le dîner chez le baron Zacharie Möser, pour rencontrer LL. AA. RR. Mgr le duc de Guyenne et le prince d'Amboise. Et, chaque fois, un murmure de vénération, une ondulation de sympathie a remué les têtes, trahissant la sentimentalité enthousiaste que ces affolés de richesse et de luxe éprouvent pour le monceau d'écus sonnant, tout le papier d'argent que représente le nom sacré des Möser.

On est encore à vanter le bon goût de l'invitation du baron, le luxe de la maison, le génie artistique de la baronne et sa charité qui, tout compte fait et à bien examiner le chiffre où elle se monte et qu'on sait à un centime près, — la main gauche juive ne se gênant pas pour tambouriner ce que fait la main droite — est juste comme les deux sous quotidiens donnés à un pauvre par de simples millionnaires, lorsque ce nom plus que chrétien, prononcé très haut par le valet de pied et tombant au plus beau de cet éloge juif, fit l'effet d'une douche.

— M. Roderic Chavedron.

Certes la comtesse est enchantée de voir l'homme qu'elle croit avoir créé — les femmes

croient toujours avoir créé les hommes arrivés, oubliant qu'elles ne sont jamais, au moral comme au physique, que lieu d'élaboration et milieu propre aux croissances — celui qui, avec sa Croisade, lui a apporté l'occasion toujours cherchée de fêtes, et surtout une bonne affaire; mais l'arrivée du grand homme, du simple millionnaire qui a rêvé de renverser les milliardaires juifs, qui lève l'étendard de la révolte contre les tourelles blindées du capital Sémite ayant en les Möser son expression la plus haute et quasi-symbolique et, cela, au plus beau de l'éloge de ces Möser, lui a donné la même secousse qu'à ses visiteurs. Pendant un instant de raison cette mondaine, cette futile, cette énervée, ainsi que tous les futiles et énervés qui l'entourent, ont eu conscience de la gravité et de la folie de la lutte entamée. Une honte même leur est venue de rester les humbles amis des Möser, des Languerle et des Trisch et de chercher à les ruiner. Certes les Sémites ne se sont pas gênés pour jouer ce jeu-là, mais seyait-il aux chrétiens d'agir comme ces parvenus? Un reste, non de loyauté mais d'honneur, est monté avec le sang à leur figure. Ce n'est qu'une bouffée. La belle mine prospère, le ventre rotond, la plantureuse nature de Chavedron les a déjà rassurés, — si belle, si loyale, si heureuse, si

triomphante ! — Sa première parole, jetée du ton clair et avec le rire large du triomphe, dissipe ce léger nuage, vite paru, plus vite oublié.

— Rien qu'un mot, mesdames et collaboratrices, rien qu'un mot, messieurs et amis ? Nous avons fait aujourd'hui 2,000 et l'*on* ne suffit pas aux demandes !

Quelle manne céleste ! Les yeux étincèlent, les lèvres chatoient, les pince-sans-rire s'humanisent, les muets parlent, les timides sont devenus audacieux.

La comtesse elle-même a eu un sourire de joie non composé. Ces paroles lui valent une vingtaine de mille francs et d'autres sommes aux autres suivant l'*estomac* avec lequel ils ont *misé* Chavedron. Mais tous bientôt de se renfrogner, pensant : Si nous avions osé davantage. Bah ! Ce sera pour la liquidation prochaine !

— Une tasse de thé, mon cher Directeur ?

Le cher Directeur ne demande pas mieux. Il a eu tant à faire qu'il ne sait pas au juste s'il a déjeuné. A ces mots chacun se précipite. C'est à qui lui apportera la serviette brodée d'or et de soie, la tasse de Saxe, le thé, le lait, le sucre, les bouchées et les petits pains au foie gras et au caviar qui font de ce thé de cinq heures une manière de repas. Et tout en mangeant et buvant, avec

l'intrépidité d'un homme dont l'estomac n'a jamais été atteint par les chagrins, de remercier qui le sert des yeux, du sourire, du dos. Puis, tout en se rinçant la bouche avec un petit verre de Kummel, de renvoyer aux *femmes de France* tous les compliments dont elles viennent de l'accabler, aux *femmes de France* qui, nouvelles Jeanne d'Arc, vont définitivement sauver la patrie du servage étranger (il ne dit pas juif, il ne le disait jamais, par pure politesse) et de l'anarchie politique.

Il accaparait encore tout le monde lorsque la comtesse vit tout à coup auprès d'elle la baronne Rachel Möser et son fils Jonas, qui ne venaient pas à ses réceptions trois fois l'an et dont l'entrée inaperçue à cause de l'intérêt qu'excitait le causeur, dont les paroles étaient vraiment d'or, la troubla de nouveau. De tous les Möser, Rachel et son fils Jonas étaient les plus hautains. Peu amis du monde et des fêtes, ils avaient encore la réputation de mépriser autant les chrétiens, les infidèles, les Goyms, que ceux-ci, au fond, méprisent encore, d'atavisme et d'envie, les Juifs.

— Quelle heureuse surprise ! fait la comtesse.

— Jonas et moi nous venons vous apporter notre obole pour votre vente de charité du 10 mai.

— Il ne fallait pas vous déranger.

— Nous passions.

La comtesse se mord les lèvres ; car Rachel Möser lui rend mot pour mot ce qu'elle même a dit un mois auparavant, à peu près dans des circonstances analogues. Elle n'en sourit pas moins tout aussitôt, toujours gênée cependant par les yeux ardents et sombres de la juive, qui a conservé, à près de quarante ans, — ce qui est rare dans la race, — l'impériale beauté du vrai et pur type israélite. Son fils lui ressemble : beauté, air d'orgueil et prétentions à l'esprit prophétique.

Lorsque Chavedron a entendu prononcer les noms de Möser et surtout de Jonas, il s'est avancé, curieux de voir son ennemi, qu'il n'a jamais touché de si près. Jonas lui rend avec un tel mépris son regard curieux que la comtesse est sur des charbons ardents, aucun des deux adversaires maintenant ne voulant céder le pas à l'autre, et se toisant de façon à faire craindre un éclat.

Le malaise auquel tout le monde participe devait arriver à son comble lorsque le valet de pied annonça un autre Möser, le baron Zacharie, celui qu'on appelle Möser tout court, le chef reconnu et incontesté des Möser de Paris.

Petit, l'air rogue, et cependant cherchant à jouer l'humilité, le pas glissant, le geste ramassé,

portant favoris blanchâtres sur une figure usée, le regard plus usé encore, le premier baron juif, — comme on disait jadis de son père, — s'est avancé jusqu'à la maîtresse de la maison à travers quarante personnes levées, hommes et femmes, comme devant un personnage princier, tous voulant marquer leur vénération pour ce milliard vivant.

— Que je ne dérange rien, fait d'une voix fatiguée, traînante, Zacharie, je serais au désespoir...

Déranger qui que ce soit, un milliardaire! Est-ce que cela peut même être imaginé! Qui ne serait heureux, du reste, d'être dérangé par un tel homme! A défaut de paroles qu'étouffe l'émotion de contempler un être en qui tant d'or se condense, un sourire avili, attendri prolongé lui répond. Chacun et la comtesse même marquent si bien par son air penché, tendu, attiré, attentif, l'intérêt qu'il porte à chaque mouvement du précieux roi de la banque! On sent, rien que dans la façon dont on admire comment Möser s'assied, l'excès d'une courtisanerie qui voudrait et n'ose se livrer à toute la gamme des platitudes, que celui qui était l'objet de cette attention générale dut en être flatté! Mais peut-on être flatté de quelque chose quand on plane si haut?

— Qui me vaut l'honneur inappréciable de

votre visite, mon cher baron? fait la comtesse. LL. AA. RR. auraient-elles donné contre-ordre pour ce soir?

— Non, Dieu merci, et nous comptons toujours sur la reine des élégances. Mais je ne voulais pas vous voir chez moi, ma chère comtesse, sans être venu vous remercier préalablement ici, au nom de la baronne et au mien...

La baronne! Ici tout le monde redoubla d'attention servile. Quelques-uns même et des deux sexes soupirèrent. La baronne! Une femme qui ne se contentait pas d'être supérieure à toutes les femmes par la fortune, mais qui daignait condescendre à s'occuper elle-même, oui, tout à fait elle-même, de peinture et de musique! Ne venait-elle pas d'enfoncer Gounod en brodant une mélodie géniale — c'est affaire aux gens de génie de faire les autres! — sur les paroles d'un de nos plus grands poètes? Quant à ses pastels, du Chardin tout pur! Et on le disait comme on le pensait. Car c'est le propre des gens du monde, si méprisants des vrais artistes, de se pâmer, et parfois sincèrement, devant la moindre production des amateurs et des riches.

— Me remercier, baron, mais de quoi donc?

— De quoi? fit le baron, mais de la magnifique offrande que vous m'avez fait parvenir avant-hier

pour nos infortunés compatriotes expulsés de Hongrie par suite d'un fanatisme qui n'est heureusement plus de notre siècle, au moins dans notre chère France.

— Certes! fit Chavedron ému et sincèrement lui de l'émotion tout à fait factice mais pourtant vraie — comme on dit au théâtre — de Zacharie Möser. Celui-ci se détourna légèrement et parut chercher s'il connaissait ou non celui qui osait l'approuver. Encore parfaitement joué ce mouvement, car s'il pouvait marquer le comble de l'impertinence il pouvait aussi venir d'un réel étonnement.

Cette fois la comtesse ne pouvait s'empêcher de faire la présentation, d'autant plus que Möser était ou paraissait le plus parfait des hommes du monde. Elle le fit en adroite mondaine et en femme qui avait retrouvé sa présence d'esprit.

— Mon cher baron, puisque vous êtes en remercîments, je crois vous rendre service en vous nommant un souscripteur dont la souscription en faveur de vos coreligionnaires a été plus considérable encore que la mienne, M. Roderic Chavedron.

— M. Chavedron, fit le baron comme illuminé. Voilà pourquoi je me disais que je vous connaissais déjà. C'est par l'admirable portrait qu'a

exposé de vous aux *Mirlitons* notre grand peintre Josuah Lévy. Ravi de serrer la main de l'original, heureux de remercier du fond du cœur l'homme qui sait que la charité n'a ni religion ni patrie.

Tandis que Chavedron rougissant de joie, ému, larmoyant, prenait et reprenait de ses deux grosses, grasses mains de courtaud la main jaune et fondante que le premier baron juif lui avait tendue... avec escompte, comme le dit un des assistants qui cherchait l'esprit, la comtesse tout à fait remise oubliait ses angoisses et la présence de Rachel et de son fils. Ceux-ci ne s'étaient pas gênés d'abord pour marquer leur indignation de ces gracieusetés entre adversaires, et avaient fini même par en ricaner. Möser seul eût l'air de s'en apercevoir ; il leur lança un regard de désapprobation et, sans doute pour réparer cette inconvenance, d'une voix haute et nette, qui contrastait avec le ton fatigué dont il avait parlé jusqu'ici, il reprit :

— Je suis heureux, vraiment heureux, monsieur le directeur de la Banque Universelle, du hasard de cette rencontre, d'autant plus heureux qu'elle me permet d'affirmer publiquement à votre égard les sentiments de sympathie et de cordialité que j'éprouve pour vous et votre œuvre,

que le public, égaré par je ne sais quelle presse, égarée elle-même sans doute, se plaît à méconnaître, affectant de vouloir créer entre la finance israélite et... l'autre un antagonisme absurde; comme s'il n'y avait pas place au soleil pour toutes les entreprises sérieuses et les loyales concurrences!

Et comme un murmure d'approbation, d'admiration s'élevait, Möser ajouta en souriant :

— On n'est pas forcément ennemi, n'est-ce pas, comtesse? parce qu'on ne pratique pas... tout à fait la même religion.

Ici la comtesse, et Chavedron, d'autres sans doute eurent en dépit du sourire ambigu dont le Sémite avait jeté ces mots « pas tout à fait... » le mouvement du dos bien connu, par lequel le chrétien de nos jours, qui croit de bon goût et de suprême aristocratie de marquer l'infini de sa tolérance, envoie pour ainsi dire par dessus les épaules sa foi présumée.

— Je suis ravi, continua Zacharie Möser, en tiraillant sa lourde chaîne de montre, d'un rapprochement qui me permet de vous dire, en toute sincérité, que je suis avec le plus profond intérêt et toute ma sympathie les efforts que vous tentez et que je serais, personnellement, oui personnellement heureux, de voir réussir une entreprise

telle que la vôtre, où tant de hauts personnages qui veulent bien se montrer mes amis (il passa d'un ton bas mais appuyé sur ces mots avec un air d'humilité si marqué qu'il valait les plus beaux éclats d'orgueil) se sont intéressés... sans m'en parler beaucoup... peut-être... oh! par un sentiment de délicatesse... exagéré. C'est du reste ce que je répéterai publiquement ce soir en présence de L. L. A. R. Mgr le duc de Guyenne et le prince d'Amboise, qui veulent bien me faire l'honneur de recevoir chez moi leurs amis.

Ici le murmure d'approbation se fit tumulte et, tandis que Möser trempait ses lèvres dans une tasse de thé, causant maintenant de la Bourse et des mines de nickel avec Chavedron, — les Möser étaient en train de les accaparer en secret — on eut pu entendre tous les actionnaires du *Chaudron*, soulagés par cette déclaration, échanger ces mots :

— Qu'est-ce que je vous disais? — Ils sont trop intelligents pour gêner une affaire dans laquelle nous nous sommes mis. — Ils nous doivent trop d'abord. — Ils ont besoin de nous. — Nous blasonnons leurs fêtes, leurs dîners, leurs chasses. — D'abord ils sont trop riches pour ne pas laisser vivre tout le monde!

Et cela finit par un : « Enfin ils sont tout à fait

des nôtres », qui obtint l'approbation générale. Et, tandis que le baron suivi de son neveu et de sa belle-sœur, quittait les salons de la comtesse, chacun se mit à dresser à ces petits-fils d'Allemands, Allemands forcément rien que par fatalité atavique, dont la fortune est née de Waterloo et à qui tous nos Waterloo rapportent, un monument national, pour lequel on eut versé vraiment la forte somme dans la chaleur de l'événement.

Cependant le baron disait à sa belle-sœur qui s'en allait à côté de lui, — ils avaient voulu marcher un peu, et leurs voitures les suivaient :

— A ce soir, Rachel ?

— Non... Il n'est plus de fêtes pour moi.

— Et pourquoi cela?

— Vous le savez bien. Ainsi, malgré mon fils, malgré moi, malgré nos conseils, nos prières, vous laissez naître et grandir une entreprise qui doit nous être fatale, vous donnez la main à ce vil chrétien, vous le congratulez de vouloir notre ruine.

— Il m'a paru brave homme... et de la meilleure foi du monde. Pourquoi ne pas laisser vivoter son entreprise ?

— Parce qu'elle ne vivotera pas et qu'elle élèvera temple contre temple.

Le baron eut l'air de réfléchir et relevant la tête :

— Croyez-moi, Rachel, venez dîner ce soir et mettez vos saphirs qui vous rendent la plus belle en Israël et ne parlons plus de cela. Ce qui doit être sera.

— Un sac de toile sur les épaules et de la cendre sur les cheveux, voilà l'habit qui convient à celle qui voit Israël s'endormir dans la prospérité et sacrifier aux dieux des infidèles, fit Jonas d'un air inspiré.

— Pour dieu! Jonas, perdez donc cette habitude de prophétiser là, comme cela, avec des gens qui vivent à deux pas du boulevard; cela fait anachronisme, mon cher. Allons, à ce soir?

Ils ne répondirent pas ; ils avaient répondu. Le baron monta dans sa voiture avec un geste qui se moquait d'eux. Ils le regardèrent s'éloigner.

— Mère, ils ne veulent pas agir, fit Jonas. Il faut sauver Israël malgré eux.

— Oui, mais comment ?

— On priera, on cherchera, on trouvera.

CHAPITRE V

CŒUR DE FEMME

C'était toujours avec une sorte d'ivresse joyeuse qu'Hélène passait la grille de l'hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, parce qu'elle rentrait dans sa liberté. Malgré l'affection croissante qu'elle éprouvait pour Blanche de Foix, elle se sentait revivre. Les jours de réception ce plaisir était plus grand, presque sauvage ; elle en eut crié. Car il lui avait fallu subir non seulement l'air de protection de la comtesse mais ses ordres brefs, l'air de condescendante amitié avec lequel les grandes mondaines amies d'Éveline lui parlaient, et la cour ironique que lui faisaient certains hommes qui lui laissaient clairement entendre que, s'ils ne la considéraient pas comme épousable, ils ne demanderaient pas mieux d'en

faire leur maîtresse... bien qu'elle ne fut pas drôlette... non.

Elle s'en allait donc, délivrée, de son pas de femme habituée à la marche — avec son cher père elle avait fait de si belles promenades où il lui parlait d'un avenir de bonheur et de tendresse... — qu'il était loin cet avenir? Mais si sombre et difficile que parût à Hélène la vie subalterne à laquelle sa pauvreté la condamnait, si effacée que fût après huit ans la figure de ce cher père, elle avait encore en soi assez de force et de jeunesse pour oublier tout dans la joie de ce premier moment de délivrance.

La fin du jour, du reste, était délicieuse. Après une pluie rapide qui avait abattu la poussière, les gazons de l'avenue, peints du vert léger du renouveau, venaient à ses yeux avec une douceur caressante. L'air sentait bon, la terre, le lilas; la sève et cette chaleur fraîche du printemps se glissant mollement en ses veines semblaient renouveler son sang et le chasser plus vif et plus léger au cœur, lui faisant éprouver là ce chatouillement vague qui est le signe physique du désir d'aimer. Après tout il est parfois bon de vivre, rien que pour vivre! Si on savait s'y borner!

Mais on ne peut le faire. Au bout de deux cents pas l'impression vague s'est précisée. Aimer et

qui? La fille pauvre n'en a plus le droit si elle veut rester digne d'elle-même. Autrefois...

Et voilà que, de nouveau, l'implacable souvenir la force à revivre les dix années écoulées depuis la chute de l'Empire : son père, directeur d'un des plus grands ministères et conseiller d'État chassé par le régime nouveau sans fortune et sans pension; son agonie morale, sa mort désespérée ; sa mère ne pouvant se faire à la perte de sa situation, dévorant les quelques économies et le mince capital laissé par le fonctionnaire et mourant de chagrin et de remords de laisser sa fille sans ressources; puis sa vie à elle, démarches vaines pour utiliser des talents d'agrément, jours sans feu puis sans pain, le suicide rêvé, vainqueur non d'une foi, peut-être ébranlée, mais de ses habitudes religieuses; le hasard la sauvant en lui faisant retrouver une vieille maîtresse de dessin obligée autrefois par elle et qui s'en souvenait; son entrée comme sous-maîtresse dans un pensionnat noir, malsain, où sa forte nature avait fini par succomber; six mois de maladie, la mort touchée et regrettée, une convalescence épuisant les ressources de la vieille maîtresse, l'amie; celle-ci tombant malade à son tour; son désespoir, enfin l'orgueil vaincu la conduisant chez Huberte, l'amie riche qui les avait emmenées tous deux à la Rochemer.

Maintenant c'est fini. Sa situation chez la comtesse lui permet de rendre à mademoiselle Villenoy, sa vieille amie, ce qu'elle a fait pour elle; Huberte et Blanche sont ses amies ; elle a le pain assuré; elle devrait s'apaiser et se résigner. Sa raison l'exige, son intelligence y consent, mais son cœur s'y refuse.

Plus il va, plus il se révolte ce cœur de vingt-cinq ans à la pensée de la vie aride qui l'attend sans amour, sans enfants, sans autre perspective que l'égoïsme final. Personne donc, il n'existe donc personne qui pense comme elle que la seule chose au monde qui vaille la peine de vivre c'est aimer et être aimé de l'amour unique, loyal, éternel, qui n'a d'autres limites que les forces de la nature et d'autre peur que la mort.

Non certes, ce n'est pas ainsi que l'aiment ceux qui l'abordent, émus par sa beauté, une injurieuse tendresse dans les yeux et aux lèvres. Et pas un qui fasse exception à cette tourbe d'impertinents qui la suivent parfois et qu'elle a toutes les peines du monde à empêcher de parler ; personne, pas même ce M. Mortray qui lui a paru différent des autres.

Ici son cœur se remit à battre de colère, ainsi qu'il avait battu le matin, lorsque, dans le train, elle avait senti des larmes de honte monter à ses

yeux en pensant que le journaliste était venu peut-être pour lui faire une de ces propositions voilées mais insultantes, qu'elle avait déjà dû entendre et ne pas relever.

Elle était arrivée cependant devant la gare du bois de Boulogne, mais le train s'annonçait; elle n'eut que le temps de descendre l'escalier et de se jeter dans le premier compartiment de seconde classe qui se trouvait devant elle. Il était occupé par un couple d'ouvriers : le mari noir, épais et fumant une pipe moins noire que lui-même, la femme en cheveux, propre néanmoins et un enfant barbouillé qui vint aussitôt, d'un mouvement craintif et audacieux de bête étourdie, mettre ses petites mains sur les genoux d'Hélène. Elle fit un geste pour le repousser et lui tendit aussitôt les bras avec un frisson, le même qu'elle avait éprouvé lorsque Blanche, quelques heures auparavant, avait parlé des enfants qu'elle rêvait d'avoir.

Car elle avait été jalouse de Blanche pendant un instant de raison, de déraison plutôt. Oui, elle avait été jalouse de cette fortune qui permettait à la charmante petite fille de rêver mariage et famille, tandis qu'elle!... A vingt-quatre ans, une jeune femme peut avoir renoncé au bonheur, c'est-à-dire à l'amour qu'elle conçoit encore ro-

6

manesque, mais ce renoncement — sincère ou non — ne touche pas à l'instinct de la maternité. Et comme les toutes petites filles, déjà femmes, déjà mères avec leurs poupées que leur tendresse instinctive anime sous leurs caresses, oubliant le mari, elles recommencent à rêver un enfant *pour de vrai* qui serait uniquement leur chair, et ce rêve de conception virginale les hante en dépit de tout ce que la réalité des choses a pu leur livrer de ses secrets.

Etait-ce donc fini pour Hélène d'aimer et de vivre d'une vie autre que la sienne, de sortir de l'égoïsme stérile où la condamnait cette civilisation pourrie qui la révoltait et l'opprimait? Eh! oui, tout le lui disait. Pauvre et seule il lui faudrait donc vivre comme cette pauvre demoiselle Villenoy, résignée seulement sans doute parce qu'elle n'avait pas connu les révoltes qui en ce moment bouleversaient l'âme d'Hélène. Qui sait si cette pauvre vieille fille ne les avait pas connues, elle aussi!

Tandis que le train s'en allait vers la gare Saint-Lazare emportant avec les tristesses d'Hélène et la vague et folle espérance, cette espérance que jamais on ne vainct entièrement, qui par bouffées la dissipait cent et cent rêveries différentes et peut-être aussi agitées; car le bruit de

la traction est une merveilleuse basse à ces broderies involontaires de pensées, qu'on se cache de sang-froid à soi-même, Philippe Mortray, ravi d'avoir réussi son article et d'avoir empoché un bon de caisse qui avait déchiré le cœur de Reignier, bien qu'il n'eût pas donné au journaliste le tiers de ce qu'il avait demandé pour lui à Chavedron, quittait le *Panurge*, bien décidé à s'en aller dîner chez Francette et l'emmener... parbleu au théâtre. Pour peu qu'une actrice ait un jour de liberté c'est pour retourner au théâtre. Il est vrai que Francette voulait aller à Cluny où une débutante avait eu la délicate attention de faire une imitation en trois actes de l'illustre et géniale ingénue comique; ce qui est le comble de la gloire pour une actrice.

Mais Francette demeurait boulevard Haussmann et il fallut que Philippe passât en vue de la gare Saint-Lazare ; ce qui changea tout à fait ses dispositions, en lui rappelant son imprudence suivie de sottise du matin. Son amour-propre blessé lui insuffla cette dangereuse pensée :

Un autre dirait : J'ai perdu la bataille, il est six heures et demie, l'heure où *elle* revient Paris; j'ai le temps de la regagner en cinq minutes.

Mais il pensait aussi :

Victoire à la Pyrrhus. Est-ce que je veux déci-

dément m'enlever l'illusion de croire qu'il existe encore une honnête fille ou la blesser comme on a dû vingt fois la blesser. Car il est vraisemblable que cette belle personne a dû être attaquée plus d'une fois, à supposer même qu'elle soit restée insensible.

Ici, l'idée seule qu'Hélène Persyer avait pu être sensible incendia si bien le cerveau de Mortray, qu'il ne délibéra plus. Après tout, il fallait voir... rien que pour voir, et puisqu'il s'était compromis lui, il ne devait pas délibérer de la compromettre, elle.

Il courut donc et n'eut pas le temps de réfléchir de nouveau, car sous les arcades de la gare, il se trouva face à face avec elle.

Elle ne tressaillit point à sa vue, la pâleur mate de son beau visage ne se fonça pas en rougeur, ses traits ne bougèrent point, mais ses longues paupières se baissèrent sur ses prunelles pour se relever aussitot.

Elles n'exprimaient maintenant ni étonnement ni indignation, mais une sorte de colère calme, qui parut grave à Mortray et plus grave à elle-même. Après s'être révoltée contre l'impertinence du matin, avait-elle donc fini par y être indulgente. Mais cette nouvelle insulte ne lui permettait plus que le mépris.

Que dire, que faire pour empêcher le retour, l'obsession de ces rencontres maintenant significatives? Passer outre comme le matin, c'était avoir l'air de le fuir; s'arrêter, c'était dangereux. Il le fallait pourtant, puisqu'elle ne voulait pas avoir l'air de s'être aperçue de l'impertinence. Attendre les premières paroles, non; parler soi-même?... Cela valait mieux, c'était plus brave et plus adroit :

— Bonjour, monsieur Mortray. Vous allez bien?

Et elle lui tendit la main la première; ce qu'elle n'avait jamais fait jusqu'ici.

Ce coup droit eut pour résultat de désarçonner complètement l'écuyer Mortray qui rougit légèrement, hésita d'abord à prendre la main qui lui était délibérément tendue et finit, l'ayant prise, par la garder trop longtemps. Elle lui fut adroitement retirée. Il répondit alors :

— Fort bien, mademoiselle, puisque j'ai le plaisir d'entendre votre voix, que tout le monde n'entend que trop rarement.

Cette allusion au silence voulu que gardait Hélène lui fut infiniment désagréable.

— Mais vous n'êtes pas tout le monde, monsieur Mortray.

Elle n'achevait pas qu'elle eût voulu n'avoir

rien dit. Elle s'alarmait à tort. Mortray n'avait pu surprendre l'ombre d'une ironie dans la façon dont elle avait lancé cette réponse, et, quand un Parisien, un lettré, ne sent plus d'ironie dans une conversation, il ne sait généralement plus où il en est. Aussi ne trouva-t-il rien de mieux à dire que cette banalité :

— Nos amis Rochemer vont bien, je pense ?

— Mais c'est à vous qu'il faut le demander. N'y dînez-vous pas tous les mardis, ce soir même, alors ?

— Non, je n'y dîne que jeudi. Et j'aurai, je pense, le plaisir de vous y rencontrer, puisque la comtesse de Foix et sa fille sont parmi les convives.

Ceci était maladroit. Elle ne lui en voulut pourtant pas, le voyant désolé d'avoir pu la blesser. Elle en profita pour lui redonner la main en lui disant :

— Au revoir. Je ne veux pas vous faire manquer le train.

— J'ai le temps. J'attends un ami.

Il mentait et si mal qu'elle eut sur les lèvres un « le même que ce matin » ; mais elle eut le bon sens de ne pas risquer une phrase qui eût pu prolonger et envenimer l'entretien.

— Alors c'est moi qui ne l'ai pas. Je ne veux

pas faire attendre mademoiselle Villenoy qui, comme beaucoup de vieilles gens, croit sa pensionnaire morte ou écrasée pour cinq minutes de retard.

Ici, une main tendue de nouveau, un signe de tête et le départ mesuré d'une femme qui, ravie tout d'abord de s'être tirée à son honneur d'une situation qui a failli l'embarrasser, emporte cependant un certain regret de voir finir cette escarmouche. En vérité, elle n'aurait pas cru que le brillant chroniqueur, le léger et amusant causeur de salon fût si terne et embarrassé aux rencontres ordinaires.

— Le diable m'emporte ! s'écria Philippe, mais seulement lorsqu'il l'eut vue disparaître, je me suis conduit en collégien. C'est que si je n'y prends pas garde, je serais capable de devenir tout à fait amoureux de cette belle fille-là!

Cette phrase, quoique mâchonnée entre les dents fut pensée d'une facon assez distincte pour inquiéter le journaliste qui avait écrit ou lu qu'on était déjà amoureux lorsqu'on s'avisait de craindre de le devenir.

Amoureux... Et puis après? Le mariage alors; car avec une femme aussi maîtresse d'elle et si honnête... peut-être... Et, furieux tout d'un coup :

— Ce serait absurde. Unir sa pauvreté à ma misère. Oh ! une misère dorée, trente mille francs par an. J'oublie la bicoque paternelle que j'ai eu la sagesse de ne pas manger encore... Cent cinquante mille francs !... Oui, mais ma vie finie. La chaumière et le cœur à vingt ans, on l'accepte parce qu'à trente ans on s'en délivre ; mais à mon âge et au sien. Je suis fou. Et cette pauvre Francette !

La pauvre Francette attendait son « mimi », tout à fait amusante en son costume voyant d'intérieur et les cheveux dénoués. Il était monté encore hésitant ; il n'était pas auprès d'elle depuis dix minutes qu'il avait tout oublié, repris par la vie ordinaire, raisonnable, normale du journaliste. Oui il ne faut pas quitter le milieu boulevardier, son papotage et cabotinage, de peur de prendre en dégoût les autres, — ce à quoi on se ferait — mais aussi soi-même ; et l'on ne s'y fait jamais. Mais, après un dîner fou d'actrice qui n'est pas encore assez vieille pour poser à la bourgeoise, tandis qu'elle s'habillait pour le théâtre et qu'il sirotait son café en fumant, sa tranquillité factice s'évanouit de nouveau.

— A quoi songes-tu donc, mimi? fit l'actrice en le retrouvant sa cigarette éteinte aux lèvres et l'air abattu. A quoi penses-tu, dis?

— A toi, petite.

Francette fondit en larmes à cette réponse dont elle savait d'autant mieux la valeur qu'elle l'avait faite vingt fois à ses amants.

C'est la fin de la crise. Après pas mal de baisers, des rires et une exclamation drôle de Francette à la vue de l'heure qu'on a fini par oublier, on partit pour le théâtre. Mortray s'y amusa réellement, non de la pièce ni de l'artiste qui imitait Francette, mais des airs d'impératrice de Francette, reconnue par toute la salle et saluant quand on se retournait pour l'applaudir après avoir applaudi la *petite* qui l'imitait et qui ne jouait vraiment pas mal. Mais le beau, ce fut les compliments qu'elle alla porter dans la coulisse à sa *sosie* et l'ovation qu'on lui fit, et le champagne que dut payer Mortray, qui s'exécuta avec sa bonne grâce ordinaire, payé, raconta-t-il, par la vue de cette scène si parfaitement moderne et si délicieusement absurde.

CHAPITRE VI

CŒUR D'HOMME

Tandis que Mortray, après avoir déchiré deux ou trois cartes télégrammes où il s'excusait résolument de ne pas venir au « gala d'affaires » des Rochemer, le tout pour ne plus revoir Hélène, endossait fiévreusement son habit pour se rapprocher plus vite d'elle, le marquis Lionel de Rochemer, un grand garçon de belle mine, assez haut en couleur, l'œil clair et la bouche bonne, et qui ressemblait à un officier de cavalerie, montait, le journal *le Panurge* en mains, chez sa femme. Après avoir frappé discrètement, ainsi qu'il convient à un mari qui ose déranger sa légitime épouse au moment sacré où elle s'habille, il fut enfin reçu dans le boudoir où madame, debout devant une glace à trois vantaux, ahuris-

sait deux femmes de chambre et donnait le dernier tour à sa toilette de dîner. Un *rêve* de tulle thé, brodé d'épis d'argent, avec une traîne de velours topaze brûlée, brodée d'argent et bossuée de topazes claires ! Parures de diamants au corsage et dans les cheveux.

— Tiens ! vous voilà, fait Huberte, du ton distrait et légèrement impatient que les femmes, même les amoureuses, prennent en ces moments sacrés avec leurs plus chers amis.

— J'ai à vous parler.

— Attendez !. . Annie, ma fille, je suis sûre qu'il y a encore un pli à la taille... vers la pince, là ?

— Ce n'est rien, madame.

— Comment rien... mais il y a de quoi fourrer...

— Une puce ! s'écrie Lionel, mais sans rire de la plaisanterie ; ce dont madame est furieuse parce qu'elle se serait fâchée s'il avait ri. On ne rit pas sous les armes.

— Qu'est-ce que vous avez Lionel ? Donnez-moi une épingle, Annie ? Auriez-vous gagné ou perdu le gros lot ?

— Dites à votre femme de chambre de nous laisser.

— Mais j'ai peut-être encore besoin d'elle.

— Vous vous en passerez.

— C'est si grave que cela ?

— C'est ce que vous verrez... Annie, madame vous renvoie.

Annie s'en va, lente et furieuse, bien décidée à écouter à la porte ; mais il paraît que monsieur a prévu cette naturelle indiscrétion car il va fermer non seulement cette porte mais celle de la chambre à coucher. Pendant ce temps, madame s'ingénie à faire disparaître le pli malencontreux qu'elle seule a vu, probablement... Ce qui ne l'empêche pas de suivre... sans se retourner... dans la glace où elle se mire des pieds à la tête les mouvements de monsieur, qui brandit le *Panurge* et met le doigt sur les lignes de l'étincelante *Froufrou*, qui a élevé l'article de modes jusqu'au tour de l'ode.

— Bonté divine, fait-elle en riant très fort, qu'est-ce que vous cherchez dans c't'e feuille-là ? Serait-ce une louange sur mes toilettes ou... mes épaules. Seriez-vous jaloux ? Si vous êtes redevenu amoureux sombre de votre femme, comme vous l'avez été au moment où le duc d'Aiguepers est venu chasser à Rochemer... C'est tout bonnement absurde !

— Je vous ai laissé parler, reprend très doucement Lionel, sans doute parce qu'il est distrait

par la moue moqueuse et coquette que sa femme a prise pour le décourager... ou l'encourager, et aussi par ses épaules et un haut de bras qu'il n'a jamais trouvés si jolis; je n'ai même pas repris votre information au sujet d'une jalousie qui n'a jamais existé c'est que j'ai à vous parler sérieusement d'affaires.

— Nous y voilà! Un sermon en trois points sur mes folles dépenses! L'ignoble question d'argent!

— Ignoble... certes... mais il me semble qu'il n'est que temps de voir un peu clair dans nos affaires. Voyons, ma chère petite?

— Ah! si vous la faites au bon père de famille comme dit la *loi*... Si vous croyez que je ne le connais pas votre sermon. Premier point, il faut enrayer; 2e point, il est utile et congruant d'aller nous enterrer huit mois par an à Rochemer; 3e et dernier point... où nous recommencerons la lune de miel...

— Huberte! fait le mari qui n'a plus l'air de songer à son sermon mais bien à sa femme, vers laquelle il s'approche, s'oubliant à la regarder jusqu'au moment où, penché, ses lèvres effleurent un bout d'épaule luisant et un haut de bras frais et odorant comme une fleur fraîche.

Huberte se fâche, elle en fait mine au moins et se reculant.

— Mes garnitures seront toutes froissées. Et puis nos invités arrivent.

— Ils attendront, reprend Lionel ramené à des pensées moins folâtres. Dites-moi, avez-vous lu le *Panurge* de ce matin ?

— Parfaitement. Très gentil et très méchant article de Mortray sur les *Voltigeuses du second Empire*, qui me gêne un peu pour ma tendre amie Eveline qui va le rencontrer ici tout à l'heure; mort d'un vieux général parfaitement inconnu; article plein de sensiblerie sur je ne sais plus quelle actrice dont la mère est morte... elle aimait tant sa mère !... Et puis voilà tout, je crois.

— Vous oubliez l'article de Frou-frou.

— Je ne l'ai pas lu.

— Vous avez eu tort; car, sous prétexte de blâmer le grand couturier d'hier Mortz, d'avoir publié une liste de ses clientes douteuses, divisée en trois catégories : celles qui paient à peu près tout; celles qui ne paient qu'à demi, et celles qui ne paient pas du tout, vous a fait figurer dans la deuxième.

— En bonne compagnie, avouez-le, entre la comtesse de Foix, la princesse d'Andorre, la maréchale de Tonnerieux, les miss Hamil, les richissimes américaines.

— Vous avez donc appris l'article par cœur ?

— Parcouru seulement...

— Et cela vous a laissée...

— Tout à fait calme. Pour un reliquat d'une trentaine de mille francs, qui date de quatre ans à peine et qu'on lui paiera cette année ou une autre...

— Ce qui portera vos robes de cette année?

— A soixante mille francs.

— Mettons cent vingt alors; car voici une note de Rodrigue Olindez qui dépasse soixante mille francs et qu'il m'envoie avec ses civilités... empressées!

— Ah! il vous a... Eh bien c'est un lâcheur que je lâcherai.

— Cent vingt mille francs de robes, Huberte !

— C'est une année exceptionnelle... Alors vous voudriez que j'aille nue?

— Je voudrais que vous ne soyez pas folle.

— Mais je ne fais faire que le strict nécessaire. Si vous saviez ce qu'Éveline dépense! Il faut bien tenir mon rang.

— Parmi les folles, les détraquées qui commencent par la toilette et qui finissent...

— Eh! mon cher, quand cette fin-là arrive, il n'y a qu'un coupable : le mari... C'est votre faute rien que votre faute si nous en sommes à regarder à l'argent. Si vous m'aviez écoutée, au lieu de végé-

ter avec deux cents pauvres mille francs de rente, vous auriez fait des affaires comme les autres!

— Vous me voyez banquier.

— Je vous vois un homme qui suit le mouvement et fait travailler son argent, comme tant de hauts personnages et même de sang royal, au lieu de le laisser dormir en terres improductives, en bicoques où on ne va jamais.

— La Rochemer! Je ne le vendrai jamais!

— Je ne parle pas seulement de votre château adoré, mais des terres de ma dot. Pour ce que j'y tiens, et ce que ça rapporte!

— Ce serait absurde.

— Ce qui est absurde, c'est de refuser le gain tout fait, l'argent qu'on vous jette à la tête, le gros lot assuré. Si vous m'aviez écouté, mon cher, au lieu de rire de la Banque Universelle de Crédit, comme ce blagueur de Mortray qui en est bien puni puisqu'il lui faut écrire sur l'affaire et en sa faveur, vous y auriez mis deux millions; il vous en resterait encore deux.

— Non, car depuis cinq ans nous avons mangé, en robes et bric-à-brac, la moitié de notre fortune.

— Raison de plus pour la reconstituer! Il en en est temps encore!... Voyons! mon petit Lionel, tu ne serais donc pas ravi d'être riche, vraiment riche?

— Tu tiens donc bien à être si riche ?

— Si j'y tiens! Crois-tu que ce n'est pas enrageant pour nous autres, qui avons le nom et la race, de nous voir éclipsées par toutes ces baronnes et comtesses, improvisées écus sonnants, ces banquières qui ne se gênent pas pour sourire de dédain de notre petit équipage et de la mesquinerie de notre train de maison. Ainsi c'est décidé, tu vas entrer dans le syndicat. Par Éveline ce sera facile..., Tu serais si gentil, si beau, là !... Pense donc des actions qui sont venues en un rien de temps à 2500 francs, qui iront à 3000 ! Et tout cela solide, solide ! Éveline qui est enragée te fera lire les comptes rendus, les prospectus, les papiers... C'est éblouissant ! Il y a surtout le compte de la dernière Assemblée générale. Je sais de source certaine que les Möser n'en ont pas dormi et que Jonas Möser et sa mère en ont attrapé la jaunisse. Est-ce dit, voyons, monsieur le rabat-joie ?

— Ah ! fait Lionel que sa femme a regardé avec l'air mutin et enfantin des premiers jours de leur mariage, sais-tu que tu es charmante ainsi et que, lorsque je t'écoute, en te regardant... je crois que tu as raison, et qu'il me vient une peur, mais là ! une peur bleue de te céder !

— Vrai ! Oh que tu es gentil ! Embrasse-moi

bien vite... Ah ! je ne vous avais pas dit, monsieur, de froisser tout mon corsage... Sept heures !... il faut descendre... Et de la tenue !... Ce serait joli d'avoir l'air en bonne fortune... avec son propre mari !... Tu ris ? Et cela vous va mieux, monsieur... que votre mine fâchée de tout à l'heure pour des riens de toilette.

Sur ce, Huberte s'est élancée hors de la pièce, si vite que son mari n'a pu l'embrasser de nouveau. Il la suit en se demandant s'il est vraiment assez amoureux de sa femme pour se laisser entraîner et ruiner par elle, comme par une maîtresse. Et parbleu cela vaudrait toujours mieux ! Ce serait en tout cas plus original.

Il est descendu cependant. Huberte le rejoint au moment où le bruit de la première voiture roulant dans la cour annonce l'arrivée des premiers invités, les plus empressés, c'est-à-dire les moins en vedette.

La comtesse de Foix est arrivée, à sa méthode, la dernière. Toute en velours noir, avec un corsage qui laisse apercevoir sa poitrine entière et le haut des bras, qu'une chaînette de jais empêche seule de tomber. Dans ses blonds cheveux coiffés à la Diane, un croissant de jais. Elle est tellement en beauté que le beau visage d'Hélène qui la suit et la jolie figurine de Blanche passent

presque inaperçus. Les deux jeunes filles sont vêtues fort simplement et de robes presque montantes : gris sombre pour Hélène, gris blanc pour Blanche qui, au prix d'une courte scène et de deux ou trois mots secs, a obtenu de n'être pas fagotée à la Olindez.

D'autres invités se succèdent : hommes à la figure si affinée, si allongée qu'elle est devenue caricaturale, ainsi qu'il advient dans les races finissantes, tous plus corrects et plus glacés les uns que les autres, et honnêtement décorés, sauf un vieux général à face apoplectique qui offre une poitrine bossuée de croix et zébrée de cordons et trois cravates de commandeur au cou, le général *décor* comme dit Mortray, qui sait qu'on ne l'invite que pour sa ferblanterie, car il est pis qu'ennuyeux. Philippe, seul, n'a pas le plus petit bout de ruban, et cela le distingue au moins autant que la délicate expression de sa fine et ironique figure. Mais elle ne frappe personne plus que Blanche de Foix qui, le voyant pour la première fois, et le trouvant si différent des autres, au lieu de ressentir de la *sympathie*, éprouve un sentiment nouveau, une sorte de révolte, le désir qu'il ne lui plaise pas.

Le journaliste cependant, ne regarde qu'Hélène, qui n'a pas eu l'air de le voir venir. Il aurait

cru que la rencontre à la gare Saint-Lazare avait rompu la glace entre eux. Elle s'était reprise de nouveau? Toujours alors? Cette indifférence sur laquelle il ne comptait plus, après l'avoir navré, ressuscita sa colère. Et il se décida à ne pas l'approcher de la soirée, au moment même où Hélène s'étonnait de ce qu'il ne fût pas venu à elle comme d'habitude. Elle ne lui en voulut pas. Depuis leur rencontre, elle ne voulait pas démêler ses sentiments et se plaisait à prolonger, avec des retours de crainte mais plutôt un certain plaisir, l'équivoque où elle vivait. Aussi, bien que placée à côté de lui, elle ne se pressa pas de lui parler; ce que voyant, Mortray se tourna du côté de sa voisine, Blanche. Celle-ci, au troisième mot, sentit toutes ses prévisions se dissiper et répondit aussi vivement que ce monsieur, si différent des autres, avait engagé la conversation.

Du reste, le dîner d'Huberte était réussi au possible, tant comme service que comme arrangement. Avec un tact parfait, la jeune marquise a su apparier ses convives : le vieux général ultra-décoré à côté de la dame âgée qui a le plus de faible pour ces hochets de la vanité et qui se vantera le plus, le lendemain, en vantant le dîner, d'avoir frôlé une poitrine si *mâle* et si *glorieuse* ! Chavedron, qui raconte qu'il y a quinze jours

à peine il a chassé en Styrie avec le Roy, est à côté de la jeune dame qui a placé dans son oratoire le buste du comte de Dauphiné, un peu au-dessous de Notre-Dame de Lourdes, mais bien au-dessus du crucifix. Enfin la comtesse de Foix se trouve à gauche du jeune secrétaire de l'ambassade de Russie, géant blond à chair rose et à longue moustache qui est, au dire de la chronique, son chevalier-garde du moment.

Certes, en s'engageant en conversation avec sa voisine qui, en qualité de jeune fille, lui paraissait absolument insignifiante, quoique ou parce que charmante, Philippe ne se doutait guère qu'il allait, non pas oublier Hélène, mais se laisser entraîner à ne plus lui adresser la parole du dîner. Il avait d'abord causé rien que pour faire montre d'esprit, pour son propre plaisir. Et voilà que, pris par la saveur d'une naïveté réelle, la grâce d'une parole, sans autre duplicité que l'éternelle duplicité féminine, défense de la femme, il a bientôt autant de plaisir à écouter Blanche qu'à s'entendre. Excité par elle, il n'a jamais été plus brillant; ce dont tout le coin de la table profite. Hélène seule demeure grave, non pas jalouse — peut-on l'être d'un homme qui doit vous rester indifférent — mais bien attristée de tout ce brillant d'esprit qui ne lui donne pas ce je ne sais quoi

de doux, de posé, d'attendri dont elle a soif. Et cependant peu à peu, elle aussi s'apaise. Elle est à côté de Mortray qui lui lance parfois à la dérobée un regard qui n'a rien de la familiarité qu'elle redoute et attend et qui lui est doux.

Le dîner cependant se poursuit, gai maintenant et même un peu bruyant, grâce aux mets, aux vins et à cette griserie spéciale qui émane des tables, où l'arôme des fleurs se mêle à celui des épaules nues, quand tout à coup, un nom est prononcé par le général.

— Vous savez que mon neveu d'Aiguepers est revenu de son « tour du monde. » Vous le connaissez, je crois, mon cher Lionel ?

— Oui, répond sèchement Huberte, nous l'avons vu à Rochemer.

— Vous dites cela comme si mon coquin de Guy vous avait joué là-bas quelque tour de sa façon et avait cassé le cœur de quelqu'une de vos femmes de chambre?

— Général ! interrompt Lionel, lui montrant Blanche dont la jolie figure marque une curiosité étonnée.

— Il m'a rapporté vingt bibelots, il est très gentil, reprend le général rappelé à l'ordre.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur d'Aiguepers, fait Blanche à son voisin.

— Ce que c'est, fait Mortray, un homme charmant que je déteste, je ne sais pas pourquoi, ou plutôt si, parce qu'il me ressemble en mieux, et surtout en plus grand.

Ici Hélène, qui a pâli, ferme les yeux et se renverse un peu sur sa chaise; ce dont Blanche s'aperçoit tout de suite.

— Qu'avez-vous, Hélène?

— Rien... Il fait si chaud ici...

Elle sourit, mais la main qui porte un verre d'eau à ses lèvres tremble. C'est assez pour que Philippe, avec l'instinct jaloux d'un naissant amour, Philippe, qui a noté sans y faire attention l'air froid et sec d'Huberte au prononcé du nom d'Aiguepers et surtout à l'observation du général, rattache immédiatement le malaise de la jeune fille à cet incident. Le duc a chassé à Rochemer il y a dix-huit mois, juste au moment où Hélène s'y trouvait en convalescence. Donc elle l'a aimé, et lui l'a compromise... ou perdue.

Et c'est fini pour lui de se trouver de l'esprit et de jouir de la naïveté et de l'intelligence de sa petite voisine; c'est fini pour lui de se demander s'il aime ou n'aime plus Hélène. Il l'aime, à ne pas lui pardonner même que d'Aiguepers ait pu la rencontrer. Il ne dit pas un mot jusqu'au moment où l'on sort de table, et, au fumoir, il boit

coup sur coup de l'eau-de-vie pour tout oublier.

Cependant le Directeur de la Banque Universelle qui ne fumait pas, était allé digérer sur un canapé. Il y fut bientôt entouré par toutes les femmes qui se trouvaient là, enragées de le regarder tendrement, respectueusement, de lui trouver de l'esprit et de l'assommer de compliments sur son activité, la profondeur de ses vues, sa force, ses vertus, son génie. Et l'homme de génie de jouer son jeu ordinaire, en se défendant avec toute la fausse modestie que peut donner le succès, leur rendant flatteries pour flatteries, jurant ses grands dieux qu'il n'était pour rien dans le succès, que c'étaient les femmes de France qui faisaient tout, qui sauvaient le pays, répétant à satiété son mot unique, qu'il y avait en chacune d'elles l'étoffe d'une *Jeanne d'Arc*.

Et les femmes — les moins Jeanne d'Arc surtout — de se pâmer, tout en roucoulant et grimaçant pour avoir l'air modeste, le questionnant sur ses vrais projets, la *caisse noire* pour le retour de monseigneur — et sur ce qu'il ferait, par exemple lorsque l'action de la Banque universelle de crédit serait à 4 ou 5.000, à 10.000 francs, à 100.000 !

Et lui, après s'être récrié, assurant avec un petit mouvement d'effroi réel qu'on s'emballait,

qu'il ne fallait pas que l'action dépassât 2.000 à 2.500 francs au plus, de se laisser aller — on se laisse si bien aller à divaguer et même à croire à ses divagations après un joli dîner — et d'expliquer son rêve, son grand projet :

— Nous reconstituerons l'ancienne France sous l'égide du gouvernement paternel et restaurateur des anciennes libertés restreintes et des antiques privilèges... modernisés... d'autrefois.

— Faut-il commander mon costume pour le sacre? fait une jeune femme.

— Prenez garde, ma chère, j'y ai été prise en 1873, répond une personne plus mûre. Tout le monde y a été pris, du reste; mais monseigneur n'a pas voulu être le roi de la Révolution.

— Monseigneur n'est pas à discuter, interrompt la comtesse irritée de ces fadaises, dont son égoïste bon sens lui fait voir le ridicule et plus irritée peut-être de ne pas voir revenir du fumoir son chevalier-garde. Ce qui est plus sérieux, mon cher Chavedron, c'est que j'ai enfin décidé notre grand orateur chrétien, le comte de Langres, à faire une conférence sur notre grand'*œuvre* chez nous, de lundi en quinze. Rassurez-vous, il y aura Rébecca des Français et Francette des Variétés au programme. Et on dansera après.

Le comte de Langres, le fondateur des cercles

patriotiques et religieux d'ouvriers! le dragon prédicateur! chaque femme soupira et leva des yeux extatiques au ciel. Il était si beau, il avait de si larges épaules, il était si courageux, si éloquent! On n'avait pas épuisé la liste des mérites intellectuels et surtout physiques de ce ténor du théâtre politique et religieux, lorsque les fumeurs rentrèrent : ce qui changea le cours de la conversation.

Mortray était resté le dernier au fumoir. Il avait l'air si abattu, lui qui, tout à l'heure, avait été si gai et plein d'entrain, que son ami Lionel s'en étonna et voulut le blaguer.

— Rêverais-tu à ta jolie petite voisine, mon cher Philippe?

— Quelle voisine ?

— La petite de Foix. Un million de dot.

— Merci. Ah ça! me prends-tu pour un Alphonse du mariage.

— Voilà un bien gros mot pour une plaisanterie. Qu'as-tu? Si tu souffres et que mon amitié puisse t'être utile...?

— Tu es toujours le même, mon bon Lionel, mais je ne souffre pas, je suis en colère. Je ne savais pas tu connusses cet imbécile d'Aiguepers.

— Fat, tout au plus, et encore pas avec tout le monde.

— Il l'a été chez toi, pourtant.

— Qui t'a dit cela?

— Votre air à toi et à Huberte, quand on a prononcé son nom et la pâleur d'une troisième personne.

— Tu as vu?

— J'ai vu qu'il s'était passé quelque chose.

— Rien, je t'assure. Les femmes sont folles. Huberte ne s'était-elle pas mis en tête qu'il épouserait mademoiselle Persyer.

— Alors il s'est contenté de la compromettre.

— Comme tu y vas.

— Comme on y va! Une femme ne manque pas de s'évanouir quand on parle d'un indifférent. Voyons qu'y a-t-il eu?

— Qu'est-ce que cela peut te faire?

— Rien... si, beaucoup. J'estimais cette jeune fille.

— Et tu dois l'estimer toujours.

— C'est vrai, on doit toujours estimer les femmes.

— Celles qui le méritent.

— Je veux bien, mon Dieu, quand ça vous est égal!

— Tu veux bien. Écoute, Mortray, je ne te permets pas de tirer ni de ce que tu as surpris, ni de ce que tu m'as arraché rien qui puisse

même effleurer la réputation d'Hélène Persyer.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— D'un rêve. Une femme même raisonnable et justement craintive de l'amour peut bien avoir eu devant la cour respectueuse mais significative d'un homme qui, comme le duc, est beau, bien élevé et pas si sot.

— Va! va!

— Je dis qu'elle a bien pu avoir un peu d'émotion et d'espérance. Nous en avons bien eu nous-mêmes; mais le duc est parti et le rêve a été brisé.

— Et qu'importe, si elle l'a aimé, si elle l'aime encore? Et elle l'aime!

— Je ne crois pas... Mais pourquoi cette ironie? Tu es drôle, ce soir. T'imaginais-tu donc, homme qui fais profession de voir clair dans la vie, que les femmes soient plus invulnérables à l'amour que nous autres? Elles ont un cœur, et les impressions y naissent et s'y succèdent comme dans le nôtre. Il suffit que nous soyons persuadés, et je n'en ai jamais douté, et je ne veux pas que mon ami Philippe en doute, que mademoiselle Persyer a su oublier ou sait dédaigner qui n'a pas eu le courage de prendre une honnête femme sans dot. Rentrons, pour ne pas être grondés par Huberte.

— Non, j'ai à travailler. J'ai joué ma partie de causeur à ton diner, qui était excellent. Quittes pour ce soir.

— Blagueur ! tu vas rejoindre Francette.

— Si je vais la rejoindre ! Elle m'aime, celle-là, et je devrais l'aimer plus encore. Tu sais que tu es toujours mon meilleur ami, tout de même.

— Et toi, que tu es le meilleur garçon du monde... pas à tous les moments.

Sur la chaude poignée de mains qui suivit ces derniers mots, Mortray sortit, avec le ferme propos d'aller aux Variétés voir jouer, pour la vingtième fois, le *trois* et dernier du *Petit Entresol* et ramener Francette chez elle. Mais il n'alla pas plus loin que le péristyle du théâtre et rentra chez lui, où son premier mouvement fut de se jeter sur son lit, en murmurant avec des pleurs de rage un nom, un seul : celui d'Hélène.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

MALHEUR AUX RICHES

L'unique bougie encore allumée dans le candélabre d'argent aux branches contournées et qui tantôt se meurt, tantôt ressuscite, colore d'une façon fantastique les triomphantes tapisseries dont est tendue la vaste chambre à coucher : moutonnantes verdures, bordures de fruits et de fleurs, théories de personnages aux vêtements mi-partie éclatants, mi-partie dévorés par les mites, figures effacées. Dans l'ombre où elles se noient, comme sous le coup de lumière fugitif qui semble les faire mouvoir, elles sont peu ras-

surantes, ces vagues figures; et parfois il semblerait assister à la sortie audacieuse, tout aussitôt suivie de dispersion, d'un monde d'ombres qui n'oserait s'élancer des ténèbres que pour y rentrer soudain.

Mais si faible, incertaine et précaire qu'elle soit, la lueur mourante, elle suffit à peindre et dénoncer la cireuse et mate figure de l'homme qui, étendu parmi ces draps froissés, ces couvertures repoussées, râle un sommeil de fin d'insomnie sur le lit de fer prétentieux des puissants et des riches, qui n'ont plus d'autre moyen, pour tenter de paraître ou se croire supérieurs au luxe forcé qui les entoure, que d'y renoncer apparemment pour eux-mêmes.

Dehors, le jour est venu; sous le rideau à moitié relevé par une chaise, une pâle lueur grise se glisse, mangeant la riche pourpre du tapis; et le bloc de cristal et d'or qui est sur cette table légère vient de marquer huit heures. Il est vrai qu'à ce moment, aucun bruit métallique n'a fait vibrer huit fois l'atmosphère épaisse où flotte une vague odeur d'encens et de pharmacie. Cette pendule muette est la pendule bien inventée pour les infortunés chez qui les soucis de la vie heureuse, plus lourds à supporter, ce semble, que les autres, ont tué le sommeil. Hélas! celui qui gît

là, assommé par la fatigue, ne doit pas échapper au brusque réveil, dont par-dessus tout il a peur. La bougie oubliée a fini de se consumer; sa flamme mourante, à force de lécher la bobèche, l'a fait éclater : elle tombe et ricoche sur le fer du lit. Et Zacharie Möser, avec un gémissement douloureux, entr'ouvre ses paupières que collent les sanies de la fatigue et de son âge.

Il est réveillé, le tout-puissant, le trop riche, l'impérial Möser; il est réveillé, et son air trahit déjà l'angoisse de vivre. Il a porté sa main à son front où les images renaissent, puis à son cou, comme s'il y sentait la blessure de son collier de richesse, le poids de la cangue de sa Puissance et de l'Empire.

C'est pourtant la minute délicieuse pour les simples mortels, celle qui suit le premier réveil, le moment incertain et doux où, dans la tiédeur du lit qu'on *doit* mais qu'on ne veut plus quitter, flottant entre le passé et l'avenir, sans conscience du présent, on se sent vivre tout juste assez pour comprendre qu'on est vivant, pas assez pour rentrer dans le combat de la vie; où l'on rêve sans rêver et ce que l'on veut rêver, où les souvenirs de la jeunesse perdue ne désespèrent point, où l'on ne craint pas la vieillesse, où l'ennui de l'âge mûr retrouvé devant le miroir matinal — le

seul qui ne mente point, parce qu'on ne peut lui mentir — ne nous a pas porté le coup si vivement cruel, encore que journalier! C'est l'instant fugitif et adorable où l'illusion paraît réelle, tout espoir légitime; où le malheureux nie son malheur, où le malchanceux brave l'oblique sourire de sa mal gracieuse étoile, où le cœur privé ou sevré d'affection se sent baigné par elle, où l'on retrouve, dans leur fraîcheur ou leur ardeur, l'amour et l'amitié évanouis, où l'on se pardonne enfin de vivre, et où on le pardonne presque à la Nature.

Mais à quoi peut rêver un Möser? Fortune et pouvoir se sont rués sur lui avant qu'il ait pu, non seulement les désirer, mais les connaître même, sans qu'il ait eu la joie de les poursuivre, ainsi que ses ancêtres, ces merveilleux produits de la patience et de la haine enfin fécondes de toute une race ayant non pas rencontré, mais bien acquis et emporté de haute lutte, au bout de dix-huit cents ans d'affronts mérités et immérités, le terrain solide d'une formidable revanche.

Que peut-il craindre aussi? La force à la fois réelle et factice, — or sonnant et papier forçant cours dont il dispose, — est si bien assise qu'il faudrait être fou, pis que fou, illuminé, pour songer qu'elle puisse prendre fin. Dans tous les

États, dans tous les Continents sont déposés, constitués, cachés, garantis par les lois, et, mieux que par les lois, par les mille précautions et instructions d'une défiance dix-huit fois séculaire, des morceaux de cette fortune assez larges pour assurer à lui et aux siens, les moyens de conserver leur luxe et surtout de reconstituer leur pouvoir. L'Empire économique actuel, bâti sur le Crédit et la force légale du Papier qui le représente, et qui constitue (ce dont personne ne doute plus, si personne à peu près n'ose le dire) la plus claire et la seule conquête d'une Révolution partie en guerre pour régénérer le monde, et qui n'a abouti, — grâce aux intentions secrètes des meneurs puissants, encore et à jamais peut-être inconnus, qui l'ont réellement dirigée, — qu'à rétablir, à la place d'une féodalité terrienne devenue odieuse et inutile, une nouvelle féodalité financière et industrielle, qui a fait plus d'esclaves que le Christ n'en a libéré. Cet Empire, sorti tout armé des Convents maçonniques et maintenu par eux, sans que les trois quarts d'entre eux s'en doutent seulement, n'est pas prêt de tomber; car il a poussé de telles et si profondes racines dans le sol, que la Société tout entière frémit à la seule idée de le voir diminué et que : religions mises hors la loi, intelligences opprimées ou corrom-

pues, pouvoirs publics dépendants, magistratures déshabituées des arrêts et façonnées aux services, tout ce qui se rue à la servitude sous le couvert ou l'illusion du nom de Liberté, chacun concourt de tous ses efforts à le maintenir... ne fût-ce que pour vivre.

Et cependant, l'éternelle obsession des Möser est la peur absurde, illogique, folle de perdre cette fortune, ce pouvoir, de voir tomber en poudre leur œuvre. Nul puissant n'échappe à ce cauchemar, à ce gouffre à la Pascal, presque réel à force d'être imaginé avec obstination. Monté sur le faîte, si de dégoût — ce dégoût de vivre dont aucune vie n'est sevrée, surtout les plus éclatantes — on n'aspire point à descendre, on ne peut s'empêcher de pencher la tête et de regarder, l'esprit saisi de vertige, l'œil effaré, les cheveux frissonnant d'une sueur et d'un vent de terreur, la masse indistincte et innombrable des êtres annihilés, asservis, corrompus, opprimés, saignés aux quatre veines, qui n'osent respirer, de peur que leur respiration soit prise pour un murmure dans la cage où les guettent vingt mille lois et cent mille règlements, tous faits pour conserver ou augmenter l'argent de ceux qui en possèdent assez pour le pouvoir multiplier, et qui ne savent plus que végéter, ramper et mourir, mais qui,

d'aventure, pourraient ressusciter au courage et à la vie par un acte de violence sauveur, jeter bas, d'un coup de front de bête aveuglée par le rouge, la féodalité chaque jour plus compliquée qui les tue, purifier enfin le monde par quoi il est toujours purifié, le sang, et le sang *innocent!*

Oui, c'est cette peur qu'il sait et croit absurde mais à laquelle il ne peut se soustraire qui s'empare du cerveau à peine éveillé de Zacharie Möser; c'est la vue imaginaire de cet improbable cataclysme qui effare ses yeux déclos à peine. Dès qu'il redevient lui-même, au-dessus du tracas de ses combinaisons d'affaires, de ces douleurs physiques à qui l'homme qui a vécu un demi-siècle, n'échappe jamais, au-dessus du sentiment déjà affreux de dégoût, de vide, de néant des choses terrestres qui s'engouffre aussitôt en lui, il réfléchit obstinément à la précarité des puissances et des empires. Et, quand il a plus mal dormi ayant été plus malade comme ce jour, ses yeux n'osent se tourner franchement vers la tapisserie comme s'il craignait d'y voir flamboyer tout à coup le *Manè, Thécel, Pharès* que lui interprétera le prophète.

Malade, alors le milliardaire ? S'il est malade, certes, mais non de la maladie héréditaire atavique à laquelle chacun de nous ne peut échapper,

qui empoisonne les plus beaux jours de notre vie et dont la plupart du temps on ne meurt pas, mais de la pire de toutes les maladies, celle de l'horreur et pis que l'horreur, l'indifférence qu'il a pour lui-même. Malade, oui de ne pas être un homme comme les autres, de se sentir au sommet, seul, abandonné, sans désir, sans ressort. Car l'homme ne vit pas seulement de richesses et de pouvoir, de pléthore d'argent et d'honneurs, il vit surtout de désirs, d'espoir, de lutte, de désespoir même : de tout ce qui l'arrachant à lui-même le force à s'oublier pour agir. Or le baron ne peut plus agir, puisqu'il n'a qu'à étendre la main pour que tout se meuve et que sa plus étrange pensée se réalise. Quant à désirer, ce lui est impossible. Aimer? Il l'a tenté, mais s'il n'y a pas renoncé il n'a plus d'illusion, assuré de posséder toutes les femmes qui se vendent — et il en est partout — mais aussi assuré de ne pas posséder celles qui sedonnent. Aussi, souvent la tentation de fausser compagnie à la vie traverse-t-elle sa pensée; mais il ne peut même pas se servir de cette ultime ressource des repus. Souverain de l'empire fictif en son essence et réel en ses manifestations de la Circulation Fiduciaire, prince et signe visible de la Toute-puissance Sémitique, il se doit tout entier à la re-

présentation de cette puissance, au maintien de cet empire, comme s'y devait son père, comme s'y doivent ainsi que lui ses frères, comme s'y devront les fils et les neveux. Et il ne lui est même pas permis d'être plus renfrogné un jour qu'un autre, car le *marché* en serait ébranlé et *peut-être* contre son propre intérêt.

Aussi, pareil à une coquette qui a au moins un désir celui d'être crue jeune et belle — et une illusion celle de croire qu'elle a trompé les autres — se lève-t-il furtivement pour faire disparaître toute trace de fièvre et d'insomnie. Son valet de chambre ne doit pas deviner qu'il a mal dormi, car il le raconterait au cocher et aux concierges, qui ne le cacheraient pas aux reporters toujours à rôder près de son hôtel et de la maison de banque. Et cela le ferait peut-être mort, tout au moins moribond avant même l'ouverture de la Bourse.

Son lit rétabli, sa figure ranimée par d'énergiques frictions et les lotions appropriées, il sonne son valet de chambre qui ouvre les rideaux et se met en devoir de lui présenter ses vêtements. Tandis qu'il les met, il cherche à détourner les yeux de la tête de son valet dont l'aspect lui est infiniment désagréable car, dans la façon dont il courbe le dos et feint de la voix un intérêt tendre

pour son maître, il lit toute la bassesse et toute l'envie dont chaque personne qu'il verra sera chargée contre lui sans le vouloir peut-être, sans le savoir même.

Et si on ne l'aborde ni avec envie, ni avec bassesse, ce qui est rare, c'est avec pitié; car il y a des gens qui le plaignent. Or envie et pitié lui sont également odieuses ; c'est la sympathie qu'il voudrait, la sympathie qu'il ne peut inspirer et qu'il méconnaîtrait du reste si on pouvait la lui offrir.

Habillé il s'est levé et a traversé la série de salons et de galeries au bout desquels est située sa chambre. Il passe, indifférent aux merveilles rassemblées là par lui et malgré lui et qui ne lui ont jamais donné l'ombre d'un plaisir, puisqu'il n'a jamais eu à craindre de ne pouvoir les posséder. Il va quitter ces magnificences qui l'exaspèrent parfois lorsque, dans le premier petit salon un monsieur trop bien mis, surveillant deux ou trois ouvriers entrain de placer une nouvelle merveille, se précipite vers lui et, après l'avoir salué à terre, les bras encore en parenthèses, la figure tremblant d'obséquiosité :

— Monsieur le baron, trop heureux d'avoir la bonne fortune de rencontrer Monsieur le baron, pour faire constater à monsieur le baron l'em-

pressement que j'ai mis à venir moi-même accomplir les instructions de monsieur le baron. Monsieur le baron voit que nous mettons en place le cabinet qu'il a bien voulu acheter et que marchandait Sa Majesté la Reine de Hollande, un vernis Martin, un vrai !

Le baron a détourné la tête du meuble qu'il ne regarde, du reste, que pour ne pas voir la figure ronde à expression plate du trop bien mis tapissier. C'est un cabinet d'angle à faire pâmer d'orgueil un amateur et à ravir un moment un artiste , et qu'il estime moins que rien, bien qu'il l'ait payé presqu'un quart de milion. Il est vrai que s'il l'a acheté c'est pour qu'on dise que les reines ne peuvent pas se payer leurs fantaisies ainsi qu'un Möser. Donc pour toute réponse :

— Il me semble que ce cabinet faisait mieux chez vous, Steiner.

— C'est qu'il n'était pas si bien entouré, soupire le marchand en jetant un regard de convoitise sur tout cet *entourage* d'objets précieux qu'il voudrait posséder... pour les revendre ; car pour le plaisir que lui causent ces vieilleries il peut marcher de pair avec son illustre client.

Après avoir touché du bout des lèvres une tasse de thé, le baron est monté dans son large coupé aux chevaux Isabelle qui le conduit sans

qu'il le sente boulevard Haussmann où sont les bureaux de la maison Möser frères.

A travers vingt garçons de bureau ou employés, qui s'effacent et demeurent comme anéantis, éblouis de rencontrer le grand patron, le baron Zacharie a passé, n'ayant pas l'air de voir, cherchant à se porter beau mais craignant de trop se redresser, irrité en somme d'être forcé de tout composer même sa démarche. Dans son cabinet où il reste seul un moment il a un soupir de satisfaction ; mais, tout à coup, il s'écarte du feu où il se chauffait, peut-être parce qu'il a retrouvé sur la plaque noircie de l'âtre où se découpent en rond de bosse des personnages, le Mané, Thécel, Pharès irréel que son imagination poursuit. Il se décide à inspecter ses bureaux où sa présence fait lever et venir à lui d'autres Möser, dont quelques-uns lui ressemblent, mais qui tous, jeunes comme vieux, gras comme maigres, fleuris de santé ou jaunis par la maladie, portent dans le pli des lèvres et l'usure du regard le signe du souci quotidien retrouvé avec les cartons, le *Papier*, où court, perpétuellement changeant et perpétuellement multiplié, le chiffre de leur terrible prospérité.

Quel froissement de papier du haut en bas de la maison. Partout il s'éparpille, s'entasse, va,

vient, s'échange, sans cesse multiplié par lui-même, naissant et renaissant de lui-même, gardant les secrets ou livrant les seuls résultats qu'on veut visibles des milliers et des milliers d'opérations qui vont, dans le monde entier, pomper non seulement l'argent de la spéculation — ce qui serait sinon légitime du moins de bonne guerre — mais hélas ! et surtout le suc du travail réel, le fruit des économies suées au rétrécissement de leur esprit et au déchet de leur corps, par les Français de cette France économe, jusqu'ici sauvée par sa vertu de fourmi, bientôt, grâce au papier, menée par elle à sa perte et à sa honte. Émissions de mine où l'on trouve parfois du minerai, emprunts d'Etat insolvables ou à demi solvables, créations de chemins de fer qui marcheront peut-être mais qui ne produiront jamais que des emprunts nouveaux, percements d'isthmes qui profiteront au commerce d'autrui : c'est par là que tout passe et que tout s'écrème. C'est là qu'avec la complicité souvent forcée des Souverains et des Républiques, non seulement le travail, mais la vie et le sang des petits et des pauvres est mis au pressoir et gardé pour les celliers des puissants et des riches, qui seuls ont le droit de vivre, pauvreté et humilité, étant redevenus, la loi et surtout l'esprit du Christ effacé

de terre, le seul vice irrachetable devant le Mammon de l'égoïsme moderne.

La promenade faite, quelques mots échangés avec celui-ci ou avec celui-là pour faire bien comprendre que le Tout-puissant maître n'a rien oublié, et qui pénétreront l'inférieur d'un plus saint respect et d'une crainte plus sainte encore, le baron rentre dans son cabinet pour les audiences.

Avant onze heures, trente personnes se sont succédé. C'est l'ambassadeur d'une royauté de troisième ordre qui vient mendier un emprunt hors de proportion avec ses ressources et livrer son peuple à pressurer pendant un demi-siècle pour mettre sa minuscule armée au plan d'armement des grosse armées européennes — pur accès de vanité royale, car le petit royaume ne pourrait essayer de tenir trois jours contre aucun de ses voisins. C'est le puissant homme-lige de la maison, dix fois ministre et qui a présidé une haute assemblée et qu'on appelle couramment le ministre des finances des Möser. C'est un homme d'État tout neuf, qui a poussé comme les champignons dans une cave, en une nuit, qui veut être ministre et qui le sera, dès que le baron, qui se défend d'avoir aidé à son éclosion, aura besoin de lui : Celui-là vient protester par avance de sa reconnaissance et de son dévouement aveugles.

C'est un rabbin qui vient remercier le prince des Juifs ou lui demander ses faveurs ; c'est un grand dignitaire du clergé catholique qui vient remercier plus chaleureusement et demander plus libéralement. C'est une femme du monde, dont un voile épais cache les traits, solliciteuse d'un secours d'argent pour payer son couturier et qui tremble de le payer trop cher, jusqu'à ce qu'elle s'en aille, désappointée peut-être de l'indifférence de celui qu'elle redonnait. Ce sont enfin vingt visiteurs vulgaires : inventeurs de génie peut-être, mais à airs de fous, faiseurs d'affaires, enfin des coreligionnaires obscurs, espions à demi désintéressés qui apportent pour presque rien de précieux renseignements au prince des Juifs, à l'homme en qui s'épanouit le triomphe de leur race et qui est en somme leur orgueil et leur Rachat, heureux de le voir et jaloux d'écarter le moindre grain de sable des rails que brûle le train vertigineux de la fortune des Möser.

— Si beaucoup ont été reçus, beaucoup ont été renvoyés aux sous-Möser, aux employés inférieurs, et plus encore congédiés. A onze heures, les audiences s'arrêtent pour laisser déjeuner le baron, déjeuner sommaire qu'il avale sans le voir et sans y goûter, heureux d'échapper au supplice du repas régulier et des mets nombreux et raffinés que lui

impose un cuisinier, qui n'entend pas raillerie non plus sur son empire. Puis le défilé recommence.

Vers midi on lui apporte une carte qui paraît l'émouvoir.

— Saruel!... Je n'aurais pas cru que ce petit bonhomme avait dit vrai... Faites entrer... Attendez, il n'est pas seul, au moins?

— Il a mis, je crois, là, le nom du monsieur qui l'accompagne.

— C'est vrai, fait le baron. Puisqu'il n'est pas seul, qu'ils entrent... Attendez un peu?

Tout en parlant, le baron feuilletait et regardait du coin de l'œil un carnet d'ordres de Bourse qui parut l'émouvoir plus qu'il ne l'avait été par la carte de Saruel.

— Avant de faire entrer les deux personnes, qu'on dise à M. Meyer de monter.

Un personnage au teint brun, à l'air grognon, aux vêtements sales, entra, ses lunettes relevées sur le front. Certes celui-là exprimait autre chose que de l'envie, l'orgueil d'un travail obstiné qui le rendait nécessaire et par conséquent presque indépendant.

— Monsieur Meyer, fit Möser, qui vous a remis cet ordre de Bourse concernant la Banque Universelle de Crédit?

— Je ferai d'abord observer à monsieur le baron

que cet ordre est revêtu de tous les visas nécessaires et de la signature même de monsieur le baron.

— Je vois bien... Je veux dire : Qui vous l'a apporté ?

— M. Jonas, avec tous les autres.

— Vous les avez examinés avant de les envoyer en Bourse ?

— Bien entendu.

— Et vous n'avez fait aucune observation à à M. Jonas ?

— Il ne m'appartenait pas d'en faire à un membre du conseil et de la famille. Je ne suis pas encore habitué à ce manque de respect-là.

— Bien. Pour remédier à ce malentendu, j'entends désormais que les ordres de Bourse me soient signalés par vous avant le départ et que vous me donniez votre avis, oui, votre avis. M. Jonas est encore ici ?

— Non, il vient de sortir pour déjeuner.

— Où déjeune-t-il ?

— Chez madame la baronne Rachel, sa mère, je suppose, car elle est venue le chercher.

— Qu'on prenne une voiture et qu'on les ramène. Je les veux ici avant une heure. Voici un mot d'explication pour eux. Je ne vous retiens plus, Meyer. Qu'on fasse entrer M. Saruel et la personne qui l'accompagne.

CHAPITRE II

MANÈ, THÉCEL, PHARÈS

Saruel est entré le premier, le corps tendu, la bouche en cœur, les yeux amoureux, rose, affolé du bonheur de pénétrer enfin dans le cabinet de l'empereur du Papier. Pour un peu il mettrait ses mains en abat-jour devant ses yeux afin de supporter la vue pourtant assez terne du Soleil de la Finance. Il marche sur les pointes, de peur de froisser le tapis et croit sentir une brise de fortune caresser son visage et folâtrer dans les boucles de sa blonde chevelure. Une seule chose empoisonne un peu la volupté qu'il ressent de l'aventure, c'est qu'il n'a dû cette chance depuis si longtemps cherchée qu'à un pur hasard, à la question inattendue qui lui a fait répondre à dix pas de Möser, dans une soirée, qu'il était le cama-

rade d'école primaire de Flavien Ely, l'écrivain socialiste, le rédacteur en chef fondateur du journal *Ni roi ni République*, qui estime avoir trouvé dans ce titre la formule de la délivrance de la société contemporaine, écrasée par la politique inféodée à l'argent. Et le baron de venir vers lui et de le prier de lui amener son ami. Quel tremblement a eu Saruel en faisant cette demande; car Ely était homme à l'envoyer promener, à refuser l'entrevue ou à l'accepter sans vouloir y être accompagnée. Quel étonnement lorsqu'il avait tout accepté : un ours pareil, un être imbu d'idées si subversives de tout ordre moral, c'est-à-dire financier !

Ours au moral seulement, Flavien Ely, car, au physique, il apparaît sous la figure d'un garçon de vingt-cinq ans, mince, grand, bien pris dans sa taille, l'air très doux avec ses cheveux abondants et sa barbe bien séparée, d'un joli ton chatain doré. Avec cela des yeux bruns très expressifs. Bien qu'il ne fût vêtu que d'une vareuse et d'un pantalon de molleton bleu, qui sentent le magasin de confection, chaussé de gros souliers et coiffé d'un chapeau de feutre, Ely est élégant d'allures et son port de tête énergique, le geste de sa main longue ont une grâce virile qui le rend sympathique.

Le baron a froncé le sourcil, probablement parce qu'il a déjà senti que le socialiste n'était pas celui qu'il rêvait. Sans se lever — il ne se lève pour personne, — il indique à Ely le fauteuil placé à droite de lui, en plein jour, de façon à ce qu'il puisse suivre, sans montrer sa propre physionomie, tout ce que ses paroles amènent sur la figure de ses clients. Il y tient surtout avec ce jeune homme qui ne doit pas encore être bien rompu à l'art de feindre, mais qui pourrait cependant, étant fin, avoir un peu trop de prudence. Mais Ely, qui a compris ou prévu le coup, s'est déjà planté sur une chaise en face du baron, contraint ainsi à se détourner et à s'éclairer du même jour que son adversaire.

— Vous auriez été plus à votre aise sur ce fauteuil? hasarda-t-il, plus pour couvrir sa manœuvre infructueuse que pour essayer de la reprendre.

— D'accord, mais j'aurais moins bien vu qui m'aurait trop bien examiné.

Un silence a suivi ce premier engagement pendant lequel Saruel s'est agité, offensé du manque de servilité du socialiste, tremblant pour l'avenir de ses relations avec Möser et surtout la commission qu'il a vue tout de suite au bout de l'affaire.

— Je vous remercie, reprend Zacharie en ca-

ressant ses favoris comme s'il cherchait ses phrases, je vous remercie d'avoir bien voulu vous déranger au premier signe que je vous ai fait. C'est très aimable et très brave.

Ely eut un rire brusque; ce rire mit à découvert des dents très blanches, un peu écartées, qui lui donnèrent aussitôt l'air un peu moins doux qu'il ne paraissait au premier abord, bizarre même et inquiétant.

— Pourquoi commencer par dire ce que vous ne *devez* ni ne pouvez penser de moi ?

— Je pense donc ?

— Que je me suis bien pressé de venir me vendre et que... par conséquent il faut vous tenir serré sur la seule question qui puisse être traitée avec compétence ici, la question d'argent.

— Traitons-la donc?

Ely haussa les épaules, au grand effroi de Saruel qui bouillait de savoir le chiffre définitif de la vente pour établir son tant pour cent, mais il se rassura quand Ely se remit à sourire.

— Lorsque ce garçon-là — commença le journaliste en désignant Saruel — encore haletant du bonheur d'avoir entendu votre voix et de pouvoir pénétrer dans votre Temple, grâce à un camarade d'enfance qui lui a mis le pied à l'étrier en le faisant entrer dans son premier journal — ah ! j'ai

fait une belle œuvre dont il m'a récompensé du reste en écrivant, il y a huit jours tout au plus, dans je ne sais quel coupe-gorge de bulletin colonial et financier, que j'étais un scélérat et un fou de ne pas approuver la grande pensée du régime, le placement de bon père de famille, leur Tonkin; lorsque ce garçon-là, dis-je, sans souci de ma froideur, se répandait en éloges sur mon génie qui me valait votre attention j'ai eu, je l'avoue, une grosse tentation. La misère où vivent les publications du genre de celle que j'ai lancée, avec la ferme volonté de ne me vendre à personne, pas même aux fermiers d'annonces est peut-être la seule chose qui empêche *Ni Roi ni République* de faire le bien que mes amis et moi rêvons, et de répandre dans le plus grand cercle possible les paroles fortes et dures qui, seules, peuvent faire naître les croyants et engendrer les martyrs, les vainqueurs; et je me suis dit qu'il serait de bonne guerre de feindre de me vendre pour employer l'argent reçu, au dommage de mon honneur apparent et sans dommage pour mon honneur réel, à recréer une autre œuvre plus forte et plus terrible que celle que vous vous imagineriez avoir détruite. Mais, au dernier moment, j'ai renoncé à ma vertueuse trahison, non seulement parce qu'elle était peut-être difficile à

réaliser dans la pratique avec un triple malin comme vous, mais surtout parce que ce que j'aurais tiré de vous, si forte que fût la somme, n'eût pas été compensé par ce que vous auriez tiré de moi si j'avais feint un seul instant de céder à l'attraction de votre puissance. Mais il paraît que ce n'était pas encore bien élucidé en moi puisque je suis venu jusqu'ici. Grâce au ciel la lumière s'est faite et il se trouve que vous n'avez plus devant vous qu'un simple intrus qui va quitter la place.

— Pas encore...

— Vous ne m'avez pas assez vu?

— Vous pouvez me rendre la pareille.

— C'est vrai; je me rassieds donc, ne fût-ce que pour vous faire bien toucher du doigt que je ne crains pas le chant des sirènes.

— Voulez-vous un cigare?

— Je ne fume pas. Offrez-le à Saruel pour le remettre un peu de la déception que vient de lui causer ma déclaration. S'il ne le fume pas, il le montrera en Bourse; car je me suis laissé raconter qu'on fabriquait des cigares pour vous.

Saruel s'avançait déjà pour prendre le précieux cigare, mais le baron avait repoussé la boîte un peu plus vite que pas doucement. Quittant tout à coup l'air mielleux qu'il avait pris dès le commencement de l'entretien :

— Alors, fit-il, vous êtes venu pour me faire bien comprendre que vous nous attaquerez sans cesse, nous qui ne vous attaquons pas, qui ne nous mêlons pas de politique. Pourquoi ne pas vous contenter de tomber anonymement sur le marché, la banque, le *Papier* comme vous dites, sans vous en prendre et personnellement à nous.

— Bah! c'est mon article : Comment les Möser deviendront pauvres » qui vous a remué le sang. Je ne me croyais pas si terrible et vous si impressionnable. Et je vous assure que cela me fait le plus grand plaisir.

— Mais pourquoi mettre notre nom en toutes lettres au lieu de tout autre?

— Pourquoi, parce que j'ai voulu forcer l'attention du public, afin qu'il fût tenté par le plus vilain des sentiments et par conséquent le plus fort : l'envie, de lire cet article, capital à mon sens, en y voyant reluire le nom devenu le signe de la puissance suprême financière? Vous dites que ce n'est pas vrai? peu importe, il suffit que Möser frères passe pour la raison sociale, pour ainsi dire, de cette féodalité des capitaux qui, par le moyen du papier-crédit ou monnaie lequel, dit-on, aurait d'abord sauvé et servi l'essor de la fortune publique — et cela ce n'est pas bien sûr — l'a desservie et arriverait à la volatiliser si on ne se

mettait courageusement à crever le ballon et à faire évanouir le fantôme. Ainsi donc vous avez eu peur. Eh! ma foi, vous avez eu raison. Les temps arrivent où l'Europe, qui agonise sous le poids de sa richesse figurative et de sa fausse dette fiduciaire et qui voit ses vraies richesses, la terre, le commerce, le travail devenir des sources de misère, se réveillera, et alors...

— La misère, de cruelle, deviendra effroyable.

— Pour ceux qui outre-possèdent, tous les oisifs, capitalistes ou non.

— Je suis un oisif, moi!

— Vous l'êtes toujours par rapport à votre fortune établie.

— C'est le mot de Proudhon rhabillé, vieux mot ranci, dont le bon sens public a fait justice.

— La situation l'a rafraîchi et rajeuni. Voyons, puisque nous en sommes venus à discuter librement, philosophiquement sur la chose, toute question d'intérêt personnel écartée; puisque moi par mon détachement de tout... hors de mon idée, vous par votre mépris de tout... surtout de votre idée puisqu'elle triomphe... Ah! le mot vous fait réfléchir?

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci qu'il est impossible que vous n'ayez pas vu comme moi que les temps approchent où

le mouvement économique que vous avez créé peut-être, vous les Sémites, et qui, en tout cas, vous a portés au pinacle, ce mouvement, qui a fonctionné pendant un siècle environ — ce qui est à peu près la durée de chaque illusion financière, au moins depuis l'époque moderne — va s'écrouler comme tout système s'écroule, pour s'être trop étendu, avoir trop découvert ses ressorts, et fait voir enfin qu'il n'était, comme les systèmes qui l'ont précédé, qu'un pur expédient, un remède charlatanesque à guérison apparente et momentanée, et non l'orviétan suprême, le remède absolu, que les hommes se mettent à rechercher tout de suite dès qu'ils sont assurés qu'ils ne l'ont pas trouvé.

Mais ce système finira par être remplacé par un autre système qui ne vaudra pas plus.

— Qui sait!

— C'est vrai. Vous espérez qu'il vous enrichira de nos dépouilles.

— Cette fois non.

— Cette fois comme toujours. L'histoire est là.

— L'histoire ne se recommence pas toujours. Elle a ses grandes catastrophes en dehors du rythme général de ses retapages machiavéliques. Mais il s'agit de bien autre chose cette fois-ci — je l'espère, du moins — que d'une révolution poli-

tique, et je crois qu'il est bon de ne pas trop compter sur elle. Si depuis cinquante ans et plus les politiciens vos créatures, vos protégés, vos serfs ont suivi, sous les étiquettes monarchistes ou autres, avec l'accélération de mouvement des corps qui tombent, la voie de l'intérêt à outrance, le parti de l'*enrichissez-vous*, sinon établi reconnu du moins par cet intègre corrompu qui eut nom Guizot, et qu'ils en sont venus à tout vendre et à ne plus trouver acheteur, il ne faut pas en conclure qu'il en sera toujours ainsi. Grâce à Dieu, il est maintenant et, j'en connais dans toutes les situations et tous les partis, des gens qui ont le mépris du gain mal acquis et des richesses mêmes. J'ai des amis dont je suis sûr, je sais certains ennemis que je respecte et que j'estime comme eux. Il n'y a plus qu'à trouver le trait d'union pour faire jaillir la force suprême de ces deux électricités et unir tous les honnêtes gens : je veux dire les pauvres.

— Vous parlez ainsi parce que vous avez vingt-cinq ans.

— Oui, je sais le raisonnement : « Autre âge autres mœurs » et je ne suis pas assez rêvasseur, assez romantique pour ignorer que la tentation de la richesse et des honneurs arrive souvent au milieu de la vie, sans qu'on l'ait prévue. Du reste la ten-

tation suit l'homme à toutes ses étapes et la mort seule en délivre, elle seule étant le testament de la vie... Mais il est un moyen de la vaincre : c'est de délier dès que l'on peut sa chair et son esprit de tous les appétits qui provoquent les chutes. Mes amis et moi avons décidé de nous entraîner ainsi. Nous ne fumons pas, nous buvons de l'eau, nous savons que nous pouvons rester au besoin deux jours sans manger. Il est vrai que pour ma part, je n'ai pas encore renoncé au café, et que je suis toujours tenté d'acheter des livres. Mais le café peut devenir une économie, empêchant la trop rapide désassimilation des aliments ingérés, et, quant aux livres, il y a les bibliothèques. Par où me prendrait le tentateur?

— Par où il a failli vous prendre votre œuvre... et vos amis peut-être; par vos amis et... surtout vos amies.

Celui qui rêve d'accomplir l'œuvre qu'il croit divine, c'est-à-dire humaine, puisque le seul dieu est l'humanité divinisée, écarte les femmes de sa route.

— Mais ne s'y mettent-elles pas souvent sans qu'on le veuille. Témoin cette jeune Russe que votre parole exalte et vos écrits...

— Ce qui me lie à Sonia, c'est le commun amour de l'Universelle Patrie, de ce Monde où

nous feront régner, s'il plaît au grand Souffle qui sort des millions de poitrines qui vivent de sa chaleur et manifestent sa Vie, la misère régénératrice, le néant social et religieux d'où doit surgir, par le seul apaisement des éléments naturels, enfin dégagés de leurs scories — nous sacrifiés et heureux de l'être — une société nouvelle où le signe funeste et imaginaire, l'Argent, et sa substitution plus imaginaire et plus funeste encore, le Papier, auront, pour quelques siècles au moins, disparu.

— Et... les enfants de Sonia, les vôtres?

— Vous m'avez assez compris pour savoir que nous n'en aurons pas.

— Malthusien alors?

— Pauvre piqueur d'aiguillons, qui s'imagine par une lourde allusion faire sortir de son calme un homme qui s'est dépouillé non seulement de la passion, mais de ce reste d'amour-propre qui, seul, eût pu m'entraîner à défendre l'honneur d'une femme que j'estime et qui n'a pas besoin d'être défendu.

— Voilà qui est bien. Savez-vous cependant que vous me feriez presque désirer de trouver un moyen d'éprouver cette belle indifférence, cette sublime tranquillité?

— Cherchez?

— Allons! je ne suis pas si noir que vous voudriez trouver ce maléficieux Möser, ogre inventé par l'imagination populaire... aidée un peu par certains artistes... Je suis heureux, tout à fait heureux, d'avoir rencontré en vous un caractère...

— Ne me dites pas cela, — s'écria Ely, en se levant, avec un geste si violent que Saruel eut un moment la pensée de se jeter entre lui et le baron; ce lui aurait peut-être fait rattraper son courtage, — ne me dites pas cela, car vous auriez bien vite eu raison de mon indifférence! Un caractère le pauvre Flavien Ely qui, à l'imitation des énervés qui l'entourent, croit remuer le monde et agir, parce qu'il noircit du papier... Car, hélas! il n'y a pas que vous, gens d'argent, qui y croyez à ce papier funeste. Bien fou, oui bien fou celui qui s'imagine qu'en traçant des caractères fiévreux sur un chiffon qui refroidit, trahit et adultère la pensée, il avancera d'une ligne la Révolution qui fermente et bouillonne dans les veines de la terre. Allez, ce n'est ni vous avec vos mensonges d'argent, ni nous avec nos mensonges d'idées qui feront l'œuvre, qui l'aideront même. Ceux-là seront ses ouvriers qui rêvent peut-être de l'empêcher, qui n'y songent pas en tous cas, et que l'esprit de Révolte, de Justice et de Lumière saisira tout à

coup par les cheveux. Sans le savoir, sans le vouloir, sans y rien comprendre, candides, imbéciles et terribles ils se rueront à la besogne qu'ils n'auront ni prévue, ni désirée; tandis que nous, les socialistes, nous pâlirons de les voir à l'œuvre autant et plus que vous, peut-être... Ah! avoir le doute de ce qu'on voudrait établir, taxer par moment d'injustice l'Œuvre qu'on voudrait lumineuse comme la justice, haïr la violence et ne plus avoir confiance qu'en elle, rêver la paix et sentir qu'il la faut fouler aux pieds : voilà ce qui nous arrête, nous torture, et assure encore la continuité de votre triomphe. Mais ne vous y reposez pas, car si nous ne sommes pas les apôtres, nous sommes les précurseurs du grand mouvement d'indignation et de délivrance qui approche trop lentement au gré de nos cœurs gros de haine et affamés de vérité... Allez, il sera beau et terrible le cri qui s'élèvera de la conscience de ce monde de faibles, de vaincus, de déshérités que vous foulez aux pieds, et je suis sûr, oui je suis sûr que vivant, j'en mourrai presque de joie, et que mort mes os en tressailleront dans la tombe.

— Alors ! fit Möser, lorsqu'il eût laissé à Ély le temps de se remettre de cet accès d'éloquence qui avait pu le remuer lui-même, mais qui ne lui avait pas fait perdre son sang-froid apparent,

alors vous ne nous attaquerez plus... personnellement au moins ?

— C'est juste, fit le socialiste, c'est moi, le pauvre, qui dois vous payer votre vocation, à vous, le riche. Sérieusement, que vaudrait une promesse comme celle-là, si j'avais l'imprudence de vous la faire ?

— Elle vaudrait toujours ce que vaut votre parole.

— Bien répondu. Or donc, comme il ne faut pas engager sa parole à la légère, n'est-ce pas ? je ne vous la donne pas, voilà tout. Et là-dessus, comme nous ne paraissons plus avoir rien d'intéressant à nous dire, nous allons tirer chacun de notre côté.

Lorsque Ély fut sorti sans plus de cérémonie, Saruel s'approcha du baron, assez mécontent, en définitive, de l'entretien et, prenant un cigare, dans la boîte écartée tout à l'heure, caressant mais non familier, il lui dit :

— C'est un fou, n'est-ce pas ? Il l'était déjà à l'école... Toujours à défendre les faibles, les malbâtis, se faisant des affaires absurdes avec les forts et surtout entêté de s'occuper des pauvres... Avec cela un orgueil... Il est vrai que cet orgueil aurait un point vulnérable... Il est fils naturel et... sa mère...

Le baron en savait-il assez, ou bien eut-il, malgré le bronzement de son cœur, une nausée de dégoût à cette traîtrise gratuite... oh ! oui, certainement gratuite, il est certain qu'il montra du doigt la porte à Saruel, qui soupira par trois fois, mais dut filer. Il était mis dehors ; ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il fut à demi dans l'antichambre, de se retourner pour dire, de façon à être entendu de ceux qui attendaient leur tour d'audience — on ne sait pas ce qui peut arriver :

— Merci, monsieur le baron, de votre cigare et des bons et excellents conseils que vous avez bien voulu me donner.

CHAPITRE III

POLITIQUE JUIVE

Dans le vestibule assez sombre qui se trouvait au pied de l'escalier et en était séparé par une porte matelassée, souriant toujours de son sourire de fille, mais enragé, au fond, de n'avoir pas tiré pied ou aile de l'aventure, le beau petit Saruel fut soudain bousculé par une femme, dont le riche manteau le souffleta de la tiédeur vivante de ses fourrures. Il la salua à terre, bien qu'elle fût passée; et pas plus que sa mère, Jonas Möser, qui la suivait, ne fit attention à l'*animal inférieur*, qu'ils n'avaient peut-être pas vu. Mais l'*animal inférieur*, malgré l'obscurité, en avait assez vu et entendu pour juger qu'il se passait quelque chose d'anormal. Tout en passant, en effet, la baronne jetait de vagues paroles, et lors-

que la porte qui conduisait à l'escalier se referma, il l'entendit dire à son fils : — Y comprends-tu rien ? — Il fallait voir toujours. Lestement il revint sur ses pas et entr'ouvrit la porte, heureusement à temps pour entendre Jonas, qui se croyait seul avec sa mère, lui répondre ainsi :

— C'est notre ordre de bourse contre le *Chaudron*. Maintenant qu'ils le connaissent, ils joueront à la hausse pour me rappeler à la discipline, à l'alliance.

Le cœur de Saruel battit à cette information, qu'il allait porter à Chavedron et qui valait de l'or, mieux que de l'or, une position, l'avenir. On lui avait toujours dit qu'il était né coiffé.

Cependant, Rachel Möser, indifférente aux marques de respect des solliciteurs qui s'étaient levés à son approche, saisis d'admiration pour sa beauté et l'air vraiment royal qu'elle portait, entrait dans le cabinet de son beau-frère et d'une voix irritée :

— Ainsi, Jonas ne peut venir déjeuner chez moi sans qu'on ait aussitôt besoin de le rappeler et pour une vétille. En vérité on le traite comme un simple employé, lui qui représente et pour une part considérable, le capital de la maison et qui, certainement, au point de vue de l'intelligence, du goût et de la science des affaires, vaut tout

le reste, et vous-même, Zacharie... oui, vous-même !

Certes, lorsque l'hiver précédent, chez la comtesse de Foix, parée d'étoffes lamées d'or et éclaboussées de pierreries, de gazes chatoyantes, pliant sous le poids des colliers de perles, son beau bras nu, armé d'un glaive moins éblouissant qu'elle-même, Rachel, muette et terrible, a figuré Judith prête à égorger Holopherne, sa figure n'exprimait pas plus de vie passionnée et de haine. Elle en exprimait moins, car il ne s'agissait que d'un jeu et non de sa seule passion, de sa seule occupation, de son admiration, de sa vie, un fils en qui elle revivait non seulement en beauté, mais en virilité et qui, par son ardeur aux affaires, son goût du pouvoir, une espèce d'esprit prophétique qu'il avait hérité d'elle, la revanchait de son existence d'épouse, passée en compagnie d'un homme que l'ambition de sa femme n'avait pu susciter de son indifférence pour l'argent, d'un dilettantisme artistique, qui en faisait, — disait-elle avec rage, presque un chrétien — oisif, rêveur, inutile et sans colère, et dont la mort avait été pour elle, non une joie, car elle l'avait aimé, ne fût-ce que parce qu'il portait ce nom de Möser, qu'elle estimait plus sien que le sien même, mais bien une libération.

— Si j'ai dérangé Jonas et si je vous ai dérangé, Rachel, reprend tranquillement Zacharie, c'est qu'à l'heure où je le faisais appeler, vous ne l'auriez pas laissé venir seul. Et cependant, c'est à lui seul que j'ai affaire.

— Allons donc ! vous savez bien que Jonas et moi...

— C'est vous, Rachel.

— Non, c'est nous, mon oncle.

Le fils s'est avancé et a pris la main de sa mère, qu'il a placée sur son cœur, d'un mouvement si spontané, qu'il en perd toute pompe et devient touchant. Il y a aussi dans l'éclair de tendresse noir et rouge qu'ont échangé les yeux pareils de la mère et du fils, quelque chose de profond et de si sûr, que Zacharie sent une des mille jalousies qui dardent leurs épines dans sa chair, le blesser plus profondément que jamais. Ces deux êtres s'aiment comme il voudrait aimer et avoir été aimé. Cette souffrance n'est certes pas pour adoucir l'irritation que lui a causé la manœuvre d'un neveu, dont l'ambition l'inquiète, non pour lui, mais pour la maison, l'œuvre dont il est le chef, le pouvoir dont il est un des gardiens et qui, jusqu'ici, ne se sont élevés et n'ont duré que par l'effort commun et une hiérarchie indiscutée.

— Soit, reprend-il, c'est donc à tous deux que je demanderai raison de la manœuvre qui m'a fait signer un ordre de bourse, pour jouer à la baisse sur la Banque Universelle de Crédit, alors que le Conseil avait décidé, à l'unanimité moins une voix, celle de Jonas, de s'abstenir. Il y a là une fraude...

— Il n'y a pas de fraude quand on agit suivant sa conscience, mon oncle, et quand elle nous a inspiré la pensée de sauver la maison qui marche non seulement à sa ruine, mais à son déshonneur, en laissant croître et prospérer une entreprise ennemie. Je devais vous tirer, n'importe comment, de votre aveuglement et de votre imprudence. — Je l'ai fait.

— Qui parle d'aveuglement et d'mprudence quand les anciens de la famille ont décidé quelque chose !

— Il faut en parler quand les anciens se montrent hésitants, timorés, lâches, reprend Jonas ; quand ils commencent à oublier, corrompus par la vie menée au milieu des infidèles, des Goyms, qu'ils ont mission de faire triompher sur toute la terre le peuple de Dieu, arrivé à travers le sang, les larmes et l'ignominie à fouler le seuil de la terre promise... Quand la mollesse gagne les enfants d'Israël, il est bon que ceux qui

n'ont pas oublié les promesses sacrées et qu'agite l'esprit prophétique, les remettent par tous les moyens dans la voie droite, oubliée ou désertée.

— Croyez-vous qu'ils l'oublient ou la désertent!

— Croyez-vous qu'ils la suivent, mon oncle, en fuyant le bon combat!

— Puisque la passion, sous couleur d'esprit prophétique, vous fait perdre de vue à tous deux la vraie voie, étroite qui, suivie avec prudence et détours, nous a menés au seuil de la Terre Promise — je veux bien employer vos expressions bien qu'un peu démodées — je me vois forcé de vous rappeler aux souvenirs d'un passé que vous me faites l'effet tous deux d'ignorer comme ces goyms que vous méprisez trop. Le pied posé sur le terrain solide du présent, les yeux fixés sur la montagne qu'il nous reste encore à gravir pour y bâtir notre dernière forteresse, vous oubliez par quelle lente patience, par quel cheminement épineux, souterrain, par quelles humilités triomphantes la race jadis coiffée du bonnet jaune s'est délivrée de ce signe de servitude et a reconquis son droit à l'égalité. C'est sur cet unique fondement d'heureuse et machiavélique humilité que nous avons assis notre pouvoir; c'est par lui seul que nous le

maintenons. Si nous marchons d'un pas chaque jour plus assuré vers l'instant promis par les prophètes, les anciens, les seuls et préparé par les bonnes volontés communes et même celles des sceptiques, et où nous n'aurons pas besoin de rebâtir le temple de Salomon parce que ce temple s'élèvera partout ; c'est uniquement parce que chacun de nous a su être secret et petit, qu'il a soigneusement dissimulé sa force et fardé d'humilité son juste orgueil ; c'est parce que, enfin, nous avons doucement occupé la maison, sans nous soucier de crier par-dessus les toits qu'elle est à nous ; car il ne faut pas oublier que c'est seulement lorsqu'il a usé d'orgueil qu'il s'est démasqué lui-même, que le... ce personnage de comédie se voit appréhendé au corps.

— Mais il n'est plus de Louis XIV fait Rachel, il n'en est plus, Zacharie, son ombre même a été chassée de Versailles le jour où, à la joie de nos cœurs, dans les Galeries des Glaces on a couronné un Empereur d'Allemagne.

— Énergumène qui ne se souvient plus qu'elle est Française.

— Je ne le suis pas plus que je ne suis Allemande. Je suis une persécutée qui se souvient et se souviendra toujours des persécutions et qui en veut aux petits-fils des persécuteurs jusqu'à la

centième génération ; je suis la fille du peuple à qui Dieu a promis la terre et à qui il commence à la donner, et qui, par conséquent, ne saurait se restreindre à être d'une patrie. Qui en est du reste, au fond ? Sont-ce les catholiques, les républicains, les francs-maçons, les socialistes, tous ceux enfin, dont la religion fût-elle laïque embrasse le monde et veut l'occuper. En parlant de ce couronnement et de la joie que j'en ai éprouvée je n'ai pas voulu marquer une joie allemande — dieu merci, nous sommes libérés de cette patrie-là comme de tout autre ! — mais bien celle que tous les vrais Juifs ont dû ressentir en voyant souffleter rétrospectivement dans son effigie la plus auguste une race et un pouvoir qui ont fait souffrir nos frères.

— Nous sommes Français pourtant et pour ma part je le suis et veux l'être.

— Vous n'êtes plus Juif alors ! Si votre mère vous entendait !...

— Si elle m'entendait, Rachel, reprend gravement Zacharie, si elle m'entendait l'ancêtre en qui l'ancienne race souffrante et la nouvelle triomphante s'est reliée, qui a été aux humiliations et la gloire, elle vous rappellerait au respect de l'homme, d'un des chefs de votre famille et elle vous enjoindrait d'user de votre influence de

mère, de votre tendresse non pour exciter mais pour calmer un jeune ambitieux et pour l'empêcher de courir à sa perte.

— C'est une menace?

— Un simple avis.

— Toujours ramper alors!

— Qu'appelez-vous « ramper. » Qui devient le maître n'a jamais rampé, il a donné à son triomphe la volupté du secret et toutes les joies de la surprise.

— Les vrais forts réussissent par l'audace.

— Elle finit toujours par les user. Voyez Napoléon... et attendez les autres... Non, Jonas — car c'est à vous que je m'adresse plus spécialement — persuadez-vous bien qu'il n'est pas temps de rompre en visière au genre humain, relisez notre histoire, la vraie, celle qu'on ne connaît pas. Puisez-y la conviction que j'ai et dont rien ne me fera changer que c'est par le mépris des mépris, la force à supporter l'injustice, la volonté que chaque goutte de sang juif injustement versé, chaque spolation imméritée fut féconde et fit surgir vingt volontés, vingt forces, vingt richesses supérieures à celles ainsi détruites, que votre race a vaincu et surmonté tous les obstacles. Cachez donc cette haine qui fulgure en vos yeux, dès que vous vous trouvez en présence de

nos *amis* chrétiens et qui réveille sans cesse leur défiance endormie par nous ; n'y renoncez pas, accumulez-la en vous seulement. C'est en la mettant en commun, en y faisant sans cesse appel, non pour faire un éclat inutile, mais pour avancer d'un pas en avant, que nous avons fait la conquête d'un monde qui s'est affaibli à force de nous persécuter et qui s'est lassé, plus de faiblesse que d'amour, de nous mépriser. Il ne nous est resté alors qu'à nous servir de ses passions et de ses discordes pour établir une puissance plus devinée encore que connue.

— Mais elle crève les yeux notre puissance ! Pourquoi, s'il nous est impossible de la cacher, ne pas en jouir tête haute et cœur déboutonné.

— Parce qu'on verrait que nous ne sommes qu'une minorité, et que ce qui est bon pour l'attaque, un petit nombre résolu, convaincu et se tenant bien les coudes est terrible pour le pouvoir.

— Enfin... tout ceci est pour dire que vous voulez aider au triomphe de la Banque Universelle de Crédit, qui n'hésitera pas à vous chasser de la maison, elle, quand elle s'en sentira maîtresse.

— Alors, mon cher, Louis XIV interviendra.

— Que dites-vous ?

— Rien.

— Vous ne voulez pas me faire connaître ce qui a été décidé, à moi.

— Non, car il se peut que rien ne soit décidé encore.

— Le fils de votre frère ne doit rien savoir?

— Le fils de mon frère doit jouer son rôle qui est encore celui de l'obéissance, Il doit attendre, observer, subir peut-être. Ce ne sera pas la première fois que la prudence nous conseille d'agir en apparence contre nos intérêts, notre religion même. Et, pour terminer l'incident, apprenez que l'ordre de Bourse de Jonas coûtera à la maison — puisqu'elle est engagée — dix millions.

— Pourquoi ne pas changer vos plans?

— Trop tard, d'autres combinaisons marchent déjà.

— Si c'est un moyen qui vous manque j'en trouverai vingt. Donnez-moi carte blanche.

— Non. Mais comme il faut que pareille incartade ne se renouvelle pas, dussiez-vous en payer les frais cette fois sur votre fortune personnelle, écoutez bien mes dernières paroles : Ce qui a permis à Möser frères de devenir les maîtres du marché financier Européen, c'est l'accord de toutes les résolutions, des capitaux jamais dissociés, un conseil dans chaque maison et au-dessus

de ce conseil le conseil suprême qui relie toutes les maisons de l'Europe qui portent notre nom ou le dissimulent... Or, l'avis de ce conseil suprême — je m'en porte garant — est que Jonas Möser cesse pour une année de s'occuper d'affaires et voyage pour son plaisir et son assagissement.

— Dites tout de suite que mon fils vous fait peur !

— Beaucoup.

— Il est trop intelligent !

— Ceci n'a jamais été nié.

— Nous n'acceptons pas des ordres déguisés en avis. Un homme tel que mon fils ne relève que de lui-même et de l'Éternel... Son génie...

— Pas de grands mots, Rachel. N'envenimez pas ce qu'il peut éprouver de colère, ne le poussez pas à la révolte; car je vous le dis s'il s'entête à poursuivre seul, comme je le crains, une campagne au moins inopportune, il lui arrivera ce qui n'est jamais arrivé encore chez nous.

— Et quoi ?

— Il sera rejeté de l'association, exclu du pouvoir, chassé de l'alliance, et il n'aura plus de commun avec Möser frères qu'un nom devenu sans valeur. J'ai dit : parlons d'autre chose. N'avez-vous pas désiré, belle-sœur, le collier de

diamants et de saphirs mis en vente par notre grande Rebecca qui liquide ses bijoux et même quelques autres. On doit l'acheter pour vous.

— Si c'est avec conditions, je refuse.

— C'est sans conditions.

— J'accepte, non commme un présent, mais comme un droit... Ah! Zacharie, si vous m'aviez écouté, si vous aviez voulu me comprendre, rien de cela ne serait arrivé! Pourquoi vous obstiner à refuser à Jonas la place prépondérante... à côté de vous... que mérite son zèle et son travail prodigieux. Mais vous l'enviez, je le sais...

— Ma pauvre Rachel!

— Ne me plaignez pas, pauvre homme, qui voudriez, je le sais, qu'un de vos fils, un seul, ressemblât à mon fils.

— Je voudrais, répond Zacharie, dont les fils ne répondent pas au désir qu'il aurait de les voir plus sérieux et moins dégoûtés des affaires, de la vie; je voudrais, Rachel, que vous n'ayez jamais à vous repentir de ce que vous venez de dire... Mes fils peuvent n'être pas aussi brillants que le vôtre, mais ils ne sont pas aussi coûteux à la maison. Allons! je ne vous en veux pas.

— Moi, je vous en veux.

— Et vous, Jonas?

Jonas n'a pas répondu, il a suivi sa mère sombre et furieux.

Le baron hoche la tête, va vers le feu, puis revient vers la fenêtre, dont il soulève le rideau. De là il peut voir sa belle-sœur et son fils, encore vibrants et animés d'indignation, monter en voiture. Une espèce de sourire affleure sa figure fatiguée et il murmure :

— Heureux tout de même de se passionner encore ceux là ! heureux mais fous ; car Rien ne vaut la peine de Rien.

CHAPITRE IV

LA SCÈNE DU MONDE

Certes, Philippe Mortray ne se serait pas rendu à l'invitation de la comtesse de Foix, craignant les conférences politico-financières et peut-être aussi l'éloquence un peu ronflante du comte de Langres, et cela en dépit du mot très aimable que la grande mondaine avait ajouté de sa main, fort chiche d'écritures pour « le brillant chroniqueur à qui la croisade devait tant déjà; malgré, enfin, les pressantes instances de Régnier, qui espérait tirer encore avec l'article de son premier ténor « bonne galette! » quelques beaux billets de la poche du directeur de la Banque Universelle de Crédit. Il ne voulait pas revoir Hélène Persyer, c'était décidé; il ne l'aimait plus, il ne l'avait jamais aimée. Pensez donc, une femme qui s'était permis de s'évanouir et pour un autre que lui...

et qui *lui ressemblait en mieux*! Mais voilà, il y était forcé, tout à fait forcé. La veille, aux Variétés, Francette avait repris avec un succès étourdissant sa première grande création à succès le *Petit Entresol*, avec une verve gamine, des sous-entendus grivois, un endiablement à émoustiller toute la salle et à l'émoustiller lui-même par amour-propre ; la petite divette lui avait dit qu'elle devait figurer au programme de la soirée, toute soirée sérieuse devant naturellement finir par l'opérette et le vaudeville. On est Français et Parisien, que diable! Et le monde intelligent ne vit pas seulement de conférences religioso-politiques mais surtout de monologues et de chansonnettes. Francette devait donc, pour décarêmer un peu du comte de Langres et aussi des alexandrins que l'étonnante Rebecca devait psalmodier, ravigoter tout ce beau monde par la chanson du « deux » du *Petit Entresol*, l'air célèbre de la griserie, au refrain si plein de goût, de tact et de poésie :

Combien j'en ai vu,
Mes enfants d' vertu,
Les unes toutes neuves,
D'autres déjà veuves,
Broncher à l'épreuve
Et joncher ton sol.
Do, ré, mi, fa, sol,
Mon petit entresol!

— Tu viendras, pas pour m'entendre, avait dit Francette, mais pour que je t'enlève après l'histoire, mais tu ne me feras pas poser, mimi?

Mortray avait juré de bonne foi, Mortray était venu rien que pour Francette, un peu plus tôt seulement qu'il ne le devait, voilà tout; mais si décidé à ne pas même voir Hélène, si décidé qu'il ne pensait plus à rien du tout, pas même à Francette.

Dès l'avenue, la fête s'annonçait étincelante : gaz sur la façade, lanternes vénitiennes dans le jardin, lumière électrique dans les salons, fleurs et étoffes précieuses partout. La comtesse n'avait rien épargné pour qu'elle dépassât par sa prodigalité et son bon goût toutes les fêtes de l'année. Quoique blasé sur ces régals, le journaliste en fut frappé et ne put s'empêcher d'admirer. Mais son scepticisme et le sourire moqueur qui lui était habituel ne tardèrent pas à se rasseoir lorsqu'il jeta les yeux sur le programme qui lui fut tendu par un valet extrêmement poudré et molleté jusqu'à l'invraisemblance. Illustré par Caran d'Ache, qui avait peut-être mis plus d'esprit qu'on n'eût voulu, ce programme représentait le comte de Langres en ligueur, l'épée d'une main et la croix de l'autre, tandis qu'une guirlande de toutes petites femmes extrêmement décolletées dégrin-

golait, en marge, jetant à profusion billets de banque et actions sur les pas de *l'apôtre*. Enfin à l'autre bout, en marge aussi, la silhouette exagérée et la traîne de « notre grande Rebecca, qui devait finir le « sermon » par quelques vers, allongeaient leur ligne mince; enfin crevant un tambour de basque qui laissait passer sa fine tête de souris rousse, et ses mains pendantes dans son geste habituel, Francette, le piment de la fête. Ce mélange de scepticisme et de foi, de cabotinisme et de politique, d'affaires et de soi-disant convictions, si bien dans le goût du jour, ravit Mortray, qui sourit d'avance aux perfidies qu'il allait mêler aux éloges qu'il devait donner (bonne galette !) à cette fête éclectique.

Il souriait encore lorsqu'il vit venir à lui la comtesse merveilleusement belle et surtout gracieuse dans sa royale robe de brocard jaune clair, sur laquelle elle semblait avoir jeté tous ses écrins, ses jolis cheveux moutonnant sous un diadème de brillants et de saphirs. Elle lui tendit son étroite main de son mouvement le plus coquet et, avec son plus alléchant sourire, elle crut même devoir lui servir quelques éloges pour ses articles passés. Hélas ! elle s'y prit de façon à lui faire comprendre qu'elle n'avait pas compris le mot à ses traits les plus vifs. Les femmes du

monde, malgré leur finesse, ont souvent de ces ignorances déconcertantes en matière d'art et de style, qui feraient pleurer si l'on ne préférait s'en venger en riant. Mortray avait un mot à double entente sur les lèvres lorsque la venue d'un ambassadeur étranger le délivra de la tentation. Comme Francette ne devait venir qu'après le théâtre et par les derrières, il quitta le premier salon et gagna une sorte de galerie transversale qui courait le long de la grande galerie des portraits, où devait se passer la fête politique et littéraire, et le premier visage de connaissance qu'il aperçut fut celui de Salest. Il est vrai qu'il pensa tomber de son haut devant la splendeur neuve de l'habit, la blancheur du plastron immaculé du cynique. Longtemps il le considéra sans mot dire, ne trouvant rien à reprendre ni aux cheveux brossés, ni à la peau lavée, ni au nœud de cravate droit et bien fait, ni aux boutons du personnage. Mais son abrutissement admiratif prit fin par un brusque éclat de rire lorsque ses yeux tombèrent sur le soulier gauche que le docteur balançait sur le droit irréprochablement vernis. Cet autre soulier appartenait sans doute à la paire que le docteur avait cru quitter pour se métamorphoser en gentleman, car il était boueux, craquelé et orné d'une pièce grossièrement cousue.

Mais Salest ne fit pas attention à ce rire, il ne s'aperçut même pas de ce détail qui raturait l'impression de sa belle toilette, et s'en fût-il aperçu, qu'il eût poussé un Pffu! ffu! de dédain et passé outre. Lâchant son interlocuteur, à qui il parlait et fort agréablement, ma foi, de choses mondaines, en homme qui n'aurait jamais fait que s'occuper de ces babioles, jouant avec son claque comme un premier rôle, il prit Mortray par le bras et se campant dans l'embrasure d'une croisée :

— Je comptais te voir pour nous amuser un peu ensemble des autres et de nous-mêmes. Sais-tu que tu es en progrès depuis *l'Age de papier* et que tes articles sont de plus en plus dans ta note personnelle et celle du jour, parce qu'ils sont de plus en plus légers, indifférents et vides de toutes qualités mâles... Allons ! puisque ce n'est pas un reproche. — Il faut donner aux lecteurs de journaux ce qu'ils demandent, une distraction courte qui caresse leurs passions, idéalise leurs vices et surtout... surtout, grands dieux, ne les fasse pas réfléchir ! Consolation sur toute la ligne : Voilà la seule denrée qui peut trouver marchand aujourd'hui. L'explication de tous les succès du jour est là. C'est là où en est venue la littérature française jadis si ferme, si concentrée, si pro-

fondé, si virile enfin. Toucher à tout mais pour tout ésquiver, soulever tous les voiles pour ne rien montrer, changer toutes les vieilles formes pour n'y rien substituer, passer dans le feu sans qu'on le sente... c'est votre génie actuel... et qui vaut les autres; puisqu'en définitive la seule chose qui existe réellement et qui vaille quelque chose c'est le Silence... Allons voir les femmes, pour l'oublier.

Plus de pffu ! pffu ! de double voix, un ton posé, un geste mondain, un port de tête aimable, l'air de cour; Mortray n'en revenait pas. Cela le gênait presque de retrouver si semblable aux autres, pour un moment sans doute, cet être extraordinaire. Mais il n'eut pas le temps de le questionner là-dessus, la vue d'Hélène assise au dernier des nombreux rangs de femme très parées et de couleurs éclatantes qui caquetaient sous les froissemonts de l'éventail, dans l'apothéose du chatoiement des lumières, d'Hélène, que son beau visage couronné de cheveux noirs et sa robe de dentelle noire faisaient ressortir des autres, venait de lui causer la secousse qu'il cherchait sans vouloir se l'avouer. Elle l'irrita mais en le charmant et le posséda si fort dansle premier moment, qu'il ne vit pas Blanche de Foix, assise près de son amie, rose et blonde

dans une robe de gaze rose tendre et d'une couleur moins jolie que ses épaules encore rosissantes de fillette, Blanche qui avança son joli cou lorsqu'elle aperçut Mortray.

Ce mouvement ne fut pas perdu pour Salest qui, se méprenant sur le regard brillant du journaliste fixé sur Hélène et qu'il crut voir tomber sur Blanche sa voisine, lui poussa le coude :

— Nous lorgnons les héritières à présent ?

— Quelles héritières, fit de très bonne foi Philippe.

— La fille de la vipère blonde... Tu ne savais pas que je l'appelais ainsi la belle Éveline ? Oh ! elle n'en ignore, je le lui ai assez dit lorsqu'il y a deux ans, atteinte de crises nerveuses — parbleu ! — elle m'a demandé de la guérir et que je lui ai tiré ma révérence.

— Ce dont elle a guéri.

— J'en suis innocent toujours... Alors tu veux devenir son gendre ?

— Dieu m'en garde, cette jeune fille est trop riche d'abord.

— Bravo pour la naïveté ! Tu vois bien que j'avais quelque raison de t'incriminer de cette vertu... je ne sais plus quand. Tu crains l'argent, tu le repousses, comme Hippocrate... toi un mo-

derne, un sceptique !... Mais tu crois donc à quelque chose encore?

— Vous m'en blâmez?

— Certes, parce qu'il ne faut jamais être l'esclave des mots. Pourquoi ne te ferais-tu pas aimer de cette enfant qui t'a remarqué?

— Allons donc!

— Est-ce la première fois que tu la vois ou qu'elle te voit?

— Non, j'ai dîné à côté d'elle chez mes amis de Rochemer il y a quelque quinze jours.

— Alors c'est plus avancé que je ne croyais.

— Je vous jure que, pour ma part...

—Soit, mais elle t'a remarqué; je l'ai bien vu — à la façon dont elle a allongé son petit cou d'oisel, —lorsque tu as apparu, intéressant chroniqueur au visage émacié, à la mode des héros de romans du jour. Et j'estime que tu lui rendrais service en la rendant assez folle de toi pour que tu sois contraint de faire son bonheur en l'épousant; car tu seras un bon mari ne t'en déplaise bourgeois frotté de littérature. Et cela vaudra cent fois mieux pour elle que de tomber sur quelque vilain monsieur, titré ou non, dont sa mère aura peut-être assez... Ce serait dommage, vrai! de voir tourner à la cocodette ou à la damnée saphique cette enfant qui est demeurée enfant

sans être niaise, et qui n'a pas l'air par trop « charogne. »

— Si accoutumé qu'il fut aux brutalités de Salest, Philippe eut un haut-le-corps.

— Imbécile ! reprit le docteur avec son rire singulier. C'est le mot qui te choque ! Pffu ! Pffu ! oui, oui, je connais ça : la vieille galanterie française, les rengaines classiques, le menuet des grandes phrases, la sarabande des convenances. Une jeune fille est toujours une jeune fille... Belle vierge, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ils sont jolis les beaux yeux de cette corporation jadis à peu près décente et qui n'était que modestement gangrenée, dont la rouerie gardait comme un reste de duvet d'ingénuité. Regarde-moi le tas... A part une douzaine de figures, qui gardent encore la niaiserie de l'innocence ou de la bêtise, ne vois-tu pas en toutes quelque chose de précoce, de vieilli, de flétri, qui pousse malgré soi à aller chercher la simplicité et la naïveté sur les visages rajeunis des jeunes femmes. Et peintes, et habillées, et déshabillées comme leurs mères, afin de ressembler à telles grues rencontrées au Bois, dont elles envient le luxe et surtout la liberté. L'œil aux aguets surtout, se surveillant ferme pour ne pas se laisser voler, non pas l'épouseur de leurs rêves,

car elles ne rêvent plus à ces falaises, mais les *flirteurs*, qui, chaque jour encouragés par elles, poussent plus loin le *flirt* ; quand elles ne voient pas en eux de futurs amants. Tiens ! elles me font songer à ces générations empoisonnées dans le berceau, dont parle ce voyant de Jean-Paul. Laquelle de ces poupées de modes, rouées et défleuries vaut pour l'ingénuité vraie et la vraie innocence, qui n'est pas l'ignorance plus ou moins affectée, mais le mépris réel et conscient du mal, cette triste et belle Helène Persyer, que j'admire et vénère d'autant plus qu'elle ne s'est jamais départie à l'égard de Salest, vieux démon corrupteur qui ne l'a vue qu'une fois d'une sainte répulsion et d'un calme dégoût. Et dire que personne n'aura, je ne dis pas le courage, mais le bon sens d'aller franchement à elle et de lui confier sa vie, d'en faire ce qu'elle seule entre toutes peut être — parce qu'elle a eu le suprême enseignement, la souffrance, le vrai baptême la pauvreté — le soutien de sa conscience, l'ornement et l'honneur de sa maison, le salut de sa vie !

— Et qui vous dit, s'écria Philippe, dont chaque parole du docteur avait frappé le cœur en faisant jalllir de vives étincelles d'un amour qui avait oublié toute jalousie, qui vous dit qu'on n'y ait pas songé !

— Toi ? Pffu !

— Je ne vous parle pas de moi... certes.

— Toi... tu es fou, mon garçon.

— Elle ne voudrait pas de moi ?

— Ceci importe peu, mais...

— Je suis donc indigne d'elle ?

— Non plus.

— Parlez alors... Qu'y a-t-il ?

— Presque rien, sinon que vous avez trop bu tous deux l'amertume de la vie. Mais regarde-moi cette parade ?

Parade, le mot était un peu gros, comédie eut suffi. Le comte de Langres ayant été signalé par un des jeunes aides de camp volontaires de la maîtresse de la maison, celle-ci s'était avancée devant son premier ténor ; mais, à ce même moment autre signalement, celui de l'étoile féminine du programme « notre grande Rebecca » vêtue de la robe grise semée d'un mica d'argent et de vagues fleurs roses qu'elle portait au premier acte du drame Hindou qu'elle jouait en ce moment, « une robe de rêve », chuchotaient ces dames. La prima-donna de l'alexandrin était accompagnée par Jonas Möser qu'on n'avait pas invité. Quelque temps la comtesse demeura le sourcil froncé et l'on se demandait ce qui allait se passer, lorsque le comte de Langres, en par-

fait gentilhomme, adroit surtout, prit le parti de prendre le bras de Rebecca. On applaudit et si fort que l'arrivée de Chavedron accompagné de Saruel — du compte Saruel et du syndicat du *Chaudron* — et d'un individu à face sémitique, passa presque inaperçue.

Seul Salest montra du doigt l'individu, en grognant : Qu'est-ce qu'il est au Chavedron, ce Juif-là ?

— Mais c'est Isaïe Picard, le secretaire général de l'affaire, reprit officieusement un voisin un Alsacien.

— De Poméranie, reprit Salest. Merci, monsieur et, entraînant le journaliste :

— Eh ! bien, Mortray, comprends-tu pourquoi je te disais que ces gens-là doivent périr? Tu vois leur logique. Comploter contre les capitaux juifs et livrer les secrets de la maison à un Sémite, se réunir pour partir en croisade et faire figurer au prêche Rebecca, afin que celle-ci puisse arriver accompagnée de Jonas Möser qui est un fanatique dans son camp. Tiens ! Allons nous rasseoir sur ce sopha, parce que pour un rien je m'en irais sur leur théâtre, leur établir en trois points comment cela finira. Mais ils ne comprendraient point et m'enverraient leurs femmes pour me dévisager. Asseyons-nous donc pour

écouter en paix l'homélie du moine-dragon dont la voix nourrie dans les séminaires est capable de remplir de ses bourdons sonores et inutiles un autre vaisseau que celui-là !

— Sans compter qu'on pourra blaguer pour s'empêcher de dormir, ajouta Mortray, qui rêvait de fermer les yeux pour revoir en lui Hélène.

— Tu dors donc encore, toi ?

— Et vous ?

— Quand je suis malade.

Cependant après les frémissements et les silences successifs que les orateurs, rompus aux manœuvres du métier, savent prolonger pour se faire mieux admirer et aussi parler moins longtemps le comte de Langres débutait ainsi de sa lourde belle voix et sur le ton redondant et vulgaire qui plaît seul à toute foule :

« Femmes de France, âme de la race, essence subtile et parfumée du sol des aïeux, joie des regards, consolation de nos infortunes, sécurité, honneur, flamme de nos foyers éteints, c'est à vous surtout que je m'adresse, vous qui pouvez, qui devez, qui voulez sauver notre cher pays, penchant à l'abîme et cependant, déjà tiré hors de l'abîme par votre foi, votre courage et votre charité. »

Il fallait voir les Jeanne d'Arc de la chose se pâmer, applaudir, à chaque couplet de cette litanie

de leurs vertus que le malin orateur prolongea le plus qu'il put.

Et pendant ce temps Mortray mordait son mouchoir pour ne pas rire trop haut de la parodie que Salest s'était mise à improviser, ne laissant pas passer un seul mot sans le ridiculiser comme il le méritait.

« Poupées de l'Europe, grognait-il avec de grands gestes de singe, énervement de la race, oppoponax des salons, effigies cocasses de la mode, pour qui l'on se ruine, l'on se déshonore et qui ne laissent plus que la cendre du foyer éteint, c'est à vous que je m'adresse pour que vous nous poussiez encore à faire la dernière bêtise, celle qui achevera de ruiner ce pauvre pays que votre folie de luxe, votre horreur de nos devoirs, votre luxure ont déjà aux trois quarts dévoré. »

L'orateur reprenait :

— C'est vous dont l'immense et profonde libéralité...

— Pour les modistes et les couturières, reprenait Salest.

— ... Et profonde libéralité vous fait vous ruer partout où il y a une œuvre à créer, un dévouement à accomplir.

— Avec buffet, bal et comédie, sans compter le flirt et ses suites.

Pendant trois quarts d'heure le double discours se poursuivit ainsi, le comte de Langres psalmodiant, le cynique parodiant, sifflant quand il ne pouvait plus parodier et entrecoupant sa diatribe de vingt: « Massillon de rencontre » « Bossuet des toquées » et un nombre notable d'idiots, crétins et imbéciles, qui finirent par être lancés d'un ton de voix si aigu que Mortray eut peur d'être compromis et s'éclipsa doucement. Ce que voyant le docteur parut se calmer, mais lorsqu'après quelques morceaux de musique, chants et monologues, Rebecca se mit à dire un de ces morceaux de tragédie qu'elle chantait si bien. — C'est le style du jour, on chante des vers et on dit de la musique : interversion de termes, absurde, inutile, ridicule, moderne par conséquent — il vit qu'elle avait fait choix de la pièce d'Esther, il poussa un nouveau rire. Rire perdu, car personne excepté lui ne comprit l'éclair de joie orgueilleuse qui illumina la belle figure dure de Jonas Möser, lorsque l'actrice, la cantatrice, l'incantatrice souligna en force ces derniers vers :

Pour moi que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leur fêtes criminelles
Et que je mets au rang des profanations,
Leurs tables, leurs festins, et leurs libations !

On se pâma, les applaudissements éclatèrent

et l'actrice dut dire encore d'autres vers ; mais si son succès dut la charmer, il n'eut rien de comparable à celui qu'obtint la chanson du « deux » du *Petit Entresol*, car non content de faire trisser ce morceaux exquis de forme et de goût, dernier effort de la verve comique française les hommes qui applaudissaient à tour de bras se mirent à le reprendre en chœur. Et les gens sérieux eux-mêmes, Chavedron, Isaïe Picard et le comte de Langres en rirent aux larmes.

Seul peut-être, Mortray ne riait pas — car Salest dans son coin riait plus haut que tous d'un rire d'homérique ironie que personne ne comprit. — jamais Francette ne lui avait paru plus grimaçante, plus exaspérante. Oh! ce visage de souris orageuse et ces gestes de singe, comment, par contraste, ne lui auraient-ils pas rappelé le pur et beau profil d'Hélène !

Mais où était-elle ? Il l'avait vue de loin disparaître sur un signe de la comtesse de Foix. Si elle ne reparaissait plus! C'était impossible. Sans plus s'occuper de Francette, heureux oui, férocement et lâchement heureux de sentir qu'à ce moment elle croquait le marmot en l'attendant dans la voiture, il demeurait au milieu de la confusion et de la poussée brutale qui accompagne le premier envahissement des buffets, maintenant que

le bon goût et la bonne tenue consistent à prendre d'assaut même ce qui nous est offert avec profusion.

Les couples s'écoulaient, il ne resta bientôt plus que quelques vieilles gens craintifs des mœurs nouvelles, quelques timides et Blanche de Foix que beaucoup de gens ne connaissaient pas et que d'autres, pour faire leur cour à sa mère, avaient feint de ne pas voir. Elle regardait Mortray, qui ne crut pas, malgré ce que lui avait dit Salest, la laisser seule et un peu blessée.

Elle ne l'était plus quand il s'inclina devant elle.

— A la bonne heure ! fit-elle gaiment ; j'ai cru que, vous aussi, vous auriez trop soif pour m'apercevoir.

— Je n'ai pas soif.

— C'est dommage, car moi... C'est de voir boire ce beau monsieur, qui a prêché un bien bruyant sermon, n'est-ce pas ?

Il suffit d'une étincelle pour faire partir en feu d'artifice certains esprits. Mortray prit donc le mot « sermon » au bond et se mit à dauber le moine-dragon, sans plus songer aux idées que Salest lui avait mis en tête au sujet de l'héritière.

Ils allèrent au buffet et s'y amusèrent beaucoup.

Philippe ne s'amusait-il pas toujours et n'oubliait-il pas tout quand il était en scène. Quand ils le quittèrent on valsait et Mortray, malgré son désir un instant oublié mais revenu plus aigu de revoir Hélène, rien que pour la revoir certainement, ne put se dispenser d'inviter Blanche. Or, comme il valsait fort bien, qu'elle était légère et souple comme une jeune nymphe, le journaliste eut, dans l'étourdissement de ce plaisir, un nouvel oubli. Il la reconduisit à la première place libre avec un sourire et le regard de gratitude qu'il reçut d'elle le fit rougir. Il disait en effet. « Revenez donc ». Était-il fou de s'émouvoir, lui qui ne songeait plus qu'à Hélène.

Il la retrouva enfin, non loin du couple Rochemer, Lionel avec son air éternel d'amoureux, Huberte en robe plus étincelante que jamais, car elle n'avait pas lésiné maintenant qu'elle était assurée de gagner les cinq cent mille livres de rentes qu'il faut pour végéter à Paris, grâce au *Chaudron* où son mari s'était lancé, corps perdu. Assise, toujours belle, Hélène le vit venir avec son air habituel d'indifférence, émue cependant, plus émue qu'elle n'aurait voulu l'être par cette atmosphère de fête, cette odeur des parfums, de fleurs, cet éclat des lumières qui, à vingt-cinq ans, force à l'épanouissement celles mêmes qui

veulent avoir renoncé à la vie. Aussi, lorsque Mortray s'assit auprès d'elle, lèvres tremblantes et regard étincelant, se sentit-elle tout à coup sans force contre soi-même. Si pourtant il l'aimait, s'il le lui disait au moins, que ferait-elle?

Ils ne parlèrent que par phrases courtes, ces phrases bêtes qui ne disent rien d'ordinaire mais qui trahissent tout lorsque l'amour ou simplement le désir de l'amour sonnent dessous. Mortray la dévorait du regard, oublieux de tout hors du plaisir de la regarder, de la respirer et elle, non plus étonnée, non pas encore ravie, mais sans défense, sentait son cœur prêt à monter sur ses lèvres et tremblait de trahir sa faiblesse dans un soupir.

Maintenant, Mortray qui, par moments s'imaginait être redevenu maître de lui-même, jouait le jeu singulier et naturel des hommes de son type, c'est-à-dire des naïfs sceptiques qui ne se sont jetés, à leur entrée dans la vie, dans l'ironie à outrance que pour chercher à se défendre contre leur naturelle sentimentalité. Il n'avançait donc d'un pas dans la voie de l'aveu que pour en refaire deux en arrière, mais lorsque qu'il avait accompli et plus difficilement chaque fois sa reculade, le désir de brûler ses vaisseaux lui revenait si aigu, qu'il avait du mal à ne pas le faire d'un seul trait, non pas en laissant échapper ce

banal « je vous aime » que l'on ne dit jamais dans la vie civilisée, parce que c'est le seul qu'on ne puisse prononcer sans avoir la pensée qu'on joue un proverbe, mais le mot quelconque plein de réticences et cependant explicite, après lequel il ne reste plus à un honnête homme qu'à épouser ou à se tenir à jamais pour un lâche. Il tremblait sur ses lèvres ce mot irréparable, quand il vit la figure d'Hélène pâlir et se contracter comme au dîner des Rochemer. Il pensa au duc d'Aiguepers, leva les yeux et le vit.

Il le vit, avec quelle fureur, une absurde envie de se lever et de lui briser au poing la figure, en goujat, en homme primitif; il le vit s'avancer vers Hélène en faisant peser sur elle son regard froid et insolent d'homme, qui veut forcer une femme à se ressouvenir de l'émotion qu'il lui a causée, et le tout sans plus faire attention à Mortray que si il n'existait pas.

Il le vit encore s'incliner devant elle, il l'entendit lui dire, d'un ton lassé qui le fit tressaillir dans les moelles :

— Mademoiselle Persyer veut-elle bien se souvenir des jours trop courts que nous avons passés ensemble à Rochemer?

Tout le corps d'Hélène tremblait mais sa voix ne trembla pas lorsqu'elle répondit :

— Je ne les ai pas oubliés.

A ce moment l'orchestre préludait à une nouvelle valse.

— Vous valsiez à Rochemer, je crois? reprit presque bas le duc.

— Je ne valse plus.

— Personne ne le regrette plus que moi.

Ici l'émotion d'Hélène qui s'était aperçue de la colère encore muette de Mortray fut telle que son éventail échappa de ses mains tremblantes. D'Aiguepers se pencha, mais Philippe le prévint en abaissant sur l'objet tombé son claque qui frappa assez sec le bout des doigts du duc. Tous deux se regardèrent comme on se regarde entre hommes, quand on est jaloux.

— Vous êtes adroit, monsieur, se borna à dire le duc.

— N'est-ce pas?

Rien de plus. Hélène se mourait de peur; elle ne respira que lorsque le duc, après un temps suffisant pour qu'il n'eût pas l'air de céder aux yeux menaçants de son rival, eut tourné les talons. Mortray se leva à son tour, après avoir salué la jeune femme mais sans la regarder. Ah! qu'elle eût voulu courir après lui pour empêcher ce qu'elle devinait, une altercation, une rencontre peut-être. Mais que dire? Sa fierté, blessée injustement

par ces deux hommes dont aucun n'avait droit sur elle, se révolta. Et puis il lui semblait qu'elle était perdue. Elle avait besoin qu'on la soutînt, qu'on lui parlât, mais qui ? Blanche certainement ! Chancelante, elle se leva pour aller retrouver son enfant, sa seule consolation. Pourquoi l'avait-elle quittée ? Cela ne fût pas arrivé.

Cependant Mortray cherchait le duc. Il ne pouvait rester sous le coup de l'injure que lui avait fait cet homme en venant se jeter à travers de ce moment délicieux et fou. Il ne pouvait vivre tant que vivrait ce rival. Lui, mort... Eh bien quoi ! lui mort, les choses seraient-elles changées ! En serait-il moins à jamais ulcéré par la jalousie. Baste ! il se ferait peut-être tuer lui-même et cela vaudrait mieux, maintenant qu'il avait perdu la *seule* femme qu'il pût aimer ; car c'était la *seule, la seule !*

Il s'en allait à travers la cohue de la fête, le sang aux yeux, ne voyant plus que vaguement les lumières, lorsqu'un coup sec lui fit tomber son claque des mains. Il le ramassa et reconnut le duc, comprit son action et lui empruntant malgré lui sa réponse, mais sans aucun sang-froid par exemple.

— Vous êtes adroit. aussi vous, mais...

— Mais quoi ?

— Le terrain n'est pas propre à nous expliquer.

— Vous croyez.

— J'en suis sûr.

— Comme il vous plaira.

Ces mots rapidement échangés ont trouvé cependant des oreilles pour les recueillir ; on a guetté les deux interlocuteurs, on les a vus sortir l'un après l'autre, mais se rencontrer en prenant leurs pardessus et se quitter de nouveau d'un air hautain. On est fixé, c'est une affaire et quelle affaire !

Pensez donc, deux hommes aussi en vue que Mortray et le duc, tous deux excellentes lames et tireurs *di primo cartello.* La nouvelle court le bal y excitant un intérêt et un plaisir extrême. Les reporters surtout exultaient ! Un si joli écho pour le numéro du matin. Et les paris, naturellement, de s'engager sur l'issue de l'affaire.

— Moi je te dis qu'à l'épée le duc le boutonnera tout au moins. Il n'a jamais été touché.

— Mais, au pistolet, je parie pour Mortray.

Hélène qui a fini par retrouver Blanche qui danse et de tout son cœur de fillette de dix-huit ans, non cependant sans regretter son premier valseur, reçoit en entendant ce propos le coup qu'elle avait presque cessé d'attendre. Sa pâleur devient telle que Blanche qui revient près d'elle reconduite par son danseur s'en effraie.

— Qu'avez-vous, Hélène chérie ?

— Rien du tout... C'est la chaleur, l'énervement de cette musique.

— Venez respirer le frais dans ma chambre ; aussi bien je suis lasse et je pourrais un peu vous embrasser...

Mais Hélène ne se remet pas et Blanche qui, par vingt interrogations a cherché à connaître la cause de son émotion, s'écrie :

— Ce n'est pas ce duel dont on parle qui vous a effrayée ?

— Vous savez donc ?

— Oui...

— Et vous n'avez pas peur ?

— Pour qui... Je suis si sûre que M. Mortray donnera une leçon à ce beau duc, qui est bien le plus agaçant et le plus impertinent des beaux messieurs qu'on m'ait présenté aujourd'hui ; car madame ma mère a fini par se décider à m'avouer quand il n'y a plus eu moyen de faire autrement.

Le regard d'Hélène est à la fois si étonné et si interrogateur que Blanche prend le parti de rougir et se met à dire, avec la mobilité d'esprit féminine qui, tout à coup, lui fait voir le revers de la médaille, dont elle n'envisageait que le bon côte :

— Vous êtes sûre, n'est-ce pas, que c'est

M. Mortray qui donnera une leçon à l'autre, Hélène ?

— Certainement, fait Hélène et, dans son cœur de femme où l'ancien amour tué par le mépris et le nouveau en qui elle n'a plus confiance, se combattent encore, s'élève l'éternelle angoisse de sa vie, la pensée qu'elle n'arrivera jamais à être aimée comme elle eût voulu qu'on l'aimât. Un moment même cette angoisse a fait place à la révolte. Se peut-il que Blanche ait distingué Mortray, qu'elle commence même à l'aimer! Il ne lui resterait plus qu'à s'effacer ; car elle n'est pas encore assez prise par cette émotion d'amour pour ne pas envisager la joie de se sacrifier à une passion plus jeune, plus vive, étant plus naïve que la sienne. Et tout ceci fait que, le cœur raffermi... pour un moment au moins, elle saisit dans ses bras l'enfant encore émue et baisant son front et ses cheveux :

— Retournez danser, ma chérie. Je suis tout à fait bien et vous voir joyeuse et tranquille, — car il faut l'être, puisque nous sommes sûrs que tout finira bien, — me remettra... oui, me remettra tout à fait.

CHAPITRE V

FIN DE ROMAN

— Le coup d'épée que vous m'avez donné, monsieur, vous n'avez pas à le regretter ; car maintenant je puis vous avouer que c'est moi qui, dans cette absurde querelle, ai eu tous les torts.

Telles avaient été les paroles que le duc, blessé non grièvement mais assez sérieusement pour que le combat fût arrêté — l'avant-bras droit traversé et piqué jusqu'à l'os — avait voulu dire à Mortray et que celui-ci avait accueilli plus sèchement qu'on ne l'eût désiré autour de lui.

C'est que loin d'apaiser sa jalousie, ces mots l'avaient envenimée.

C'était bien de lui, esprit mal équilibré, d'être plus jaloux d'Hélène depuis qu'il avait compris qu'il n'y avait eu entre le duc et elle qu'une de

ces illusions qui se dissipent d'elles-mêmes, et de regretter — oui certainement — qu'elle ne lui eût pas cédé tout à fait. Alors il aurait pu l'aimer en toute liberté et avec toutes les audaces !... Mais à présent, qu'allait-il faire entre sa passion surexcitée par l'aventure et sa jalousie qui ne voulait pas céder.

Aussi fut-il d'exécrable humeur au déjeuner qu'il devait à ses témoins, et s'arrangea-t-il, le déjeuner fini sans que personne fût lancé,pou r ne pas revenir avec eux à Paris.

Les laissant donc partir il descendit à pied le parc de Saint-Cloud où avait eu lieu la rencontre et le déjeuner, traversa Boulogne et le Bois pour s'arrêter devant la gare de la Porte Dauphine, décidé, absolument décidé à y attendre Hélène et à se débarrasser d'un seul coup de toute délibération, prêt en même temps à se livrer à elle pieds et poings liés ou à s'arracher à jamais à son pouvoir.

Il était quatre heures et demie. Comme il savait qu'elle ne sortait que vers cinq heures et demie de l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, il eut une heure à passer, heure qui lui parut trop longue d'abord, trop courte ensuite. Lorsqu'il la vit apparaître dans sa sombre toilette de ville il se demanda même s'il ne ferait pas mieux de se sauver sans lui parler.

Il ne se sauva pas, cependant; ce fut elle qui, après s'être reculée d'étonnement ou de joie, vint bravement à lui, en lui disant d'une voix troublée :

— Je suis heureuse, bien heureuse de vous voir : j'avais si peur...

— Pour qui? fit-il avec méchanceté.

— Pour personne, puisque vous avez été assez raisonnable pour ne pas vous battre... comme on l'avait dit.

— Je me suis battu, pourtant.

Elle chancela et porta la main à sa poitrine en murmurant :

— Rien de grave, n'est-ce pas?

— Cela vous ferait donc bien de la peine, de *le* savoir mort ou mourant?

— Certes... Voyons?... parlez!... Quoi?

— Une égratignure.

— Le ciel en soit loué!

Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Elles furent de plomb brûlant sur la plaie vive du jaloux Philippe, qui, avec un ricanement :

— Voici qui est manifester un intérêt bien tendre pour mon heureux adversaire.

Et, s'animant devant son mutisme et ses larmes prolongées :

— Vous l'avez donc aimé, vous l'aimez donc bien encore, ce bellâtre, cet insolent, ce?...

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, j'imagine.

En parlant ainsi, tous deux s'étaient mis à marcher le long du boulevard qui se trouve entre les fortifications et le chemin de fer de Ceinture, absolument désert et déjà sombre à cette heure.

— C'est vrai, reprit-il, avec ironie. Vous n'avez de comptes à rendre à personne, car vous êtes la femme forte et maîtresse d'elle-même, qui n'a pas eu de faiblesses, qui n'en aura jamais! Bien fou aussi est celui qui avait espéré que cette femme — qui, étant femme, a dû lire dans l'âme de celui qui lui parle et comprendre ce que la soirée d'hier a pu le faire souffrir — trouverait le mot, l'accent, le cri qui pourrait seul me permettre de laisser voir mon cœur et d'échapper au doute qui me tue.

Il avait parlé d'irritation, sans bien savoir ce qu'il disait, sans le comprendre; lorsqu'il eut fini, il frissonna de la tête aux pieds, en comprenant qu'il avait livré son secret, dévoilé la profondeur de sa passion. Mais il n'eut pas le temps de s'épouvanter, car elle reprenait, sans marquer d'émotion, mais bien une colère plus vibrante encore que la sienne :

— C'est cela, c'est nous, maintenant, nous, les femmes, qui devons lire en leurs cœurs; c'est

nous qui devons les interroger, les deviner, les supplier, prendre le rôle qui était autrefois le leur, et leur dire... ce qu'autrefois nous osions à peine entendre. Mais, malheureux que vous êtes, c'est la condamnation de votre sexe, de votre race, cette récrimination! Lâcheté, ou traitrise : sortez de ce dilemne! Dans le premier cas, quelle femme peut s'appuyer sur vous? dans le second, quelle femme peut se fier à vous? N'a-t-elle pas le droit de penser que vous ne tenez à ce qu'elle se livre et s'engage d'abord et seule, que pour vous croire autorisés à lui rire au nez, à exiger même, puisqu'elle est si folle de vous, qu'elle devienne votre maîtresse!

— Je n'ai jamais imaginé pareille chose.

— Qu'avez-vous pensé, alors?

— J'ai pensé que je me suis montré assez discret et empressé auprès de vous, assez différent de *tous* les autres, pour que vous ayez pu deviner que j'avais pour vous autant d'estime que d'amitié; j'ai pensé qu'en revanche, vous auriez pu me montrer moins de froideur, d'indifférence!

— Fausseté! Vous avez bien pensé que je devais être folle de vous, et vous m'en avez voulu, vous m'en voulez encore de ne pas l'avoir proclamé.

— Avouez, fit-il en frappant de sa canne les

haies des maisons qu'ils cotoyaient, ce qui parfois faisait aboyer brusquement un chien, avouez qu'il est difficile de parler de sang-froid avec vous!

— De sang-froid... sur cela!... Et puis, à quoi bon?

— A quoi bon?... Voyons, Hélène... mademoiselle... vous ne m'avez pas abordé et suivi sans comprendre, sans pressentir au moins que de cette explication, que chacun de nous doit désirer depuis longtemps, devait sortir un changement de vie important pour tous les deux.

— Je n'ai rien pressenti. Si je vous ai abordé, c'est que j'ai été heureuse de vous voir sain et sauf après avoir craint pour vous... et aussi pour un autre; si je vous ai suivi, c'est parce que ma joie d'un dénouement heureux m'a laissée sans force pour songer que j'avais l'air d'accepter ou de subir un rendez-vous. C'est aussi peut-être — car je veux que vous rendiez justice à ma franchise, que vous vous mêlez de suspecter — parce que je m'imaginais que vous trouveriez dans l'estime, l'amitié que vous venez d'assurer avoir pour moi, quelque mot convenable pour vous faire pardonner d'avoir pris, sans mon aveu, ma défense contre un homme qui n'avait pas le droit, non, qui n'avait pas le droit de m'obséder comme il l'a fait. J'ai eu tort, je le vois, puisqu'au lieu

de verser une parole consolante sur les plaies de mon cœur... ou de mon orgueil, vous n'avez trouvé que reproches injustes, regards ironiques, et des accusations!... Lesquelles encore, voyons? Je veux maintenant que vous me disiez tout. De quoi m'accusez-vous?

— De rien.

— Ne vous dérobez pas. Je lis plus en vous que vous ne le voudriez... peut-être. Aussi bien, puisque c'est moi qui dois jouer le rôle d'homme, être brutale, je le serai. Vous dites m'estimer et vous avez peur de vous tromper... Parce qu'un homme qui porte un grand nom, dont la richesse est avérée et dont les succès féminins ne se comptent plus, est venu se planter devant moi, pris par un des plus mauvais sentiments d'homme et des moins rares, la colère d'avoir été lâche devant ma pauvreté et le désir de faire croire que je pouvais avoir eu un moment de faiblesse...

— Vous l'avez donc eu?... Dites-le moi; il faut que vous me le disiez, pour que je rattrape ce cœur qui veut toujours se donner. Dites-moi bien que vous l'avez aimé!

— Si je vous disais non... me croiriez-vous?... Et pourtant!... Ce que je puis vous dire, puisque vous y tenez, c'est que les paroles tendres, l'attitude respectueuse, les promesses vagues de

l'homme dont vous parlez ont trouvé en moi plus d'écho que je n'aurais voulu et qu'elles m'ont un moment fait oublier mon rôle de fille pauvre. Une autre que moi ajouterait que je venais à peine d'échapper à la maladie, à la mort; que j'étais lasse de souffrir physiquement et moralement, que je me trouvais dans cet état de renaissance et d'enfance des convalescents à qui la vie paraît tout à coup si belle qu'ils se mettent à croire de nouveau à toutes ses illusions; qu'enfin, étant femme et ayant été depuis longtemps malheureuse, j'avais assez soif de bonheur pour ne pas douter comme j'aurais dû... Mais je ne vous le dirai pas. J'ai donc été émue, presque persuadée; je me suis laissé bercer un moment, endormir, griser par ces paroles d'amour si banales, mais qui contiennent l'infini quand on veut aimer.

— Rien que des paroles, certainement?

— Ah! vous voulez la confession complète; vous l'aurez. Non, pas rien que des paroles. Ces mains n'ont pas toujours refusé de s'abandonner à l'étreinte de mains suppliantes; elles ont connu la caresse de lèvres passionnées, et je ne jurerai pas qu'un soir des lèvres n'ont pas effleuré mon front et mes cheveux. Êtes-vous content?

— Si je le suis! Rien n'est édifiant comme de voir de quel air extatique vous revivez devant moi

cette idylle. Croyez-vous maintenant qu'un homme qui se respecte puisse avoir grand'faim de chercher à vaincre par de nouvelles paroles — qui ne seraient pas si belles venant en second lieu — l'impression charmante que vous retracez si passionnément, d'effacer par ses caresses ces autres caresses... qu'elles vous rappelleraient seulement, peut-être. Croyez-vous, enfin, qu'en épousant Hélène Persyer, je ne risquerais pas d'épouser une femme qui a appartenu au moins moralement à un autre?

— Et croyez-vous, vous, qu'une femme puisse avoir grand'faim d'épouser un homme qui, comme tous ses pareils, a appartenu et non moralement, à vingt ou cent femmes avant elle?

— Ceci est jugé.

— Ce qui est jugé, c'est l'homme qui s'est créé un tel point d'honneur, quand il s'agit de mariage, qu'il ne peut le réaliser qu'en se bouchant les yeux pour n'y pas voir. Mais, aveugle que vous êtes, combien croyez-vous qu'il y ait de jeunes filles qui arrivent au mariage en vous apportant la virginité que vous désirez dans votre blasement maladif de sultans chrétiens, c'est-à-dire une âme que n'ait terni aucun trouble amoureux, effleuré aucun désir? Combien croyez-vous qui arrivent à l'âge nubile sans avoir rêvé à d'autres

que vous, sans avoir écouté de troublantes paroles, sans en avoir été émues, sans avoir abandonné leurs mains à de significatives étreintes, et sans avoir senti bondir leur cœur à de certains baisers? Combien ont aimé des enfants comme elles, à cet âge indécis où l'on ne sait pas encore ce que c'est qu'aimer, mais où l'on prend l'amour pour l'amitié? Combien se sont troublées devant les regards d'hommes faits, qui ne songeaient pas à elles, mais à qui elles ont longtemps songé? Combien, combien enfin ont dû d'arriver vierges au mariage à de purs hasards? Mais vous n'en avez cure; il suffit que personne ne vous en parle, que cela ne paraisse pas. Et votre amour-propre.., car il ne s'agit que d'amour-propre, se laisse tromper en paix. Vous les épouserez sans crainte, ces veuves de « passionnettes » qui sont presque des passions parfois, et vous réserverez les rigueurs, les défiances, l'injustice, la cruauté de votre fausse morale pour celles qui vous diront franchement : « J'ai aimé comme en ma liberté de femme j'avais le droit de le faire; je me suis reprise, et de cette erreur légitime, de ce malheur immérité, personne n'a le droit de me blâmer, si chacun a le devoir de me plaindre. »

— Mais je vous plains... et je me plains également, Hélène. Vous aurais-je parlé avec cette

acrimonie, si je n'avais pas souffert, moi qui, depuis si longtemps, lutte pour ne pas vous aimer, sachant bien que votre cœur avait dû s'émouvoir et qui, maintenant, ne sais plus qu'une chose, c'est que je vous aime, oui je vous aime...

Mortray eût-il laissé éclater ainsi sa passion — il y croyait maintenant — si l'obscurité du bois où ils s'étaient engagés au sortir du boulevard Flandrin, ne lui avait donné la sensation d'être enfin seul avec Hélène, loin du monde parisien et des soucis d'amour-propre que notre civilisation analytique rend chaque jour plus multipliés et plus cuisants. Ah ! si cela eût été vrai, comme il l'aurait prise dans ses bras pour lui dire : Tout ce que nous avons pu jeter de paroles est vain; il n'y a de vrai en ce monde que de s'aimer sans souci du passé et de l'avenir.

Mais il ne le fit pas et elle, après un léger soupir, reprit gravement :

— A quoi bon me dire tout cela, maintenant que tout est fini.

— Rien n'est fini, Hélène, quand rien n'est commencé !

— Tout est fini avant même d'avoir commencé. Le voile s'est déchiré, pour moi au moins, et je comprends pourquoi nous en sommes venus à nous dire ce qu'aucun de nous, certes, n'avait

l'intention de dire. Je vois clair en moi... et en vous peut-être.

— En moi, non... A moins que vous ne compreniez quelle lutte s'élève sans cesse en moi, comme en tous mes contemporains, entre le désir et la peur d'aimer. Combien alors on est maladroit à dire ce que l'on pense vraiment, et prompt à laisser partir ce que l'on ne pense pas ! Je suis meilleur que vous ne le croyez, Hélène, et il tient peut-être à vous seule que le sceptique, qui prend toujours le pas devant chez moi, soit à jamais vaincu par le naïf qui voudrait et n'ose se révéler.

Elle eut un moment d'indécision, mais il ne dura pas, et de plus en plus calme et assurée :

— C'est vrai, ce doit être vrai, je me suis peut-être trompée moi-même. J'ai peut-être trop écouté les conseils de mon orgueil blessé ; mais je maintiens que notre destinée est accomplie et que nous sommes à jamais séparés par ce seul fait que la question s'est mal posée entre nous. Et cela vaut mieux en définitive, car je frémis à la pensée que si, en m'abordant, vous aviez eu une seule parole de tendresse ma main aurait pu tomber dans la vôtre, laissant au fond de nous tout ce ferment de rancunes, qui aurait travaillé pour les haines futures. Quel malheur ! mon ami...

— Non pas un malheur, un bonheur, Hélène. Ne sentez-vous pas ce qu'une femme pleine de fermeté et de douceur comme vous êtes, ferait de moi. Vous seule pouvez ressusciter le croyant, l'enfant qui demande à renaître...

— J'ai trop souffert pour ressusciter la foi et la confiance, la jeunesse chez ceux qui ont trop vécu, trop douté. Non, non, ce dont vous avez besoin dans la femme que vous aimerez, c'est d'ingénuité et d'ignorance ; ce dont j'ai besoin, moi, c'est de repos, d'oubli, de sûreté. Et quelle femme pourrait jamais être sûre de l'homme dont la jalousie a toujours primé l'amour !

Ici Mortray ne put s'empêcher de pousser une exclamation, qui était un aveu. Un pâle sourire se montra sur les lèvres ranimées d'Hélène, qui reprit :

— La vie serait un supplice entre nous. Chaque soupir, chaque distraction d'Hélène Persyer seraient interprétée par vous à regret du passé ; elle, de son côté, ne vous verrait pas sourire de votre sourire ironique, sans vous imaginer défiant et malheureux. Dieu merci, j'ai suivi l'inspiration qui me poussait à en finir avec le fantôme d'une tendresse qui voulait et ne voulait pas naître, mais qui nous illusionnait. Voulez-vous que je vous dise, monsieur Mortray, nous ne nous sommes

pas aimés, nous avons été tourmentés seulement par le désir d'aimer. Restons-en là et redevenons tout à fait camarades, puisqu'il n'y a pas en nous l'étoffe de deux amoureux.

Ils revinrent vers la gare de Passy, Hélène très apaisée, souriante, délivrée, lui au contraire, à chaque pas plus blessé du rôle qu'il avait joué dans l'explication et qui n'était certes pas le plus courageux et le plus viril. C'est ce qui le poussa à lui dire, au moment où elle lui tendait une main qui ne trembla pas dans la sienne.

— Si je m'obstinais, pourtant !

Un nouveau sourire, très franc, cette fois, passa sur la figure d'Hélène.

— Vous ne vous obstinerez pas, parce que vous regarderez autour de vous et trouverez... sans doute... — je ne dis pas que je ne vous aiderai pas au besoin — la femme qu'il vous faut : ingénue, croyante et dont vous aurez causé le premier trouble amoureux ; celle qui, sachant que vous vous battiez, n'aurait pas hésité à vous voir vainqueur. Et alors vous cesserez d'en vouloir à Hélène Persyer et vous aurez tous deux pour moi un peu d'amitié. C'est la seule chose que je veuille maintenant de la vie.

Elle a disparu sans que Philippe ait trouvé rien à répliquer. Est-ce à Blanche qu'Hélène a fait

allusion ? Serait-il vrai que cette jeune fille se fût intéressée à lui ; Hélène a-t-elle voulu se venger de lui en faisant naître dans son esprit une lâche espérance, rien que pour le tourmenter. Elle y a réussi, en tout cas, et, furieux de ne plus savoir ou rasseoir son esprit et où retrouver son cœur, cherchant à en vouloir à toutes les femmes pour mieux se libérer de l'impression d'humiliation, de délivrance, de regrets, d'espoir, de dégoût, d'incertitude de lui-même qu'il rapporte de cette singulière explication, il dit amèrement :

— Et maintenant, chez Francette !

CHAPITRE VI

UN HOMME DU JOUR

— Ah! c'est Saruel ! Salut vainqueur ! — Bonjour malin ! — Grand homme ! — Veinard !

Et Saruel, plus joli, plus rose, plus frisé, mieux habillé que jamais de tendre sa main de fille à chair molle, humide et blanche, à vingt mains tendues vers lui, tandis que tout le café Américain dresse l'oreille à ce nom presque célèbre.

Car il est célèbre, certainement, le petit Saruel. Quelle métamorphose ! Ce n'est plus le sous-coulissier, le journaliste financier par à peu près, le joli jeune homme qui prêtait à intérêts largement rémunérateurs — c'était son propre euphémisme — aux femmes mêmes qui avaient eu pour lui des bontés et que le bon archer d'épigrammes, Pol Aurélys, avait appelé l'Éros de

l'usure. Il est Saruel, du compte Saruel et du syndicat du *Chaudron*, Saruel que Möser a reçu, il y a six mois, en longue audience, et à qui il a donné des cigares. Il est aussi, — et ce n'est pas son moindre titre à l'attention, puisque ce l'est à l'étonnement public, — Saruel que Flavien Ély a peint dans son journal *Ni Roi ni République*, comme le type de cette belle jeunesse d'affaires, auprès de laquelle les Mercadets et Gobsecks d'il y a cinquante ans ne sont que petits drôles et scélérats innocents; qui s'en est vengé en lâchant ou faisant lâcher une série d'échos venimeux, disant le nom et les aventures de la demi-mondaine, mère d'Ély. Il est encore ce Saruel qui, rencontré par le socialiste en plein boulevard, à l'heure de l'absinthe, a reçu en pleine figure un large crachat et qui s'est montré à la hauteur de ce qu'on attendait de lui en se bornant à répondre avec un héroïsme, mais aussi un sang-froid à la Talleyrand par un : « Tiens ! il pleut, » qui a presque sauvé sa mise.

Ses camarades de la presse, c'est-à-dire ceux qui s'amusaient jadis à l'aimer de mépris — c'est un amour qui n'est pas nouveau, mais qui est assez à la mode — ont fini par lui pardonner et même lui savoir gré de ce courage de lâcheté, bien que fort chatouilleux eux-mêmes sur le

point d'honneur et assez friands de rencontres, même sérieuses. Quant aux autres, l'esprit du boulevard n'étant pas celui de constance, ils ont fini par oublier ou plutôt se souvenir avec indulgence de l'aventure. Il ne s'agit, du reste, pour obtenir ce résultat que de faire comme le conseille le marquis d'Auberive dans les *Effrontées*, ne pas avaler l'injure, mais la cracher. Tel qui a su essuyer d'un front d'airain les plus cruelles moqueries, l'affront des regards sévères et des mains obstinément vissées dans les poches ou cachées derrière le dos, n'a qu'à tenir bon, faire celui qui n'y comprend rien, pour voir bientôt le mépris se lasser et les mains lui revenir non de sympathie, mais d'oubli, d'indifférence, de scepticisme. Saruel n'a pas agi autrement et maintenant il est accepté comme un type spécial. Sa perfection et son sang-froid dans la lâcheté ont fait indulgents les plus sévères. On redit, on répéta qu'après tout, étant ce qu'il était, le jeune drôle ne pouvait s'exposer à être tué en duel sérieux par un garçon tout d'une pièce comme Flavien Ély, qui se battait en enragé. Et pourquoi? pour un honneur furieusement entamé. Mourir quand le vent de fortune vous emporte ainsi : c'eût été trop cruel, n'est-ce pas? Car on estime que depuis trois mois en renseignements

vendus, parts dans divers courriers financiers, différences de Bourse, opérations ouvertes ou cachées sur le *Chaudron*, l'intéressant ami de Chavedron et de Möser a dû empocher trois ou quatre cent mille francs qui, l'on n'en doute pas, sont placés en lieu sûr et garantis contre tout retour de chance contraire par tous les procédés connus et inconnus.

Du reste, la mauvaise chance n'est pas à craindre pour un homme inféodé à la Banque universelle, au merveilleux et unique *Chaudron*. Cet ustensile n'a jamais plus brillé, resplendi, fulguré. A 3000 francs les actions, en attendant des cours plus fantastiques encore, promis, espérés, attendus, escomptés même; si bien qu'un double courant se produit chez les malins, qui jusqu'alors ont hésité à s'engager. Les uns — c'est le petit nombre — commencent à estimer que la prospérité de l'affaire pourrait bien n'être pas si solide, mais qu'il y a lieu néanmoins d'en profiter; les autres, pris d'un emballement d'autant plus fort qu'ils ont plus longtemps résisté, commencent à se jeter, à portefeuille perdu, dans l'affaire. Car c'est l'éternel danger de la Bourse, et peut-être sa seule moralité, d'halluciner les moins naïfs comme les plus crédules, les innocents comme les coupables, les apprentis carot-

teurs comme les vieux voleurs chevronnés, ceux qui n'ont rien laissé de leur laine à la tonte, comme ceux qui ont été écorchés jusqu'au sang et grelottent encore du coup de ciseau cruel de la dernière baisse. Et tous, étourdis, aveuglés, piqués de la tarentule, de pousser le papier vainqueur, le roi des papiers, criant à s'assourdir et en perdre la tête, la vertu, grandeur et efficacité, la sainteté du *Chaudron*, le seul, l'unique, l'éternel *Chaudron*, en or, messieurs, en or et plus qu'en or !

Tout au *Chaudron* : c'est le cri de Paris, de la province, de l'Europe, du monde presque. — Ce papier est le roi du jour et le roi de tous les papiers. Fi de ceux de la Banque de France ou de l'État qui ne donnent que des revenus de plus en plus minces et que menace la maladie chronique de la conversion. Le *Papier-Journal* ne parle plus qu'avec mépris de ces feuilles sèches, et ne veut plus recommander que le *Chaudron*, qui vient de donner en quelques mois cinquante, cent, deux cents, qui donnera cinq cent pour cent demain du capital versé. Il est du reste tout envahi et en quelque sorte monopolisé par l'admirable et vertueuse affaire. Numéros du matin, numéros du soir ne sont faits que du *Chaudron* et pour lui. Premiers-Paris graves ou légers, bons

enfants ou insidieux, bâclés en style de Prudhomme ou quintessenciés en écriture artiste, retentissent tous d'un hymne d'admiration pour l'affaire, de vénération pour les femmes de France, toujours de plus en plus « Jeanne d'Arc » et de l'éloge hyperbolique du génie de Roderic Chavedron.

Mais ceci, c'est la réclame nette, franche, loyale en quelque sorte. Combien d'autres, et partout, dans le corps du *Papier-Journal*, insinuées, ingénieuses, inattendues! C'est l'*Écho de Paris* où il est question de la baronne *Trois étoiles* ou de la comtesse *Un tel*, à qui leur mari ou leur amant, les deux peut-être, apportent tant et tant d'actions du *Chaudron* à la suite d'un pari croustillant. C'est ici le fait-divers, le bon cliché du cocher vertueux, rapporteur spécial des portefeuilles oubliés ou des parapluies précieux, qui est aménagé à neuf pour parler du *Chaudron*. Il a trouvé une liasse d'actions, la fortune! le Collignon vertueux, et il l'a rapportée au commissaire de police... qui a bien voulu ne pas l'arrêter pour ce fait suspect d'avoir de la probité. On parle du *Chaudron* à propos de diplomatie et de parlementarisme, de paix et d'armements. On n'en déparle pas à l'article « Modes », toutes les femmes dont les maris *chaudronisent* se faisant habiller

par Rodrigue Olindez et se voyant obligées — oui, madame, obligées — de refuser les écrins que leur apportent leurs maris, en liquidation. Le courrier des théâtres, si court cependant, a vingt lignes pour lui à propos du calembour que tel farceur illustre a introduit dans une vieille poésie retapée, ou du couplet nouveau que l'étincelant *Petrus*, l'étoile mâle du café-concert, a intercalé dans sa dernière chanson dansée.

Quant au *Bulletin financier*, il n'est qu'au *Chaudron* ; conseils, espérances, enthousiasme ! Nous ne parlerons pas des quatrièmes pages qu'occupe entièrement l'annonce du troisième doublement de capital de la vertigineuse affaire. Enfin les tribunaux eux-mêmes, les chastes et sévères tribunaux s'occupent, et naturellement de la Grande Affaire qui a été obligée, malgré sa douceur, de faire condamner à un franc de dommages-intérêts — le *Chaudron* est si riche qu'il fait fi des dommages et intérêts dont vivent souvent et exclusivement certaines entreprises qu'on ne veut pas nommer (attrapez, entreprises véreuses !) — un petit journal qui a osé insinuer que tant de prospérité entée sur tant de réclame et menée à un tel état général d'affolement, pouvait faire craindre, ou tout au moins supposer, que le syndicat (un syndicat si vertueux!) et les

administrateurs (des administrateurs si intègres, étant si peu compétents !) eussent établi un peu hors de la mesure illégale mais permise, le jeu sur leurs titres.

Mais l'accueil qu'on fait à Saruel ce jour-là a des raisons d'être particulières, car la curiosité s'en mêle. On sait que c'est lui qui a été chargé de négocier en gros l'arrangement entre Chavedron et Jonas Möser qui, ayant joué sans succès à la baisse, s'est trouvé la veille à découvert de 25 millions. Ce que voyant, le Directeur de la Banque Universelle « avec une générosité toute chrétienne et celtique » avait offert au vaincu un cours de compensation qui réduisait ses différences à 8 ou 10 millions.

— Eh bien ! fait Aurelys en voyant Saruel s'asseoir, sans mot dire, mais avec la mine de celui qui brûle d'être interrogé, tu n'as pas été avalé par ce Jonas, ô baleine ?

— J'aurai voulu voir la tête de ce Jonas, fit un des journalistes.

— Effrayante, vraiment, murmura Saruel. Il m'a presque fait peur.

— Tu te vantes !

Le mot n'est pas lancé par moins de cinq ou six personnes.

— Et a-t-il accepté?

— Est-ce qu'on refuse un cours de compensation?

— Mon cher, vous me croirez si vous voulez, mais il ne me répondait pas. Heureusement que j'ai vu entrer chez lui son oncle, le baron Zacharie qui est une vieille connaissance et...

— Tu te vantes encore.

— Il n'empêche que j'ai une conférence d'une heure avec lui; demandez à l'agent de change de Möser, Daniel Behm, qui attendait et qui m'a vu sortir avec ce bâtard de Flavien Ely.

— Saruel, il va pleuvoir.

Saruel n'eut pas l'air d'avoir entendu ce mot dit à l'unisson par tous ceux qui se trouvaient à la table d'Aurelys.

— Enfin le baron Zacharie est entré et je lui ai expliqué les motifs de ma démarche. Il m'a chaleureusement remercié, a ajouté tout le bien possible de Chavedron, qui est tout de même très chic, entre nous?

— Trop chic, fit Aurelys. Ça lui portera malheur. Quand le loup montre à son ami loup, qu'il est d'une pâte plus tendre, son ami le mange, car le proverbe a tort, comme tous les proverbes.

— Ils ne pourront pas, fit Saruel. Est-ce que vous croyez qu'ils n'auraient pas agi déjà s'ils

avaient cru pouvoir nous vaincre. Nous sommes trop forts.

— Et puis?

— Et puis le baron m'a remercié encore, en me disant qu'il me ferait répondre et il m'a reconduit jusqu'à la porte en me mettant la main sur l'épaule.

Ici, nouvelle explosion de rires.

— Laquelle? — Montre un peu voir — on peut toucher. — Tu ne te brosseras plus, hein? — Faut mettre ta jacquette sous vitrine.

— Laissez donc, fit Saruel, 'plus fier en définitive, que lassé de ces moqueries et des tiraillements dont on les accompagne, n'empêche que le baron est charmant. Mais je vois Tavagnac là-bas et j'ai à lui parler d'une affaire.

— Prononce donc mieux, fit Aurelys.

— Et comment prononcer ?

— Escroquerie.

— C'est toujours votre mot, Aurelys, fit Saruel. Vous êtes bien fier parce qu'avec votre plume, rien qu'en la trempant dans deux sous d'encre, vous gagnez les 40.000 francs qu'il vous faut...

— Pour n'avoir jamais le sou. Là ! ne te fâche pas, homme qui ne crains ni le vent ni l'orage... ni le reste. Et s'il faut retirer le mot escroquerie,

je le retire... c'est toujours moi qui retire avec les braves.

— Ne le retirez pas, si vous le voulez, fit Saruel un peu ému de cette sorte d'altercation, avec une plume qui avait un fort joli brin d'épée à l'autre bout. Qu'est-ce que cela peut me faire à moi. Et puis d'abord, là vrai, qu'est-ce que c'est au juste que l'escroquerie?

— Peuh! de l'habileté que le parquet n'a pas encore... estampillée.

— Eh bien, du moment que le parquet n'a pas...

— Estampillé!... C'est vrai, tout est sauf, surtout l'honneur.

— Mais enfin, reprit Saruel de plus en plus monté par le sang-froid et le lorgnon également impertinents du maréchal de la chronique, et aussi l'air gouailleur de la galerie, je ne vois pas pourquoi, du moment où la justice nous trouve corrects, nous nous montrerions plus rigoureux qu'elle.

— C'est juste. La loi, tout est là. C'est le Dieu moderne, et un Dieu incorruptible encore?

— Non, mais vraiment, à vous entendre, il n'y aurait que des escrocs à la Bourse.

— Qui m'a entendu dire le contraire!

— Eh bien, je vous dis, moi, que l'affaire

que je vais proposer à Tavagnac est excellente.

— Pour qui ?

— C'est net, clair et pur, c'est la mise en actions d'une entreprise de forges et de hauts-fourneaux en pleine prospérité.

— Pour combien de temps ?

— Le temps, au moins, de donner un gain suffisant à ceux qui prendront les actions...

— Et qui les revendront le plus vite possible.

— Et qui les revendront certainement avec juste rémunération.

— Si juste que cela !

— Mais que diable, continua Saruel, rouge cette fois et d'une colère en quelque sorte professionnelle, on ne fait que cela, mettre en actions les grosses affaires et même les petites, quand on ne les crée pas uniquement pour en arriver là. C'est l'escompte légitime des bénéfices futurs. Chemins de fer, mines, grosses industries, usines, maisons de commerce, tout est en papier ; la terre elle-même, exploitations agricoles et vinicoles, forêts et prairies, y sera bientôt. C'est le progrès. Et si vous n'êtes pas pour le progrès, pour quoi êtes-vous ?

— Voilà ! fit Aurelys. C'est ce que l'on serait bien gentil de me dire... Mais vers qui s'avance

ce larbin correct qui a l'air d'un ministre des affaires étrangères... étranger.

C'était vers Saruel. Grave et impassible, le valet de pied du baron Zacharie, qui avait certainement l'air ministériel, s'inclina à peine vers celui à qui on l'adressait et lui remit une lettre que Saruel lut d'une main tremblante et qu'il laissa tomber négligemment entre les mains de son voisin, en se précipitant sur les pas du messager, qui le fit monter dans le propre coupé du baron qu'on lui avait envoyé, ce qui fit une sorte de révolution dans le café, révolution que la lettre n'était pas pour calmer.

« Venez me voir, cher ami, disait-elle. Je tiens à vous charger, puisque c'est vous qui avez commencé avec tact et esprit la négociation de la lettre par laquelle mon neveu Jonas accepte les offres de M. Roderic Chavedron et le remercie ».

Et comme chacun marquait à travers l'ironie habituelle ce petit mouvement d'âme inévitable étant humain, que cause la fortune d'autrui, même achetée au prix de bassesses auxquelles on ne se plierait pas, Aurelys se mit à rire :

— Voilà qui va des mieux. M'est avis que Chavedron a choisi à merveille un homme de confiance.

— Dites de paille.

— Parfaitement, la paille dans l'œil d'autrui et la poutre dans le sien. Quand on fait des affaires, le tout est de prendre des gens sûrs. Qui veut faire les cent pas avec moi avant d'aller dîner, puisqu'il est convenu que l'on dîne tous les jours, surtout quand on n'a pas faim.

CHAPITRE VII

VANITÉ DES VANITÉS

Jonas Möser est debout, la gorge sèche, les lèvres arides, les yeux enflammés, au milieu de ceux qui portent son nom et qui seraient ses parents si l'intérêt, l'argent, le Papier laissaient subsister un atome d'affection entre les hommes. Il est debout, car il vient de se lever avec violence au prononcé de la décision du tribunal de famille, que lui a signifiée nettement, mais doucement, son oncle Zacharie : à savoir qu'il ne fait plus partie de la maison de banque Möser frères, ayant agi seul et compromis le nom en ne réussissant pas.

Il s'est levé pour répliquer, et pourtant il se tait. Il avait cru que sa défense présentée avec passion et non sans adresse, avec des accents ou

à son gré, avait passé l'esprit du dieu d'Israël, aurait ému au moins quelques-uns de ses pairs, et sa surprise et son indignation sont si fortes, qu'il ne trouve plus rien à ajouter.

Fou qu'il avait été d'imaginer quelque chose de tel ! On remue un jury, une assemblée populaire, un ramassis de brigands, d'assassins ; mais l'éloquence, le génie, la foi même ne peuvent rien sur un congrès, un conclave, un sanhédrin, dont le cœur s'est fermé à tout, hormis le sens et l'orgueil du pouvoir. Devant la raison d'État et le Papier, manifestations inertes et sans entrailles de la puissance de la matière, le Verbe n'est rien.

Et, tout à coup, lui qui n'avait pas voulu croire aux menaces de son oncle, il se sentit si petit, si perdu, si destitué de tout ce qui faisait non seulement son orgueil, mais sa seule occupation possible et, ne trouvant plus que néant au dehors comme au-dedans de lui-même, il rêva d'être anéanti tout à fait. Il le rêva si fortement que sa volonté surexcitée crut un moment possible cet anéantissement désiré.

C'est ce qui fit qu'il n'arriva qu'à balbutier ces mots qui lui firent peur... peur à lui seul, hélas !

— Vous me tuez !

Un sourire discret d'ironie, des gestes à peine

indiqués, qui ont l'air d'écarter une vaine rhétorique et le *sanhédrin* se lève ; chacun d'eux se mettant à causer comme s'il n'était plus là, s'il n'avait jamais existé, s'il était déjà mort pour eux.

Cette fois, l'idée de la mort n'est déjà plus une hallucination, c'est une tentation. Il n'aurait qu'à passer la main sous sa redingote et prendre le revolver-bijou sans lequel il ne sort pas et... Cela les ferait peut-être tressaillir, ces êtres de pierre, de voir du sang jaillir sur la table de condamnation.

Mais si cela les laissait indifférents !...

Et sa mère !

Car elle l'attend, celle qui jusqu'au dernier moment n'a pas cru qu'on oserait toucher à son fils, son roi et son idole, celle qui l'avait si bien remonté après la défaite et avant la convocation qui l'avait amené là, qu'il avait cru possible de triompher par la parole. Elle l'attend et vainqueur. Comment le recevra-t-elle vaincu ?

Est-il fou de permettre à un seul doute de se glisser dans son esprit. Vainqueur ou vaincu, il restera le roi, l'idole, le dieu de sa mère : un roi proscrit mais auguste, une idole renversée mais donnant à la terre la mesure de sa grandeur, un Dieu foudroyé mais à l'effigie menaçante encore.

S'il se trompait !

Tout cela a traversé son esprit avec la rapidité que prennent les pensées et les images dans les grands moments du combat de la vie, où l'on voit plus vite et mieux tout, où la confusion des sentiments, des pensées, des souvenirs, des prévisions, n'empêche la netteté d'aucuns détails. Cela a à peine occupé le temps qu'il a mis à faire un geste qui maudit ses juges, à chercher de l'œil son chapeau, à le prendre et à gagner la porte. Zacharie s'y trouve qui l'arrête.

— Vous nous ferez connaître, Jonas, chez quel banquier nous devons faire déposer les fonds et titres de propriété qui vous appartiennent, dès que la liquidation à laquelle nous voulons arriver le plus vite possible sera terminée... sur la situation générale de la maison arrêtée à ce jour, n'est-ce pas ? Il n'est pas besoin de dire que cette liquidation sera entendue de manière à satisfaire toutes vos susceptiblités. Il sera fait droit à toutes vos justes réclamations et les difficultés se verront tranchées dans le sens le plus large en votre faveur. J'en chargerai M. Meyer dont vous connaissez l'intégrité... devant le chiffre.

Jonas n'a pas répondu, il n'a pas voulu regarder son oncle ; c'est d'un mouvement quasi-somnambulique qu'il quitte la pièce et se trouve dans la rue devant sa voiture que son valet de pied

vient lui ouvrir. Mais il passe outre. Il a besoin de marcher, de sentir l'air du jour humide qu'il fait, rafraîchir sa face enflammée, pénétrer dans ses poumons où la colère fait bouillonner son sang.

Il marche d'un pas rapide, suivi par sa voiture et par le valet de pied, empêtré dans les jupes de sa redingote, et qui maugrée de cette fantaisie inaccoutumée de son maître. Les rues se succèdent, les boulevards, l'avenue du bois de Boulogne, il ne les voit pas; il ne voit rien que l'abîme qui le suit et lui donne le vertige. La pluie commence à tomber, il ne la sent pas; tant son être tumultueux remue de résolutions, passe d'accès de rage, le soulevant presque de terre, à des découragements instantanés aussitôt relevés par le coup de fouet d'un désir vengeur. Des regrets s'y mêlent encore.

Pourquoi ne s'était-il pas tenu tranquille? Sa vie était si belle, si heureuse, qu'il ne la sentait même pas. Que n'avait-il attendu la mort de ces vieillards qui l'avaient toujours regardé avec défiance, parce qu'ils lui en voulaient de leur être supérieur et de rêver, en dehors d'eux, des triomphes exceptionnels, personnels surtout!

Hélas! à quoi bon récriminer; c'en était fait. Il était vaincu, lui qui se sentait né pour toutes

les victoires; rejeté du pouvoir, lui qui séchait du désir d'en rejeter les autres; perdu, humilié, chassé, seul, réduit à *lui-même*, enfin.

Et ce *lui-même* qu'était-il au fond?

Il eut peur de voir qu'il n'était rien, peur de se rendre compte de la vanité de sa propre existence, tout entière dans ce qui venait de lui être arraché, et se raccrocha encore, éperdu, à la pensée des vengeances. S'il osait, s'il voulait... peut-être.

Lutter avec Möser frères. Pauvre de lui! Ne savait-il pas bien que c'était impossible non seulement à un être humain, mais à une nation, à la société européenne elle-même, qui était liée par tant d'intérêts au maintien de leur pouvoir, qu'elle serait obligée de se frapper elle-même pour les frapper. Il fallait pour cela le souffle de Dieu, et le souffle de Dieu était avec Israël en ce moment... et lui qui le savait ne pouvait toucher à sa race?

Que faire alors?... Une vie d'oisif riche, de dilettante, d'artiste, la vie du premier Jonas Möser et pour arriver à quoi, en définitive.

Il s'arrêta, secoué par un frisson de peur plus profond que tous les autres. Il venait de revoir la figure de son père, étendu sur le tapis de la bibliothèque de la maison de Saint-Cloud, où il

demeurait encore avec sa mère, pâle, avec le pli ironique du sourire des suicidés et ce léger filet de sang coulé de la tempe et figé en noir dans sa barbe blanche, qu'il avait vu inopinément enfant et qui n'était jamais sorti de son souvenir. Combien de fois avait-il tressailli, la nuit, en retrouvant sur le fonds noir de ses insomnies, cette face inoubliable, ce dernier sourire de désespoir encore mal effacé par la mort et qui, plus que le cantique de Salomon ouvert sur la table au pied de laquelle était tombé ce cadavre criait le mépris des richesses et la vanité du bonheur tout fait.

A ce moment, la pluie qui n'était tombée que modérément se mit à devenir si violente qu'il la perçut enfin. Aussi bien il se sentait las, épuisé, la tête vide. Il regarda autour de lui comme s'il s'éveillait. Il était seul près des lacs dont l'eau noire semblait l'appeler. Son valet de pied qui l'avait vu s'arrêter, s'approcha avec un parapluie. Sa vue le rappela à la conscience des réalités, et, furieux de s'être oublié au point de donner à ce valet, qui ne manquerait pas d'en causer avec la valetaille du reste de la famille, le spectacle d'une bizarrerie que peut-être il avait déjà interprétée, il se jeta dans sa voiture. La portière claqua et les chevaux de sang filèrent, irrités de la promenade funèbre à laquelle le cocher venait

de les contraindre, tandis que leur maître éprouvait dans un effondrement délicieux de fatigue physique, l'impression plus délicieuse encore de ne plus penser, désirer, craindre, une atonie complète, cette « mort vivante » qui est au fond le *desideratum* de chacun des êtres créés.

— Ce serait si bon, toujours, murmure-t-il.

Et c'est fini; l'accalmie n'a pas été longue, juste le temps de laisser à la tempête intérieure le loisir de reprendre des forces et de le secouer plus éperdument que jamais. Maintenant, à tout ce qui a traversé son esprit s'ajoute quelque chose de pire, une colère inattendue et toute nouvelle contre sa mère qui, à force de surexciter son orgueil, l'a conduit à sa perte.

La vue de sa mère qui s'est portée au-devant de lui et l'attend sous le perron ruisselant d'eau n'était pas faite pour l'apaiser; car elle portait encore sur ses traits la confiance dans la victoire. Elle ne la garda pas longtemps.

— Qu'as-tu Jonas... Est-ce que ?

Il ne répondit rien, désignant des yeux le laquais qui, au bruit de la voiture, était arrivé pour débarrasser monsieur de son manteau.

Elle prit un flambeau, toute pâle et le sourcil froncé, ouvrit la première porte, celle de la bibliothèque où la mère et le fils n'entraient jamais

sans frissonner, depuis le suicide de leur mari et père.

Jonas eut un moment d'hésitation. Superstitieux comme un esprit soi-disant prophétique et comme tous les hommes tombés de haut, il se demanda s'il n'y avait pas là une *invite* de la mort, une marque de la destinée. Il entra cependant, et brusquement, de colère contre lui d'avoir eu peur.

— Parle, Jonas, parle vite... Ils n'ont pas osé?

— Si. Je ne suis plus Moser frères.

Elle poussa un cri que suivit un long silence. Il ne l'interrompit pas, car il avait senti ou cru sentir qu'elle lui en voulait déjà d'être un vaincu. Aussi, quand elle s'écria : « Je veux aller leur cracher au nez mon dégoût de leur lâcheté, » lui prit-il la main pour l'arrêter, et avec un ton de maîtrise brusque qu'il n'avait jamais eu avec elle.

— Laissons cela... Je ne veux plus en parler... On en a trop parlé aujourd'hui.

— Tu te résignes, toi!

Il se mit à rire.

— Oui, allons dîner.

Elle eut sur les lèvres un reproche que glaça l'ironie déjà hostile du regard du fils. C'était fini. Tous deux avaient vu clair en eux. Il y avait trop d'ambition dans leur tendresse, trop d'appé-

tit d'orgueil et de puissance pour qu'elle pût se maintenir au même diapason, l'ambition arrêtée, l'orgueil blessé, la puissance évanouie.

Mais si ce fut terrible pour la mère de sentir qu'elle aimait moins son fils, ce fut épouvantable pour ce fils de se sentir encore dépouillé de la part de cet amour qui lui était la plus douce, à savoir l'admiration qu'il excitait.

Mais la nature humaine est ainsi faite que cette suprême défaite, cette perfection dans son malheur, après l'avoir mis au plus bas, lui donna, par contre-coup, le ressort nécessaire pour envisager l'avenir.

— Allons, mère, fit-il avec une douceur inattendue, il faut supporter la défaite. Après tout c'est peut-être pour notre bien que le ciel nous envoie cette épreuve. Jusqu'ici nous n'avons vécu peut-être que de ne pas vivre. Quittons Paris, allons n'importe où chercher des idées et des sensations nouvelles. N'avons-nous pas un palais à Venise? un hôtel à Vienne? Nous nous y installerons, nous y donnerons des fêtes. En attendant nous devons paraître ce soir au Théâtre-Français. Il faut montrer à ceux qui ne nous ont pas compris que nous sommes de force à supporter leur injustice et que nous les méprisons.

Ils parurent en effet au théâtre, on les y vit

passer beaux et impassibles, toujours méprisants des Goyms et des autres Juifs, ainsi qu'à leur ordinaire. On les vit parler comme d'habitude à leurs parents plus embarrassés qu'eux. Mais quand ils revinrent, pendant le long trajet en voiture où ils ne cessaient de parler d'affaires et de religion, ils virent que tout sujet de conversation était tari entre eux. De quoi s'entretenir hors ce qui jusqu'alors avait fait l'intérêt de leur vie. N'ayant plus d'espérance, l'avenir, le passé comme le présent leur étaient également à charge. Ici ou là, n'étaient-ils pas finis, dépossédés de tout et d'eux-mêmes !

Ils partirent néanmoins pour Vienne et Zacharie Möser qui avait craint de les voir trop irrités, puis qui avait tremblé de l'excès de leur calme, se rassura tout à fait.

. . . .

— Ah ! monsieur, quel malheur !

C'est le valet de chambre de Jonas qui vient de pénétrer dans la chambre de Zacharie Möser, réveillé de son meilleur sommeil, son seul sommeil peut-être, celui du matin, et qui ne comprend pas d'abord ce qu'il raconte à bâtons rompus.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Voyons ! De quel malheur parlez-vous ?

— M. Jonas... cette nuit... dans la bibliothèque... comme son père, monsieur le baron!

Zacharie en sait assez et une immense pitié descend en lui. Il avait trouvé de si belle humeur son neveu au retour du voyage et si calme, qu'il n'avait pu résister au désir de lui faire comprendre qu'il n'était pas à jamais exclu de l'alliance et que bientôt on lui rendrait sa place. Jonas avait paru frappé de joie... Quel bonheur d'avoir parlé! Mais pourquoi s'était-il tué ?

Pourquoi? Qui oserait dire, quand un homme prend le parti de se suicider, qu'il ait obéi à tel ou tel motif et même qu'il ait obéi à un motif quelconque.

La folie, dit-on, communément! mais peut-elle être invoquée toujours. Jeté chétif sur la terre et pressé par mille maux, les physiques comme les moraux, les réels comme les imaginaires — plus réels pour certains que tous les autres, — l'homme passe par tant d'alternatives pour vivre et mourir qu'il est impossible que lui-même sache pourquoi il agit. Le suicide est et restera toujours un mystère comme tant de choses qu'on croit connaître quand on se contente d'à-peu-près. On est si près de céder à la mort lorsqu'on la repousse, de la repousser lorsqu'on y cède, la détermination dernière vient

parfois d'une impulsion si involontaire que l'on en arrive, en saine analyse et philosophie vraiment expérimentale, à attribuer *le fait* au moins à un pur hasard. Jonas n'eut pas cessé d'être Möser frères, il l'eût même été seul qu'il eût peut-être été hanté par l'idée d'un suicide pareil à celui de son père et poussé à l'exécuter. Il y avait là prédisposition héréditaire venant peut-être seulement de l'impression qu'il avait ressentie étant enfant à la vue de son père mort, pâle, ironique et le sang coulant de la tempe en filet léger, arrêté en noirs grumeaux dans sa barbe blanchie.

Tel à peu près Möser le retrouva, si semblable à son père malgré sa chevelure et sa barbe encore noires qu'il espéra un moment pleurer ; mais ce ne fut qu'un espoir.

Le reste de la famille suivit bientôt, chacun d'eux plus ému qu'il ne voulait le paraître devant cette mort qui leur faisait sentir plus que jamais l'inanité des choses et la vanité de leur vie, si triomphante qu'elle parût au reste des mortels! Après tout, ils ne vivaient ni plus longtemps ni mieux que les misérables. Puis ce fut la question des moyens à prendre pour que ce suicide ne fût pas ébruité. Bientôt Zacharie, après avoir recueilli les avis dit, tout haut :

— La note aux journaux, Roger.

Le jeune homme que son père avait appelé s'assit à la table qui lui fut désignée et commença à écrire sous sa dictée :

« Depuis longtemps le baron Jonas Möser donnait des signes de tristesse qui pénétraient de chagrin tous les siens. Il se croyait menacé de la maladie qui, il y a quinze ans, foudroya son père... Quelle était donc la maladie, mon enfant?

— Une maladie de cœur, mon père.

— « Et qui était une névralgie cardiaque. Sa famille effrayée d'une tristesse qu'elle attribuait à l'excès de travail auquel se livrait le jeune baron, une des colonnes de l'importante... non de l'ancienne maison, avait obtenu de lui qu'il voulût bien voyager. Avant-hier il revenait de Vienne avec sa mère, tout à fait guéri et joyeux. Chacun le croyait sauvé et lui-même ne cachait pas son envie de reprendre sa place dans les affaires. Hélas ! l'ancienne tristesse avait raison contre la sécurité nouvelle. Le baron Jonas est mort subitement ce matin dans sa maison de Saint-Cloud. Son valet de chambre qui l'a trouvé déjà froid en est encore malade... — Il faudra faire le nécessaire avec les gens, Roger? — Quant à la douleur de la baronne Rachel elle est telle qu'on craint pour sa raison. »

Ici chacun tressaillit, se représentant la douleur de la mère et se sentit heureux de ne pas avoir à monter auprès d'elle comme Zacharie.

La porte de la chambre voisine où la baronne s'était sauvée à la venue de Zacharie n'était pas ouverte qu'on entendit des gémissements et des cris de fureur; mais elle se referma, et le bruit confus de voix qui arriva jusqu'aux autres parents ne leur livra rien de ce qui pouvait se passer derrière les portières amortissantes. Au bout de vingt minutes le bruit même avait cessé. Enfin après une lente demi-heure, la porte se rouvrit pour laisser passer Zacharie, puis Rachel. Les yeux secs, la mère se dirigea près de son fils dont elle prit une des mains, tandis que Zacharie prenait l'autre. Un seul regard fut échangé entre eux. Elle laissa retomber la main du mort et sortit comme elle était venue.

Les familles impériales ou royales, celles qui font fonction de représenter les pouvoirs apparents ou cachés qui mènent le Monde, se doivent à elles-mêmes et doivent à ce Monde de ne laisser rien transpirer de ce qui les agite. Il n'y a pas, il ne peut pas exister chez elles de luttes, de drames, de crimes, d'accidents même. La raison d'État ne le veut pas et il est toujours quelqu'un qui parle et commande en son nom aux douleurs

de se taire, aux colères de devenir muettes, aux flots de s'apaiser. A leur voix tout devient uniforme, naturel, majestueux, calme. Rien n'est uni pourtant, ni naturel, ni calme, le flot bouillonne, la tempête agit mais dans les souterrains. Il suffit seulement que le Monde, s'il soupçonne la vérité, ne puisse jamais en être assuré, ni la connaître tout entière.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CHAMP DE BATAILLE

C'est fini. De tout le papier qui a flamboyé, s'est étalé, s'est froissé de mains en mains sous ce titre ronflant *Banque Universelle de Crédit :* — actions, prospectus, réclames, bordereaux, grands et petits livres, entrefilets, articles littéraires ou financiers, polémiques, caricatures, comptes rendus d'assemblées, etc., — il ne reste plus qu'un vain amas de chiffons imprimés, dont chacun voudrait se débarrasser, non au poids — il n'y a plus de papier vendable, tant il en est de rebut chaque jour dans cet Age de Papier — mais en le lacérant pour qu'il s'éparpille, en le brûlant

14.

pour qu'il s'évanouisse en une fumée moins vaine que l'argent qu'il représentait hier encore. Mais tous ne le peuvent pas. Les membres du syndicat, les gros souscripteurs, tous ceux qui sont acheteurs ès-noms et dont le syndic de la banqueroute connait le domicile ne peuvent se soustraire à l'obligation qui leur incombe de payer peut-être la partie du capital non versé encore. Et c'est l'abomination de la désolation ; car il est si généralement admis que les affaires de banque ne sont créées que pour agioter, qu'on ne verse que le tiers ou le quart de la valeur nominale des titres. C'est assez pour jouer le grand jeu et duper les naïfs.

Donc le feu d'artifice est éteint, la féerie interrompue, la fantasmagorie dissipée. Rampe baissée, chandelles mortes, la scène noire et aride montre ses ficelles, grosses comme des câbles, l'envers des décors placardé de vieilles affiches, les chausse-trapes, la poussière d'où tout vient et ou tout doit retourner. Quant aux personnages, depuis le premier rôle dégonflé tout à coup de son importance et qui déclare qu'il n'y comprend rien, en passant par les administrateurs, qui n'y ont jamais rien compris — et c'est vrai, hélas ! — jusqu'aux comparses : femmes affolées par l'espoir de décupler leur luxe, hommes plus femmes

qu'elles, entraînés par le mensonge de leurs toilettes et l'appeau de leurs fausses caresses; honnêtes gens hallucinés par le besoin de doubler leur petit pécule insuffisant pour vivre, toujours en quête d'un gros lot quelconque et jamais découragés par les catastrophes; carotteurs qui avaient espéré s'en tirer les mains nettes; agents de change et coulissiers arrêtés dans leur vol; rastaquouères s'étant risqués sans risques — puisqu'il ne risquaient que leur très défunt honneur; — les uns tâchant de dissimuler un luxe dont ils ont peur d'être brusquement dépossédés, les autres retombés dans leur médiocrité ou leur misère, avec le rêve en moins et la haine en plus; tous montés de un ou de plusieurs degrés dans l'échelle de la corruption et de l'aigreur, maudissent le ciel et s'en prennent à tout, hormis à eux-mêmes, de l'effondrement de leur sécurité et de la folie de leurs espérances. Et pardessus le bruit confus de sanglots, de cris de rage, de plaintes lâches, d'insultes au Sort, de pleurs de femmes qui sort de ce tas de vaincus, monte, à chaque instant renforcé, un autre bruit fait du murmure de joie de leurs ennemis triomphants, de l'ironie des sceptiques, du blâme des indifférents. Et tout cela est dominé par instants par l'éclat de rire plus insultant encore et insup-

portable des malins, qui ont flairé le vent de ruine et ont pu se tirer à temps du guêpier.

Quant au Papier-journal, il a fait son évolution avec son ordinaire impudeur, l'impudeur de l'anonymat et des assemblées. C'est avec aplomb, avec tranquillité, avec ingénuité presque, que les feuilles du matin ou du soir répètent qu'elles n'ont jamais cru au succès de la croisade des capitaux chrétiens — les unes parce que les chrétiens sont des canailles, les autres parce qu'ils sont trop honnêtes gens ; tous parce que ce sont des imbéciles, étant donné que réussite égale seule intelligence. En fait le Papier-argent cessant d'entretenir le Papier-journal, le Papier-journal lui tourne le dos immédiatement et ne l'a jamais connu. Tous surtout, blancs comme rouges, bleus comme roses, déclarent qu'ils n'ont jamais, au grand jamais, poussé le public à prendre du *Chaudron*. Et ils disent vrai, car ils ne l'ont jamais fait, dans la seule partie qui ne se vende ou loue pas, et qui n'est ni la quatrième page — ni le bulletin financier — ni l'écho (de quarante francs à vingt sous la ligne) — ni le premier article — ni enfin les trois quarts du journal.

Il est peiné cependant le Papier-journal, vraiment peiné de la catastrophe ; et quand on pense qu'il ne vit pas seulement de littérature mais

surtout d'annonces et d'affaires, on ne peut suspecter son égoïste douleur. Que va-t-il devenir avec ce krack? De si belles annonces, des échos si bien payés et tant qu'on en voulait, et pour tous! Qui remplacera les affaires financières atteintes pour longtemps au moins? La librairie sans doute, mais elle en crèvera à son tour. Et alors, quoi?

Aussi le boulevard est-il morne, les rédactions lugubres, les cafés, restaurants et autres lieux de plaisir pleins de consternation. On n'y voit plus essaimer, la figure rougie de bien vivre, émergeant d'une fourrure toute neuve, et fumant des cigares hors de prix, si bien mis, si larges, si encombrants, qu'on les eût pris volontiers pour des boyards ancien jeu ou des marchands de porcs et de pétrole nouveau style, ces vertueux coulissiers, ces journalistes financiers, belle génération spontanée venant on ne sait d'où, enflés du vent de la prospérité, éblouir les garçons de café par la folle libéralité de leurs pourboires. On n'entend plus sonner auprès d'eux le rire *argent comptant* des femmes de joie, ne sachant à qui accorder leurs faveurs, et tout à fait délivrées de la crainte de l'animal légendaire et funeste qui parfois les acquitte, les pauvres chattes, de leur imprudente complaisance. Quant aux cochers, ils font peine

à voir, non pas humbles encore — ils ne le seront jamais — mais n'osant plus refuser qu'à demi-insolemment le client qui vient leur proposer de les prendre à l'heure, eux qui rêvaient de tarifer la course au prix de leur *planche* et de la journée. Les ramasseurs de bouts de cigares eux-mêmes portent sur leurs faces sales je ne sais quel air de désappointement qui ajoute encore au marasme général. Seuls, heureux de l'aubaine, les affreux voyous qui crient le krack et toutes les infamies que les vainqueurs de ces sortes de combats déloyaux peuvent avoir besoin de verser sur leurs adversaires, sourient, glapissant sous l'œil paternel d'une police qui commence à devenir sceptique et qui craint par-dessus tout de se compromettre en se mêlant de quoi que ce soit : — « Demandez le *Chaudron* en cour d'assises — le Bagne de la Haute — les Jésuites de la Bourse ! »

La Bourse ; c'est là où l'horreur est à son comble. Ce n'est plus le temple, ce n'est plus le *gueuloir :* c'est la nécropole. De rares ombres errantes après l'ombre d'une spéculation ; des voix murmurantes qui semblent craindre le commissaire de police. Ils ont tort, les commissaires de police ont bien d'autres chiens à arrêter que les voleurs ou même les boursiers. On ne parle pas, on chuchote ; on ne *transacte* pas, on complote ; on ne

dérobe plus, on se dérobe. La Corbeille est sans papiers; vide, le parquet, car les agents de change ne déconciliabulent plus d'effarement. Leur syndicat — toujours un syndicat — s'est rassemblé pour compter ses morts et achever ses blessés, en se dépouillant, il est vrai, d'une partie des gains acquis dans cette affaire-là ou dans les autres. Dure nécessité, mais inévitable, le *corps* eût été à jamais discrédité sans cela; et là crédit veut dire honneur. Enfin il faut à tout prix relever le Marché, replâtrer le Système qui croule, rétablir sur son piédestal fait de confiance aveugle et de folle crédulité le dieu *Papier*, à demi-liquéfié, semblable au bonhomme de neige quand vient le dégel. Mais avec quel frisson chacun s'emploie-t-il à rétablir la confiance, c'est-à-dire la folie publique? car on a vu le moment où elle avait fui pour jamais. Voyez-vous cela : le crédit desséché, la fortune menteuse disparue, le mirage évanoui, la vérité toute nue — et certes elle n'aurait pas de vêtements, plus même un haillon, la pauvre! — apparaissant au pâle troupeau des victimes de la Spéculation. Et la Spéculation de lever les yeux au ciel, de joindre les mains, de déclarer que ce n'est pas possible, que cela ne peut arriver et n'arrivera jamais. Il faut perpétuer à tout prix le mensonge, restaurer le Système, continuer le

drame; car on n'est pas encore au bout, non on n'y est pas. Mais c'est avec un frisson que tous répètent ces protestations, en cherchant à oublier l'abîme que tous ont entrevu, l'abîme où un mouvement trop brusque peut précipiter encore et à jamais le Système.

La banque juive surtout est active à vouloir tout reconstituer, sauver, avec un désintéressement d'autant moins suspect, n'est-ce pas? qu'elle n'est pour rien dans la catastrophe, puisqu'elle ne s'est jamais, jamais mêlée de l'affaire! Elle se multiplie, épouvantée quoiqu'elle en dise, d'une situation qu'elle ne prévoyait pas et pour l'effondrement d'une seule affaire. Car c'est le propre du *Crédit* d'épouvanter tout le monde en ses écarts et de montrer aux plus malins qu'ils ne sont que des niais. Quant au Gouvernement, bien qu'enchanté d'un événement dont il n'est pas innocent, il a pris peur à son tour. Le nouveau ministère, qui sur une plainte reconnue fausse au sujet des dépôts confiés à la banque, et qui ont été retrouvés intacts, a fait arrêter Chavredon et Isaïe Picard, et provoqué la suspension des paiements, a été obligé de paraître à la tribune pour rendre compte des raisons qui l'ont poussé à prendre ce parti extrême et inconnu dans les fastes financièrs et judiciaires. Arrêter un petit

caissier, un pauvre petit employé infidèle « qui a tondu de ce pré la largeur de la langue », c'est affaire aux lois, mais les grands faucheurs, diable ! Le ministère a mis la main sur son cœur, parlé d'honneur, de respect de la loi — un respect tout neuf alors — car il n'est pas trois affaires financières, s'il en est trois encore, qui se conforment exactement à la loi sur les sociétés. Il s'est expliqué enfin à la façon ordinaire des ministères, en faisant passer la question de gauche à droite. Et ceux qui ont provoqué l'explication et qui appartiennent au parti monarchique et religieux, sur qui le gouvernement fait retomber le contre-coup du krack, et qui se sentent tous éclaboussés par la boue remuée par le désastre, sont forcés de se contenter de cette absence de réponse, de peur que le prolongement du débat n'aggrave le mal et ne perpétue la crise. Aucun d'eux n'a ni la force, ni le courage, ni la conscience peut-être de sauver une bonne fois le pays en le délivrant, fût-ce avec douleur, de cette prospérité mensongère, dont il croit vivre et meurt davantage chaque jour !

De toutes les feuilles de Paris pleines du récit attristé ou joyeux de ce grand et mémorable effondrement, cherchant à s'excuser d'y avoir aidé, ou faire croire qu'elles n'y ont pas poussé,

toutes criant « Confiance » sans grand écho encore, le *Panurge*, par accident, est celui qui peut parler le plus haut. Reignier, en effet, a tant et tant exigé de la Banque Universelle, que Chavedron a fini par renoncer à se laisser traire par un homme véritablement insatiable; ce qui a conduit le journal non pas à attaquer tout de suite l'affaire, mais à la débiner petit à petit. Au dernier moment même, le loyal directeur en était à prédire une catastrophe à laquelle il ne croyait pas. L'événement s'étant réalisé, il en a profité, avec quel air de probité, de vertu, de désintéressement!

C'est lui qui a voulu écrire le dernier article sur l'affaire, car il se mêle parfois d'écrivailler, non sans finesse, bien que d'un style qui amuse au moins sa rédaction. Après avoir félicité le gouvernement d'avoir reconnu son erreur de gouvernement trop jeune — un ministère de deux jours! — en mettant en liberté sous caution Chavedron et son secrétaire arrêtés trop vite, et qui, pour être des imbéciles et des fous, n'étaient pas *tout à fait des malhonnêtes gens*, il se mit à tirer le dernier feu d'artifice de sympathie, une sympathie convenablement délayée de fausses larmes en l'honneur des victimes du krack, des gens du monde, des femmes de France, qui « ont cru qu'en matière financière vouloir c'est pouvoir! »

L'article écrit, il le relit en fumant un excellent cigare, heureux d'avoir su amalgamer en cent lignes toutes les épithètes convenables, les antinomies nécessaires, les malices enfin qui, en tenant la balance égale entre les adversaires, font croire à chacun d'eux que l'on pourrait bien, au fond, être de leur avis. Tout y figure, en effet : « prospérité dangereuse quoique méritée », « catastrophe imméritée quoique facile à prévoir », « confiance trop chevaleresque », « temps difficiles. » Il y a encore et surtout les deux phrases nécessaires pour mettre le public en garde contre les faux bruits qui osent attribuer à la Banque israélite une part quelconque dans la catastrophe, et une allusion spéciale aux Mõser, plus atteints que quiconque par un événement, qui frappe leurs plus chers amis et qui sont navrés, navrés au point d'en être malades, oui malades !

Du reste, il ne ment pas : chacun sait que le baron Zacharie Môser a été admirable. Il s'est rendu chez tous ses amis, ému comme un simple mortel, pour plaindre publiquement Chavedron et déclarer qu'il le croyait le plus honnête homme du monde. Il a fait une démarche personnelle près du garde des sceaux, qui a manifesté des regrets de sa précipitation, regrets inutiles mais si décoratifs. Le coupé aux chevaux Isabelle a sta-

tionné à la porte de tous les administrateurs si injustement accusés par la grosse opinion publique. Le premier il a fait justice de l'absurdité de la plainte en détournement de dépôt qui a été la cause malheureuse de la chute du *Chaudron*, et flétri le chrétien — car c'est un chrétien et il l'a fait négligemment remarquer... à quelques reprises — qui s'était prêté à cette manœuvre. Le landau de la baronne ne s'était pas reposé non plus pendant ce temps. La baronne en était descendue en demi-deuil, redingote de velours noir et tablier de jais signé Rodrigue Olindez comme toujours, pour embrasser la comtesse de Foix, fort atteinte, et ces bons petits Rochemer ruinés, mais là ruinés à plate couture. On raconte même que devant le courage d'Huberte, elle a daigné pleurer et juré ses grands dieux qu'elle ne saluerait plus jamais le grand marchand de blé Belaudy, qui avait mené la campagne de baisse et gagné une centaine de millions pour sa part... ce Belaudy, un chrétien encore, un chrétien toujours!

Si le *Panurge* avait gravement reproduit ces beaux éclats d'amitié, ces visites, ces larmes, ces déclarations, en petit comité la rédaction, directeur en tête, on ne se gênait pas pour en sourire, lorsqu'on devisait entre soi. Pas un des journalistes de toute opinion, — car il ne faut pas croire

que la ligne d'un journal pèse fortement sur toutes les consciences — n'ignorait que la finance Juive ne se désintéresse jamais du *Marché*, par la raison qu'elle ne le peut pas, qu'elle serait perdue et tout de suite si elle le faisait. Mais l'on y portait aux nues la prudence, l'adresse des Möser, qui avaient su mener la campagne ou, du moins, se tirer de l'aventure, sans rien perdre des amitiés sur lesquelles s'étayait leur situation mondaine et sans rien laisser entamer de cet empire qui, comme tout empire, ne peut, sous peine de déchéance laisser croître et prospérer aucun pouvoir rival.

Reignier cependant, malgré sa belle humeur d'être sorti net et pur de ce casse-cou financier... et politique, ne laissait pas cependant que de devenir rêveur lorsqu'il se mettait à songer aux perturbations que ce krack allait produire dans le *Papier-Journal* (bonne galette! bonne galette!). Malgré la peur qu'il avait de l'esprit d'Aurelys et de Mortray qui étaient montés en passant prendre l'air du journal et qui en vinrent au bout de dix minutes, à parler de l'inévitable sujet, il laissa tomber ces mots dits sans blaguer, au risque d'être *ramassé* pour sa conduite particulière dans l'aventure.

— Mais où cette banqueroute nous mènera-t-elle, mes enfants?

— Parbleu aux autres, fit Aurelys. !

— Et lesquelles ?

— Après ce krack, un autre et celui du journal, au bout du rouleau.

— Allons donc! reprit Reignier et deux autres jeunes rédacteurs ordinaires, entrés sur les talons des rédacteurs et chroniqueurs extraordinaires du *Panurge*.

— Il n'y a pas de allons donc ! reprit doucement Aurelys. J'entends, moi, que ceci est le premier symptôme d'une série d'années maigres et pas gaies pour tous les corps d'état et pour nous-mêmes. Je vois encore poindre une nouvelle transformation de la presse, moi qui en ai vu déjà deux ou trois, comme j'ai eu le plaisir de vous en... amuser une centaine de fois. Et quand je dis transformation c'est *liquidation* peut-être. Sans aller aussi loin que ce fou de Salest qui m'a dit ce matin, chez lui, où j'ai été prendre un peu le vent de sa folie particulière qui pourrait bien être la vraie sagesse, les choses les plus cruelles du monde sur moi, vous et tous les camarades, les choses les plus sensées par conséquent; mais qu'il faut bien vite oublier, si l'on veut rester dans ce mouvement et ne pas s'en aller au désert; à savoir que le monde est las du verbe, dégoûté de paperasses, qu'il a soif de silence et

qu'il est prêt à se livrer encore une fois à celui qui le lui donnera, fût-il un barbare ! Sans aller aussi loin que Salest, dis-je, je vois, je sens très bien que le journal tel qu'il est, va se traîner encore un peu de temps en rapetassant les vieilles sottises, les paradoxes rancis et puis qu'un beau matin il crèvera de sa belle mort, avec l'esprit parisien essoufflé.

— Allons donc, le journal est immortel.

— C'est l'apéritif de l'esprit...

— Le stupéfiant de la pensée !...

— Voyons ! Aurelys, on fera toujours de la politique !

— S'il est défendu d'en parler surtout. Ça s'est vu.

— Et le feuilleton des portières ?

— Pourquoi spécialiser. Tout Français est portière sur ce point.

— Et la chronique ! les échos ! l'article mode !

— Pour le feuilleton, reprit doucement Aurelys, je vous accorde qu'on l'aimera toujours, mais le Petit Journal suffira. Il sait donner éternellement le même et presque toujours par le même auteur. Quant au reste, fini de blaguer, je vous le dis en vérité, mes amours.

— Paris aime trop l'esprit.

— En êtes vous bien sûr ! Pour moi, entre nous soit dit, je vous avoue que je commence à

ne plus croire à la nécessité pas plus qu'à la qualité de ce que nous appelons l'esprit parisien. Fait de mots anciens retapés, d'allusions à d'infiniments petits événements, de tirades de théâtre, de scies de café-concerts, d'ironie obstinée et pas sincère, de fausse esthétique surtout, d'un bric-à-brac de vieilles choses et de nouvelles qui ont l'air plus vieux encore, réchauffé, surmené, survivra-t-il cet esprit, si, l'argent manquant, il n'est plus d'oisifs pour croire à sa réalité et souvent sous la seule caution de la réclame que nous nous faisions sans cesse les uns les autres, et pour se pâmer sans conviction et de bonne foi à notre bavardage stérile, nos singeries littéraires.

— Mortray, tu le laisses arranger comme cela, fit Reignier, agacé de voir Philippe approuver dans un bâillement.

— Aurelys ne dit pas un mot que je n'ai pensé et plus fortement que lui, peut-être !

— Attrape, Reignier. Baste, puisqu'il n'y a pas de profanes ici, nous pouvons bien dire notre idée de derrière la tête et confier à ces murs où il ne poussera pas de roseaux bavards : Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne; c'est-à-dire le journalisme parisien n'est qu'un trompe-l'œil bien organisé, une salade, un arlequin, bien assaisonné au goût cosmopolite de nos abonnés étrangers et

des provinciaux de Paris, qui s'imaginent être devenus parisiens parce que nous le leur faisons croire. Ce public donc, effrayé ou, dispersé, changé par la souffrance, la misère, ou l'émigration, personne et nous-mêmes ne comprendrons plus l'infiniment petit de nos allusions, l'alambiqué de nos sentiments, nos engouements et nos dégoûts factices, notre fausse indifférence et notre réelle passion pour le bas, le sale et le laid.

— Quand on prend du paradoxe ! reprit Reignier.

— Mais, hasarda un des rédacteurs, vous oubliez le théâtre ?

— On n'en fera plus, du moins tel que nous l'aimons et le comprenons; car il n'y aura plus de *genre*. Le genre ne vit-il pas des femmes qui vivent de gens riches, qui s'engraissent d'affaires, Tout cela se tient. Oh! il restera les théâtres subventionnés ou pas un de vous ne va et moi-même qu'à son corps défendant. Pleins de génie les chefs-d'œuvre !... allons nous coucher.

— Mais si ce que vous dites arrivait, Paris serait mort, fit Reignier.

— Il sera délivré, jeta Mortray d'autant plus sombre, qu'après avoir fait mener à la pauvre petite Francette une existence intolérable il ve-

nait de se voir lâché par elle le matin même ; ce qui n'est jamais agréable, même quand on a largement mérité l'injure, plus irrité encore de ne pouvoir rétablir l'équilibre de son cœur entre le souvenir d'Hélène, le remords de sa conduite avec Francette, et la hantise toujours repoussée mais renaissant sans cesse du joli visage de Blanche de Foix ; et qui se croyait de bonne foi à la veille du désespoir et à l'avant-veille du suicide.

— Il sera délivré, reprit-il avec plus de force. Et l'on respirera enfin dans l'air purifié de toute cette décomposition sociale que nous venons de critiquer et de peindre avec de faux mépris et une adoration secrète. Il sera délivré, dussions-nous tous crever de misère !

— Toi, fit Régnier, tu me fais de la peine, mon bonhomme.

— Pourquoi ?

— Parce que tu doutes maintenant non de ce que tu fais — ce qui est permis et parfois utile — mais de toi-même. Or ce doute est le signe ou de l'amour ; — ce qu'un journaliste sérieux doit éviter plus que la peste — ou des approches de la stérilité.

— Et plût au ciel que je devinsse stérile !

— Eh ! bon dieu, que ferais-tu ?

— Quelque chose, dussé-je balayer les rues ou pousser des wagons.

— Mais tu en es incapable. Tu es né pour enfiler des phrases, mon pauvre garçon, et pour les jeter.

— Aux pourceaux, reprit un rédacteur.

— Tu les calomnies et tu nous vantes! reprit Aurelys. Qu'as-tu enfin, mon petit Mortray, toi si léger d'habitude et qui n'as pas le droit d'en vouloir au monde, étant jeune encore?

— Le dégoût chaque jour plus profond d'écrire pour de l'argent ce que je ne pense pas, de vanter ce qui m'est indifférent, d'admirer ce que je méprise, de déclarer détestable ce que j'aime : ce que tous nous faisons ici plus ou moins... Ah ! si j'avais de quoi vivre !

— Ah ! voilà la grande question soupira Aurelys... Crois-tu, plumitif plein de naïveté, que si j'étais né tout petit millionnaire, je serais venu semer mes convoitises sur le bitume pour y faire pousser des louis. Allons donc ! J'aurai végété plantureusement où le sort m'aurait fait naître, inutile, mais non nuisible. Le sort ne l'a pas voulu, j'ai semé sur le bitume, les louis ont poussé, je les récolte et nous les récolterons encore tant que nous le pourrons... Qu'est-ce que nous apporte le reporter en chef avec cet air sérieux?

— Une série d'échos sur feu le *Chaudron* et assez drôles, répondit le chef du reportage en sifflotant.

— Chavedron serait-il arrêté de nouveau ?

— Non.

— Une ordonnance de non-lieu ?

— Pas de danger! le gouvernement est trop heureux de tenir les plus beaux noms de France à salir.

— Alors ?

— De nouvelles recrues pour le parti des braves actionnaires du *Chaudron* qui, nouveaux Régulus, ont trouvé bon de se couvrir de la toge dite « exception de jeu », ainsi que le rédacteur en chef du *Lys d'or*, ce bon m'sieu Réal de Maupoy.

— Le comte de Dauphiné lui a retiré la direction de son journal, n'en parlons plus.

— Le coup était porté, toujours.

— Enfin, quelles sont ses recrues?

— D'abord la comtesse de Foix.

— Qui ose le dire? fit Mortray.

— Saruel qui, présenté chez elle par Chavedron, a trouvé le moyen de l'entraîner à des spéculations d'une envergure! Dame! avec un garçon de si haut vol, et si joli surtout!

— Ne calomniez pas les gens sans certitude,

reprit Mortray, cherchant encore à se contenir.

— Eh bien! lisez le *Celte* de ce matin. Van Acker, l'homme pommadé qui hante les ducs et les princes et qui en est hanté, y fait un long article; duquel il appert que les chrétiens feront bien, en présence des manœuvres qui ont amené la chute du *Chaudron*, de se servir de l'exception de jeu. Il ajoute que non seulement il comprend la décision *généreuse* (*sic*) de M. Réal de Maupoy, mais qu'il y pousserait volontiers les autres et principalement la comtesse de Foix qui doit *conserver la dot* de sa fille... Le prétexte est d'autant plus beau que Saruel va partout, disant que ladite jeune fille a sa fortune parfaitement à l'abri de toutes les folies de sa mère, et comme elle ne lui donnera pas un sou...

Ici Mortray ne se contint plus et, et éclatant :

— Ce que vous répétez d'Artigny, j'en suis sûr, est une pure calomnie. La comtesse de Foix est incapable...

— Oh! oh! fit Aurelys, tu ne nous avais pas dit cela, mon bonhomme?

— Qu'est-ce que je ne *vous* ai pas dit?

— Que tu t'étais laissé collectionner par la voltigeuse du second Empire, comme tu l'as appelée toi-même... Est-ce de dépit ou de regret?

— Je ne vous comprends pas... reprit Mortray,

furieux de s'être laissé emporter à défendre une femme qu'il n'estimait pas, tout simplement parce que cette femme était la mère d'une jeune fille qui l'occupait plus qu'il ne l'eût désiré.

Et comme on continuait à le blaguer sur sa prétendue conquête, il prit le parti de quitter la place.

— Parole! reprit d'Artigny lorsque Mortray eut disparu, on dirait que notre premier ténor a perdu...

— Pas l'esprit, à coup sûr, interrompit Aurelys. J'aurai voulu avoir fait son article d'hier sur la vanité littéraire.

— Bon ou mauvais, continua Reignier, vous n'en ferez pas autant mes petits rédacteurs. Mais il ne faudrait pas qu'il tombât dans le lugubre...

— Il serait fini, soupira celui qui guignait la place de Mortray.

Reignier ne répondit pas. Son traité avec son premier ténor courait toujours, et il n'était pas si bon enfant et si maladroit que de dire du mal d'un homme qui appartenait encore au *Panurge*. A fin de bail on verrait.

CHAPITRE II

L'EXCEPTION DE JEU

Il est des heures dans la vie des égoïstes les plus fermes où leur égoïsme retombe si lourdement sur eux qu'ils en viennent à se demander — et c'est leur seule punition possible — s'ils n'auraient pas agi plus égoïstement en feignant de s'intéresser si peu que ce soit aux autres, ne fût-ce que pour que ces autres leur fissent l'aumône d'une grimace compatissante.

La comtesse Éveline vient de passer, non par une, mais par plusieurs de ces heures.

D'autres qu'elles, autour d'elles, pouvaient avoir souffert de l'écroulement du *Chaudron*, mais personne ne pouvait en avoir ressenti une plus amère déception. En dehors des responsabilités qui lui incombaient, vu son rôle de me-

neuse, n'avait-elle pas mis sur la réussite complète, inouïe de l'opération, tout son espoir de salut, sa seule chance d'échapper à la ruine qui l'enveloppait de toutes parts.

Ce qui l'enrageait plus encore, c'était sa dernière opération, la plus forte qu'elle eût tentée, sur les conseils de ce petit Saruel, reçu avec mépris, peu à peu écouté si follement qu'elle se demandait maintenant si, en le chargeant de cette opération, elle n'avait pas obéi à un autre sentiment que celui de la confiance d'affaires, mais bien à un de ces goûts de femme sur le retour qui naissent du mépris même que l'on a pour un joli visage, cet air d'amant de filles, qui est le dernier ragoût des désirs aigris par l'âge et... avancés, pour ne pas dire un mot plus vrai et plus dur.

Ce goût contre lequel elle se révoltait encore, mais par moments, avait pourtant fait naître en elle un premier espoir de salut, l'idée repoussée, reprise, caressée, écartée de nouveau, de payer sa dette en monnaie... de femme... — Elle avait si bien lutté même qu'elle avait cédé et écrit à Saruel pour lui donner un rendez-vous d'affaires, absolument décidée à lui jouer la scène de séduction qui lui avait réussi tant de fois... il est vrai, sans qu'il eût jamais été question d'intérêt.

Saruel avait-il deviné, toujours était-il qu'il n'était pas venu à ce rendez-vous et s'était fait remplacer par un billet très sec, où il commençait à réclamer assez insolemment ce qui lui était dû, et ce qui lui manquait pour faire face en *honnête homme* à ses obligations de coulissier.

C'est alors que la comtesse avait dû envisager le paiement de sa dette et se demander ce qui lui resterait une fois tout payé, tout vendu.

Lorsqu'elle avait quitté sa mère en 1873 pour être plus libre de se livrer à ses goûts dispendieux, ayant *souffert* deux ans son deuil de veuve, comme elle le disait, elle possédait quatre millions : le million qui lui venait de l'héritage de son mari, représenté par sa terre de Périgord, et qui rapportait vingt-cinq mille francs de rente, plus le million de sa dot et les deux millions de l'héritage paternel, auquel sa mère avait renoncé, se contentant de sa fortune personnelle, une soixantaine de mille livres de rente, dont elle ne dépensait pas la moitié.

A ce moment elle avait acheté quinze cent mille francs l'hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne, qui représentait au bas mot, entretien et domestiques, cinquante mille francs de dépense annuelle, de telle sorte qu'il ne lui était plus resté de disponible pour ses toilettes, ses voi-

tures et la vie qu'une cinquantaine de mille francs.

Elle avait joué un peu à la Bourse, gagné, puis perdu davantage, toujours vivant sur le pied de quatre cent mille livres de rente, d'où les dettes, l'hypothèque.

Si encore avec ses premiers gains du *Chaudron* elle avait un peu comblé les vides; mais non, ils s'en étaient allés en fêtes, en toilettes, en caprices absurdes! A peine quelques beaux bijoux qui ne représentaient pas la moitié de la valeur d'achat.

De tout cela, il résultait qu'après avoir payé les douze cent mille francs dus à Saruel, et en admettant que tout se vendît bien, l'hôtel de Paris et les terres de Périgord, il ne lui resterait pas cinq cent mille francs.

C'était la misère, pis que la misère, son sceptre de reine de la mode brisé, la vieillesse même; car sa beauté avait besoin de ce cadre de luxe pour se maintenir au point où elle l'avait placée, àl'âge où elle l'avait arrêtée. Sans compter que, pour vivre même chichement, garder une voiture, il lui faudrait rentrer humblement à l'hôtel du Gros-Caillou, le vieil hôtel froid, rectiligne, mesquin et puant l'Empire de la duchesse d'Austerlitz, subir ses vieilles histoires, ses reproches...

C'était impossible, cela ne pouvait, cela ne devait pas être.

Elle se retournait sans résultat dans l'espèce d'impasse où cet examen l'avait amenée, quand le bruit de la résolution de M. Réal de Maupoy commença à courir les journaux. Elle devait trouver l'idée admirable et, après un combat qui fut court avec un reste d'honneur et l'orgueil de la race, — surtout de celle ou son mariage l'avait fait entrer et qu'elle croyait plus la sienne que l'autre, — elle écrivit à Saruel la lettre que l'on sait.

Saruel, après le premier moment d'effroi et sa visite infructueuse au *Celte* où il avait espéré trouver aide et protection et où il n'avait éprouvé que refus, eut un moment l'idée de s'adresser aux journaux, heureux de taper sur les chrétiens et les beaux noms monarchiques ; mais une autre idée traversa son esprit et le fit soudain renoncer à tout scandale. Et la comtesse qui l'attendait et s'excitait à faire bonne figure à toutes les insultes, à demeurer de marbre aux reproches de sa mère et de sa fille qu'il devrait avertir, fut fort étonnée de recevoir le billet suivant :

« Madame la comtesse, pardonnez à un homme affolé par les responsabilités qui lui incombent et par la nécessité où il s'est trouvé de prouver

aux calomniateurs qu'il était homme d'honneur, dans le seul sens du mot, de vous avoir pressée si désespérément pour le paiement des différences que vous lui devez dans cette funeste affaire du *Chaudron*. Il aurait dû penser que vous êtes aussi atteinte et éperdue que lui. A force de chercher cependant, madame, cet homme a entrevu un moyen, qui vous semblera peut-être *audacieux* et *singulier*, mais qu'il est de son devoir de vous faire connaître, parce qu'il est le seul. Accordez-lui donc la faveur d'un moment d'entretien, aujourd'hui, à l'heure qu'il vous plaira, dans *notre* intérêt à tous deux. »

Un moyen audacieux et singulier ! La vie rentra dans l'âme de la comtesse. Est-ce que le beau Saruel aurait enfin compris l'intention de son premier rendez-vous? Elle en fut indignée comme si elle ne s'était pas offerte; mais à l'indignation succéda la joie, une joie d'enfant qui, après l'avoir charmée, l'effraya. Était-elle donc déjà si férue de ce joli misérable ?

Quand Saruel entra à l'heure qu'elle lui avait fixée, en un billet très sec (on se paie un moment de ces dignités écrites quand on ne peut plus se payer que de celles-là), il la trouva dans le petit salon précédant son appartement, salon discrètement éclairé par deux lampes voilées de

dentelles roses, assise et lisant, mais assise sur un de ces canapés qui font chaise-longue et vêtue d'une toilette qui montrait qu'elle s'attendait à tout, une robe d'appartement rose, soyeuse, ample, à peine retenue par une ceinture demi-lache et par-dessus une redingote de peluche d'un vert à reflets argentés.

— Eh bien, monsieur, fit-elle, quand Saruel se fut assis, d'un air très digne, embarrassé peut-être, qui la ravit. Quel est donc ce moyen audacieux et singulier que vous avez rencontré pour *nous* tirer d'embarras?

— Madame la comtesse, répondit le coulissier, qui ne manqua pas de prononcer à *la parvenue* tout au long le titre de son interlocutrice ; avant tout, permettez-moi de vous demander une chose?

— Et laquelle?

— C'est — quel que soit le sentiment que fera naître en vous l'étrangeté de ma proposition — de me pardonner ma hardiesse.

— Accordé! fit-elle avec une moue d'ironie qu'elle crut irrésistible... mais à condition cependant que cette hardiesse, cette étrangeté ne soient ni trop hardies ni trop étranges.

— C'est que j'ai bien peur qu'elles ne le soient.

Il se penche vers elle, la lèvre entr'ouverte, les yeux roulants ; si bien que la comtesse après

avoir désiré qu'il pousse les choses à la hussarde, prend peur, et se recule pour se rapprocher de nouveau.

— Dites, alors ?

Et lui debout, absurde, théâtral, révoltant :

— Vous avez une fille, madame la comtesse, je l'ai trop vue pour mon malheur.

Un éclat de rire, de mépris pour soi-même, de rage contre lui, de jalousie déchira les lèvres de la comtesse. C'était à sa fille qu'il songeait, à sa fille et non à elle ! Plus audacieux et étrange qu'elle ne s'y attendait, plus insolent surtout ! Sa fille ! Elle se vit debout le souffletant du geste, lui crachant sa colère, son dégoût... mais elle ne fit rien de ce qui lui avait traversé l'esprit en une seconde. Elle était trop accoutumée à toutes les surprises du combat de l'amour et de la vie, pour ne pas trouver, sans y songer, le mot qui convenait à la situation apparente où ils se trouvaient.

— Qu'a de commun ma fille avec ce qui nous occupe ?

— Bon, pensa Saruel, elle ne m'a pas flanqué à la porte, j'y puis aller de mon boniment... en douceur cependant, mais droit au but.

— Puisque vous me découragez déjà, madame, je me tairai, je ne vous dirai pas pour ma dé-

fense — en dehors de l'amour qui peut sinon justifier du moins excuser toutes les hardiesses, toutes les folies, — que je suis le seul homme peut-être qui puisse prendre votre fille *sans dot*.

— Vous savez bien qu'elle en a une.

— Si je vous la laisse, n'est-ce pas?

— Mais non... elle en a une à elle, bien à elle.

— C'est différent, reprit-il avec un malin sourire, car il comptait sur cet aveu. Supposez alors que vous me donniez cette dot... et que je vous donne, moi, quittance de votre dette.

— Mais qui la paiera ma dette puisque vous m'avez dit que cet argent devait servir à vous conserver l'honneur.

Un nouveau sourire de Saruel, à peine visible, si clair pourtant qu'elle s'écria :

— Vous m'avez donc menti en vous disant ruiné.

— On est souvent obligé de mentir, madame la comtesse.

Elle se tut, elle était prise au piège. Comme elle s'en fut irritée avec un autre que *lui*, si charmant et si canaille, si égoïste !

— Enfin vous êtes donc riche. Parlez !

— Ce n'est pas la question.

— C'est toute la question. Parlez donc?

— A quoi bon. Qu'il vous suffise de savoir que

je puis payer un million et plus l'honneur d'entrer dans une famille telle que la vôtre, d'autant plus honorable alors que *personne* ne s'y sera jamais servi de l'exception de jeu.

Elle baissa la tête, sans cesser de le regarder, le trouvant plus joli encore maintenant qu'il ne faisait plus l'hypocrite. Et lui qui sentait qu'il gagnait du terrain :

— Et une fois entré dans cette famille dont *tous* les intérêts deviendraient alors les miens, je montrerai que ce que j'ai accompli jusqu'ici, partant de rien et n'étant rien, n'était qu'enfantillage auprès de ce qui me reste à accomplir.

— Que ferez-vous... Achevez?

— Ce que je ferai : je ne jouerai plus le jeu imprudent qui a failli me perdre comme vous, en me laissant éblouir par une affaire condamnée dès sa naissance, et dont je me suis tiré par une série de hasards qu'il serait trop long d'expliquer et que j'ai déjà oubliés ; je suivrai le vrai chemin où la fortune, mon étoile, m'ont fait entrer malgré ceux-mêmes qui ont *dû* m'employer et qui, désormais, sont forcés de continuer à le faire puisque j'en sais assez pour qu'ils ne puissent se débarrasser de moi. J'irai donc maintenant d'un pas grandissant, si loin et si vite que personne bientôt n'osera élever la voix pour vous blâmer

d'avoir eu l'intelligence d'accepter pour gendre le pauvre petit Saruel, qui, du reste, n'aura qu'à dire un mot pour que les titres et les honneurs lui viennent ; car il pourra, il peut déja les payer un prix auquel tout se vend ici et ailleurs.

Cette fois la comtesse qui se laissait aller à l'idée même d'accepter pour gendre ce Saruel, eut un réveil de jalousie qui la fit revenir sur terre.

— Mais, à supposer que je consentisse, monsieur, qui vous dit que ma fille accepterait? Il suffirait que je vous présente peut-être pour vous faire échouer.

— Ne me présentez pas, je me présenterai.

Il fut si charmant ainsi avec un éclair de fatuité qui lui fit peur pour elle — savait-elle si Blanche ne serait pas séduite elle aussi ? — que le désir de vaincre pour elle-même la mordit avec une telle force qu'elle se jura qu'avant tout elle *l'aurait*. Se levant donc, elle vint mettre sa main sur le poignet du jeune homme, et, le sourire enamouré, les yeux à demi-clos laissant filtrer sous ses cils noircis, le bleu rayon de son regard, toute sa personne tendue, offerte, enveloppant enfin celui qui était son désir, le dernier peut-être.

— Hélas ! monsieur, les enfants ne jugent pas

les choses comme nous, moi avec mon expérience du monde, vous parce que vous avez lutté, que vous avez souffert. Ma fille est tout son père, chez qui l'orgueil de la race primait tout — (Elle mentait, mais si délibérement qu'elle arriva à croire en son mensonge) — Ah! mon ami, il faut une autre âme que celle d'une enfant pour s'émouvoir d'une démarche qui vous honore et qui, l'orgueil vaincu — car j'en ai aussi moi, je m'en confesse — m'a profondément touchée, et, jeune fille, m'aurait fait concevoir une si haute opinion de vous... que peut-être... mais je ne suis pas ma fille, et je ne puis rien, hélas rien pour vous...

Ce n'est pas ce discours, mais bien les soupirs qui l'entrecoupent et le prolongent, les regards qui le soulignent, une femme soulevée tout entière par le désir de succomber, c'est-à-dire de vaincre, qui font comprendre à Saruel la vérité. S'il n'en fut pas ému, il en fut flatté. Il vit bien où tendait le discours. Il ne se cacha pas que la dame pouvait rêver d'apurer ses comptes par cette solution; mais il était assez fort pour ne pas s'inquiéter de cela. Il pensa même qu'en prenant la mère il avait vingt chances de plus d'arriver à la fille. Puis tout cela se fondit dans le sentiment de vanité qui s'empara de son être.

Lui ! le petit Saruel, amant de cette toujours belle créature — elle l'était vraiment en ce moment — qui, six mois auparavant, l'eût écrasé d'un regard s'il avait osé lever seulement les yeux sur elle. Et cette vanité contribue à lui faire jouer son rôle d'homme étonné, surpris, entraîné, de façon à donner à la femme qui le voit tomber en ses bras, l'illusion du goût partagé dont elle est bien résolue à se contenter, au moins pour commencer.

Mais petit bonhomme a gardé sa tête nette et ses idées n'ont pas cédé d'un iota. Elle le vit bien, lorsqu'une heure après, déjà aussi familier et mal élevé avec elle que peut l'être un homme bien élevé qui, en triomphant trop facilement, estime avoir pris le droit de mépriser celle qui est devenue sa maîtresse, il reprit de sa voix douce mais obstinée la question « mariage. » Ce fut donc avec soulagement qu'elle le vit partir. Il l'a laissa si navrée, si dégoûtée d'elle-même qu'elle entrevit vingt solutions absurdes à sa situation : voyage, retraite à la campagne, couvent même. Mais tout cela s'aggravait de la vieillesse acceptée ou subie et elle n'y put consentir. Ces idées cependant étaient assez tournées au noir pour qu'elle ne reçût pas celui qui se croyait le droit de la revoir lorsqu'il se représenta le len-

demain à l'heure qu'elle lui avait donnée entre deux caresses. Il est vrai qu'elle en pensa devenir folle, la nuit surtout, chaque minute d'insomnie se peuplant du souvenir, des images de ce rapide moment d'ivresse auquel elle, l'amoureuse, la collectionneuse, n'avait pas un souvenir aussi charmant, aussi abandonné en tout cas, à opposer. Elle en fut malade, et demeura tout le jour qui suivit pelotonnée dans son fauteuil près du feu, l'attendant, refusant de lire ses lettres, de recevoir sa femme de chambre, et, à plus forte raison sa fille, sa rivale, qui par deux fois insista pour parvenir auprès d'elle.

Le soir cependant, honteuse d'elle-même, elle s'habilla pour le dîner et descendit.

Sept heures et demie avaient sonné; elle s'attendait donc à trouver Blanche à table. Il n'en était rien. Ses lèvres se plissèrent. Aussi bien céla l'occuperait de reprimander durement cette petite sotte de son manque de convenances.

— Qu'on prévienne mademoiselle que je l'attends, dit-elle ?

Le domestique à qui elle s'adressait, au lieu de s'en aller rapidement accomplir des ordres qu'elle n'aimait pas à répéter, regarda avec embarras son collègue, qui lui rendit son regard d'un air pareillement embarrassé.

— Vous avez entendu, je pense? reprit-elle d'une voix sifflante.

— C'est que...

— Qu'y a-t-il?

— C'est que mademoiselle n'est pas rentrée, madame la comtesse.

— Elle est donc partie?... Faites-moi venir sa femme de chambre.

— C'est que la femme de chambre... aussi...

— Parties, sans me prévenir! Quand? Comment?

— Lorsque mademoiselle Persyer est partie, madame la comtesse.

— Et elles n'ont rien dit?

— Pardon, madame la comtesse, la femme de chambre a dit au cocher, qui l'a répété au valet de pied, qui me l'a dit, que mademoiselle se rendait chez madame la duchesse, sa grand'mère. Je croyais que madame la comtesse le savait.

La comtesse s'est levée. Un pressentiment lui traverse l'esprit, mais elle veut douter. Ce drôle à qui elle s'est donnée aurait-il oublié cette faveur et écrit à sa fille? Mais qu'a-t-il écrit? Est-ce pour lui demander sa main, ou bien se serait-il servi de la lettre où elle déclare ne pouvoir payer ses différences de Bourse pour conserver la dot de Blanche?

Il a fait les deux, le charmant Saruel. C'est pour cela que sa fille, indignée et voulant douter, lui a fait deux fois demander de la recevoir. Une lettre de la duchesse, qu'on lui apporte à l'instant, lui apprend tout, et le départ de l'enfant chez la grand'mère. La lettre est écrite de la main d'Hélène, mesurée en ses termes, mais pleine du grondement d'indignation qui a soulevé le cœur de l'aïeule qui l'a dictée; le cœur d'une femme qui, vingt fois blessée, insultée par une fille trop gâtée, lui a toujours pardonné, mais qui ne lui pardonnera peut-être pas cette fois. L'orgueil d'Éveline, à chaque mot — écrit par Hélène Persyer, encore! — gronde, et des larmes de rage lui montent aux yeux; mais ces larmes sèchent vite à la joie que lui cause le *post-scriptum* de la duchesse, qu'elle aurait dû lire seul, puisqu'il est convenu que le *post-scriptum*, quand il y en a, est toute la lettre, ou du moins sa seule partie importante. La duchesse fait connaître à sa fille qu'elle a donné les ordres nécessaires à son notaire pour payer sur-le-champ les douze cent mille francs qu'elle doit, partie sur l'argent qu'elle a économisé, partie sur sa propre fortune. Mais, en revanche, elle déclare qu'elle gardera Blanche.

— Eh! qu'elle la garde! fait-elle, lorsqu'elle a

relu ce bienfaisant *post-scriptum;* me voilà délivrée, libre.

Libre! non. L'image de Saruel, de cet ingrat, de ce petit scélérat, s'est si vivement représentée à son esprit, qu'elle se demande si elle aura la force d'attendre au lendemain pour tenter de le revoir.

CHAPITRE III

HONNÊTES GENS

L'hôtel de la rue Saint-Dominique, où demeure le marquis de Rochemer, est aux trois quarts vidé de ses meubles, de ses tapisseries, de ses bibelots, vendus tout de suite, avec cette folie d'honneur, cet enthousiasme dans le sacrifice qui porte à faire inconsidérément argent de tout : ce qui souvent amène à se ruiner plus vite et mieux, sans profit pour d'autres que les marchands de meubles et les revendeuses à la toilette.

Car si le marquis, affolé à la pensée qu'il pourrait ne pas faire face à ses engagements, a agi de la sorte pour les chevaux, voitures et meubles, Huberte n'est pas restée en arrière. Elle a vendu ses bijoux, ce qui était indiqué, et toutes ses robes, et pour rien, celles-ci. Après quoi elle s'est

précipitée au *Petit-Saint-Thomas* pour acheter, trois cents francs — quel bon marché, n'est-ce pas? — une toilette plus conforme à sa nouvelle position. Elle l'a mise tout de suite et se déclare ravie, car la forme en est divine, et Rodrigue Olindez ne l'a jamais mieux habillée.

Tel est l'avis de son mari, qui ne l'a jamais trouvée plus à son goût. Il le lui dit avec une tendresse encore envenimée par les douleurs de la ruine; il le lui dit en la prenant dans ses bras si gentiment, que la petite femme se met à sauter de joie et à dire :

— Quel bonheur d'être ruinés, si tu m'aimes encore plus!

Lionel commence par en rire, mais bientôt son front s'assombrit.

Lui aussi a commencé par envisager courageusement, gaîment même, la ruine; mais quand il a vu qu'il fallait vendre son château de Rochemer, où il eût fait si bon vivre avec sa femme, délivrée de sa futilité et redevenue l'agréable et simple petite fée des commencements de leur mariage, il a déchanté. C'eût éte si bon de s'en aller là-bas, de passer la journée à inspecter les bois, à voir pousser les blés, à se promener rien que pour se promener, à cheval ou même à pied; puis, le soir, de s'endormir de fatigue au coin du

feu, après avoir lu ou causé, pour dire seulement que l'on fait quelque chose d'intellectuel. Qui sait si cette existence, succédant aux dissipations et fatigues de la vie mondaine, n'eût pas remis le tempérament d'Huberte, de façon à lui permettre d'avoir l'enfant qui jusqu'ici leur manquait, mais que lui seul avait regretté.

Le nuage, de léger, s'épaissit bientôt, s'épaissit si fort qu'Huberte s'en aperçoit, et passant du rire aux larmes, se met à pleurer :

— C'est de ma faute, Lionel, et je vois bien que tu ne me le pardonneras jamais.

— Mais si, mon enfant. D'abord, ce n'est pas ta faute... c'est la mienne aussi; et puisque nous pouvons l'expier ensemble, tout est bien.

— Mais nous nous en irons de Paris, je le veux... loin, très loin.

— En Bretagne.

— En Bretagne, où tu voudras... Avec ce qui nous restera, nous achèterons une petite maison, comme celle de notre notaire, là-bas, avec une vigne vierge et des roses trémières : cela fait très bien... ou mieux encore, une ferme. Ça t'occupera de surveiller les domestiques du fermier. Et moi-même... je ne dis pas que je trairai les vaches ni que je baratterai le beurre; mais je regarderai, je surveillerai, j'irai chercher les œufs frais... Je me

vois déjà en petits sabots; j'en ai vu des amours à trente-cinq francs... pour rien. Et pourvu que j'aie pour moi un joli salon et un grand cabinet de toilette, tout cela tendu en cretonne... Il y a des imitations de Jouy à rêver au *Louvre*, non, c'est avenue de l'Opéra. Enfin, je me remettrai à la peinture et à la musique. Toi aussi?

— Mon pauvre violon! Pourvu qu'on ne l'ait pas vendu là-bas.

— Mais non... Te rappelles-tu le portrait en pied que j'avais commencé de toi? Tu tenais ton violon, précisément.

— Qui avait, ma foi, l'air d'un jambon.

— Tu me l'as dit, et, de rage, je t'ai barbouillé la figure au vert Véronèse.

— Elle était déjà au sirop de groseilles, tu sais?

Et de rire de nouveau à ces enfantillages méprisés au temps imbécile de leur luxe à outrance, et qui leur paraissent à présent d'une valeur inestimable, la valeur des choses qui n'en ont que pour soi. Mais ce n'est qu'un éclair, et de nouveau le front de Lionel se rembrunit; car, jusqu'ici, il a cru qu'il trouverait un expédient pour ne pas vendre son château. Il ne lui faudrait pour cela qu'une centaine de mille francs; son notaire peut lui avancer les cent autres mille francs qui lui

manqueraient encore pour payer et largement tout ce qu'il doit. Mais c'est bien fini, il n'a pas trouvé. Et aujourd'hui même, maître Delâge va lui apporter l'affiche de la licitation. Le pauvre notaire en est désolé; mais quelle consolation peut apporter la figure, même navrée, d'un notaire?

La porte s'ouvre et le nom du notaire est jeté par un domestique, le dernier qu'on ait gardé.

Mais qu'est-ce donc? Ce n'est plus l'air d'ordonnateur des pompes funèbres apporté la veille qui se manifeste sur la figure placide et bien nourrie, gravement encadrée de favoris ras de l'excellent et digne officier ministériel; un sourire se joue sur ses grosses lèvres rasées à l'entour, à la vieille méthode, un sourire qui se pique de malice. Lionel en est troublé, comme on est troublé par un espoir fou, et brusquement :

— Cette affiche, mon cher maître?

— Bon Dieu! fait le notaire... mais je crois que je l'ai oubliée dans ma voiture.

— Je vais la faire chercher.

Huberte, qui se trouve près de la cheminée, va sonner; le notaire se précipite vers elle :

— Je vous en prie, madame, attendez un peu.

— Mais...

— Mais... si je vous disais que je ne l'ai pas fait faire, cette affiche...

— Encore un retard !

— Hon! c'est que je crois qu'elle est inutile.

— Comment cela?

— J'ai trouvé la somme qui vous manquait.

— Quel bonheur ! fait Huberte.

Mais Lionel ne paraît pas enchanté. Il a peur de se tromper.

— Comment cela ? Et à quel taux ?

— Ma foi, fait le notaire, au taux ordinaire. Six ou même cinq, je crois.

— Ce n'est pas possible... et les garanties, puisque je suis forcé d'hypothéquer la Rochemer pour la dot de ma femme.

— J'ai fourni la garantie.

— Vous m'avez dit avant-hier que c'était impossible.

— C'est devenu possible...

— Et qui me prête cette somme? Le nom ?

— Je ne sais... trop... fait le notaire embarrassé.

— Ah ! c'est qu'il faut le savoir... Je n'accepterai pas une obligation mystérieuse.

— Vous avez tort.

— C'est possible, mais cela sera ainsi. Je déteste le mystère.

— Ce n'est pas un mystère.

— Alors, le nom?

— J'ai promis de ne pas le dire.

— Un ami, alors.

— Je n'en sais rien.

— Mais qui?... Je n'en ai pas un qui ait le droit et sauf...

Ici Lionel fut interrompu car la porte s'était ouverte et Mortray entrait, l'air beaucoup plus gai qu'il n'eût fallu dans la présente circonstance.

— Arrive ici, a fait Lionel.

— Pourquoi cela?

— Où as-tu pris l'argent que tu me prêtes?

— Qui, moi... Et où voudrais-tu que je le prisse?

— Tu as vendu la maison de ton père?

— Il y a longtemps que je l'ai vendue, oui. Pourquoi l'aurai-je gardée? pour un rêve qui s'est évanoui. Je n'ai pas besoin de cet argent et cependant il faut que je ne le mange pas. Chez qui sera-t-il mieux placé que chez toi et sur la seule chose qui peut actuellement se déprécier mais non s'évanouir, la terre?

— Mais quand pourrai-je te le rendre?

— Quand tu hériteras.

— Héritages incertains puisqu'ils ne sont qu'à titre collatéral.

— Ne l'écoutez pas fit maître Delâge, le testament de son oncle l'amiral est en sa faveur et je ne crois pas qu'il ait changé d'avis.

— Tu vois que tu n'as qu'à accepter.

— Et moi je le fais de bon cœur, dit Huberte. Merci donc, mon bon Philippe.

— Et vous avez raison, madame. Allons, Lionel, ne fais pas ta moue comme au collège.

Lionel a serré la main à son ami, plus vaincu que convaincu; après quoi tous trois un peu gênés de la situation nouvelle que leur fait ce prêt, se regardent sans rien se dire. Ce qui fait que leur joie est grande lorsque le valet de chambre annonce la duchesse d'Austerlitz.

La vieille dame que Blanche et Hélène Persyer ont conduite à un fauteuil n'a pas vu, mais elle a senti peut-être mieux qu'elle ne l'aurait vu, l'étonnement que produit sa visite; car depuis qu'elle a perdu les yeux, non seulement elle ne sort plus, mais elle reçoit à peine. Avec un sourire qui ranime sa vieille figure qui a l'air mort depuis que les yeux ne l'éclairent plus.

— Voici une visite qui vous étonne, mes enfants, dit-elle d'une voix très douce et qui a l'air amincie et effacée comme toute sa personne, car la vieille duchesse n'est pas visiteuse : c'est là son moindre défaut... Mon cocher prétend que j'aime trop mes chevaux pour risquer de les enrhumer du Gros-Caillou à la rue de l'Université. Il a peut-être raison, le croquant... mais il est des

circonstances dans la vie où il faut aller dire aux gens tout le bien qu'on pense d'eux. Je ne viens pas vous féliciter, mes bons petits amis, d'avoir fait votre devoir dans cette malheureuse affaire ; mais bien me réjouir avec vous de ce que vous l'ayez fait bravement, c'est-à-dire gaiement. J'ai d'autant plus le droit de vous admirer que tout le monde n'a pas eu cette gaieté, ce courage, le reste même. Chut, Blanche !... Je n'ai rien dit, rien pensé même. D'abord ce... dont je ne veux pas parler a eu un si bon côté! Elle est mienne, maintenant, tout à fait mienne, ma petite-fille, et ma fille aussi... Et j'ai gagné en plus une autre amie, cette charmante Hélène qui a été le bon conseil et le soutien de mon abandonnée. Si j'avais su, si j'avais su qu'avec de l'argent je pouvais... Mais voilà-t-il pas que je parle encore de ces malhonnêtetés, alors que nous sommes tous ici honnêtes gens... à la vieille mode. Donnez-moi la main, Rochemer, et vous, petite Huberte, venez que j'effleure de mes vieilles lèvres votre jeune front et que je vous répète combien je vous aime d'être sauvée de ce luxe de parvenus où l'on vous entraînait toutes, peut-être de parti pris, pour perdre les vieux noms et salir le vieil honneur.

Pendant qu'Huberte s'est agenouillée et que la

vieille dame baise son front, Mortray que la vue d'Hélène met sur des charbons ardents et que celle de Blanche, qui a rougi, effraye plus encore, veut prendre congé de ses amis. Si discrètement qu'il ait tenté de le faire, si discrètement qu'on l'ait retenu, ce petit colloque, le mouvement qu'il a produit n'ont pas été perdus pour l'aveugle dont l'oreille affinée perçoit les moindres frôlements.

— Mais il y a quelqu'un ici que je ne connais pas et qu'on peut me nommer, j'imagine ?

— Notre meilleur ami, madame, fait Huberte, monsieur Philippe Mortray, qui n'est pas de trop puisque nous sommes ici entre honnêtes gens, et qui vient d'épargner à Lionel la douleur d'avoir à vendre Rochemer.

— C'est très mal de m'avoir forcé à céder, fait Lionel.

— C'est très mal, mais comme c'est très bien. Donnez-moi la main, monsieur Mortray, reprend la duchesse. Savez-vous que vous m'enlevez un grand poids ainsi. En d'autres circonstances j'aurais pu personnellement aider vos amis... mais j'ai eu moi-même... Voilà que je reviens toujours à ce qui ne doit plus être pensé même! Merci encore, monsieur, pour eux et pour moi et, donnez-moi la main ?

— Grand'mère, ne pleurez point, fait Blanche qui a pris involontairement, volontairement peut-être la main de la duchesse au moment même où Mortray lui a donné la sienne. Les deux jeunes gens ont eu le même tressaillement. Il est si vif que la vieille dame en reçoit le contre-coup. Avec une intuition de femme et de femme privée de ses yeux et habituée à étudier la voix et les mouvements, elle retient la main de Blanche et négligemment :

— Mortray, dit-elle, Mortray? il me semble du reste que je connais votre nom, monsieur.

— M. Mortray écrit, grand'mère, et Hélène vous a lu ses chroniques dans le *Celte*.

— C'est juste. Vous êtes donc, monsieur, un de nos plus célèbres *faiseurs* d'articles.

— Faiseurs, c'est le mot madame, dit Mortray fort surpris de n'être pas plus blessé, — et il n'est pas trop dur pour le métier vide et absurde que nous faisons. Mais avouez que lorsqu'on prend en dégoût la besogne inutile à laquelle on se livre on est à demi sauvé. Ce n'est pas que je dise que je n'écrirai plus — qui a taché d'encre ses doigts les tachera toujours! — mais on peut donner à sa plume des sujets plus dignes, moins fugitifs. Je ne sais pas ce que je ferai maintenant, mais je sais que ce que je ferai...

— Aura toujours de l'esprit, monsieur, puisque vous avez su vaincre ce terrible amour-propre d'auteur qui est, dit-on, invincible.

La duchesse s'est levée, appuyée sur Blanche toute joyeuse et dont le sourire a l'air d'encourager Philippe. Hélène les suit et quand elle passe auprès de lui, sûre d'être redevenue maitresse d'elle-même, ce dont elle a un moment douté, elle sourit au journaliste et semble lui dire :

— Avais-je raison de penser que vous m'oublieriez.

Lorsque la duchesse est rentrée dans son hôtel, installée dans sa bergère, et que Blanche les a quittées pour jouer ses airs les plus gais sur le piano du petit salon voisin, la duchesse se penche vers Hélène et lui dit :

— Depuis combien de temps connaissez-vous ce M. Mortray ?

— Six mois environ. Nous avons dîné deux ou trois fois chez les Rochemer. Il est venu à la dernière fête de madame la comtesse.

— Bien, bien ! je sais cela... mais est-ce un honnête homme ?

— Je le crois.

— C'est un homme d'esprit, toujours.

— Personne n'en doute.

— Oui, mais a-t-il du cœur ?

— Il en aura, et je puis vous dire...

— Chut! fit la grand'mère. Ne troublons pas l'enfant qui rêve là-bas... et laissez-moi rêver aussi, en attendant que nous reprenions ce sujet terrible pour nous deux qui voulons qu'elle soit heureuse, et qui sommes capables de tous les sacrifices pour cela.

Puis avec un sourire, d'un ton plus vif;

— Après tout, mon grand-père le maréchal s'appelait Lebrun et sa femme mam'zelle Antoine, et j'avoue qu'à dix-huit ans, le nom de Mortray, qui n'est pas vilain du tout ne m'aurait pas fait peur, surtout si ce jeune premier a la figure aussi distinguée que sa voix m'a paru l'être.

CHAPITRE V

MARIAGE ROYAL

De la serre où les palmiers et les feuillages rares bleuissent sous la clarté de la lumière électrique, aux galeries où, sous la lueur plus jaune du gaz les ors des tableaux, des moulures et des meubles étincellent ; de la salle de danse qui s'égaie d'une tenture vert d'eau et argent réveillée par des buissons d'azalées, décoration improvisée et achevée, à l'escalier où monte une foule parée qui, se réfléchissant dans les glaces qui le bordent, se multiplie sans fin au milieu des lumières multipliées, monte un bourdonnement de voix rieuses, un bruit de piétinement à demi étouffé par l'épaisseur des tapis. Le parfum des chairs nues, l'odeur vivante aussi des fleurs et du feuillage, d'autres parfums : verveine, violette, musc,

exaspérés par la chaleur font courir dans les cerveaux leurs enivrants effluves. C'est aujourd'hui la fête des fêtes, l'impériale fête des Möser, dont la presse du *Panurge* au *Celte*, du *Figaro* au *Temps*, du plus gouvernemental au plus anarchiste des journaux a escompté d'avance le succès et raconté les merveilles : *défi insolent porté aux catastrophes et condamnations récentes*, disent timidement quelques journalistes grincheux, *courageuse initiative pour ressusciter le commerce parisien*, chantent les autres, le vrai commerce messieurs, le seul, celui des coiffeurs, couturiers, modistes et fleuristes !

Quoi qu'il en soit, la fête n'est pas commencée qu'elle est déjà réussie. Les Möser qui ont hésité à la donner pour mille causes, dont la moindre n'est pas la peur de paraître insulter aux vaincus, leurs amis les vaincus, — car si la cause victorieuse plaît aux dieux, ces Catons modernes préfèrent la cause vaincue — doivent se dire qu'ils ont été agités par de vains scrupules. Le ban et l'arrière-ban de leur *cour* est au complet, et les vaincus, en tant qu'ils soient pour quelque chose dans leur défaite, les amnistient par leur présence.

Ils y sont tous, les hommes souriants, les femmes vêtues d'éclatant, l'air riche, s'ils ont cessé de l'être. Car en fait de luxe, celui menti ou acquis

par des expédients importe peu, pourvu que luxe il y ait. Les administrateurs du *Chaudron* presque au complet ont défilé devant le baron qui leur a servi sa poignée de main la plus abondante et la baronne un sourire où elle a voulu mettre toute sa sympathie pour leur courage, le courage du jeune Spartiate qui s'en va, le portant beau et la poitrine dévorée. Ils le portent si beau, ils ont l'air si courageux que certains — très naïfs certainement, — s'en étonnent un peu et ne parviennent pas à comprendre qu'on puisse s'en aller si brillant, si sémillant, si décoré, au lendemain d'un jugement qui, sans les toucher dans leur liberté, les a entamés autant qu'il a pu dans leur honneur. Les mêmes naïfs pensent que la conscience de leur honnêteté peut bien relever le front des vaincus, mais non leur faire oublier ce que cette honnêteté... dangereuse a coûté de chagrins, de larmes, de vie à ceux qui ont eu foi en elle. Mais ces naïfs, ces vétilleux sont en si petit nombre qu'il ne faut pas s'en occuper.

Personne ne manque donc à la fête des fêtes, excepté Chavedron et Isaïe Picard, les condamnés du mois... du siècle dernier, non que ces illustres victimes gémissent classiquement sur la paille... extrêmement améliorée des cachots modernes comme de petits voleurs de rien, des banquerou-

tiers sans importance, mais parce qu'ils ont trouvé plus sage de s'en aller : Chavedron en Russie où il est innocent, Isaïe Picard à Francfort où il trouvera sans doute une nouvelle affaire à... suivre et à désagréger.

Il est vrai que personne ne songe plus à ces morts... Ils n'existent plus... en attendant qu'ils ressuscitent ; car c'est en matière financière surtout que les résurrections abondent et que le miracle est habituel. Les gros financiers ne meurent jamais, ce sont des phénix qui renaissent de leurs cendres, des astres à révolutions inattendues et à éclipses momentanées. On les croit au plus bas, leurs papiers sont à la voirie et les voilà qui réapparaissent avec un papier nouveau qui fait renaître l'ancienne crédulité aussi brusquement qu'est née la défiance qui lui a succédé. « Si ces gens-là reviennent sur l'eau, n'est-ce pas ? c'est qu'ils savent joliment nager et s'ils savent nager c'est qu'ils n'ont jamais été au fond », dit-on. Et en avant l'engouement, les cours soutenus, entraînés, forcés, et une dégringolade nouvelle, qui peut parfaitement bien ne pas être encore la dernière. Cela s'est vu et se reverra.

Comment se souvenir de Chavedron, d'Isaïe Picard, de la *Banque Universelle* puisqu'on a oublié le Krack lui-même. Les affaires ont repris,

le Système économique a les rouages graissés pour longtemps et si la machine va en douceur c'est pour éviter de sauter ; mais elle reprendra son train fou dès qu'il faudra. Dieu soit loué ! on est encore dans l'âge du Papier qui vaut tous les âges passés, présents et à venir, l'âge du progrès, l'âge scientifique, le seul âge pour les gens habiles, les malins, les forts, les sceptiques, funeste seulement aux gens arriérés, les honnêtes gens, les naïfs, M. Gogo et son immense et peu intéressante famille.

Il faut dire aussi pour expliquer ce concours universel, que les Möser n'ont pas lancé leur fête sans mettre un gros atout dans leur jeu. C'est la présence du prince héritier du trône de Macédoine, le duc Adalbert d'Épire, et la rencontre que fera ce fils de roi, parfaitement nubile, rencontre tout à fait inattendue, n'est-ce pas ? de la princesse Constance, fille du comte de Languedoc, qui vient à peine de faire son entrée dans le monde il y a huit jours au bal blanc donné par la duchesse de B...

Or, la princessse est charmante ainsi que les photographies et gravures en font foi, le duc d'Épire, sur la foi des mêmes truchements, est fort agréable à voir. Très grand, très blond, et portant avec une grâce toute juvénile et une liberté toute

royale le plus joli uniforme de hussard d'opéra comique qu'ait inventé pour son armée le roi d'un royaume assez neuf pour ne pas être sorti encore de la période du panache pur.

Il est onze heures, les princes ne sont attendus que dans une demi-heure; et, bien que la fête ne soit pas commencée, on s'y amuse déjà, les femmes surtout, ravies de sortir de leur coquille, après tout ce temps de marasme pécuniaire et de deuil moral, le vrai deuil, celui des espèces. Plus de cohue, pensez donc, ma chère, à peine des sauteries intimes, des dîners en demi-peau, une fête de charité par-ci, par-là, presque anonyme sans le concours et le tam-tam de la presse! On n'en pouvait plus, on en mourait, on en aurait vieilli. C'est à peine si l'on osait s'habiller pour empêcher ces pauvres couturiers de faire faillite. Aussi, la baronne ne sait à qui entendre tant on la remercie. Elle est en satin pourpre avec tous ses diamants et *plus qu'en beauté*, répète *Frou-frou* qui, dans le *Panurge*, écrira demain sans sourciller cette hyperbole, qui n'est pas la plus forte de celles qu'elle a osées.

A côté d'elle, étincelantes de rubis, d'améthystes, d'émeraudes, de perles, toutes les beautés de la famille, éclipsées cependant par la sombre magnificence de la figure foudroyée et de la toi-

lette de deuil de Rachel Möser, qui répond à peine aux saluts et dont la lèvre a l'air de s'ouvrir comme pour cracher une malédiction, lorsque passe devant elle un homme ou une femme qui ont trempé dans le *Chaudron*, à qui elle attribue ou veut attribuer, la mère, la mort de son fils. Zacharie Möser, qui la surveille, va de temps en temps vers elle.

— Les trouvez-vous assez humiliés, Rachel ?

— Non, je les voudrais, nus, frappés de verges, sanglants, décharnés, je voudrais de mes mains leur arracher les yeux... et les ongles.

— Allons, calmez-vous.

Le baron s'éloigne de peur que Rachel ne s'excite et ne lâche la bride à sa colère, qui parfois, après des journées de stupeur éclate en invectives qu'elle croit prophétiques, et lui fait présumer qu'elle deviendra folle.

Cependant, Zacharie Möser commence à s'inquiéter. Il a compté sur le « mariage royal » qu'il a négocié à la suite de l'emprunt macédonien pour occuper les esprits, et les premiers rôles de cette comédie, qui seule peut empêcher qu'on ne se regarde comme chiens de faïence entre Sémites et Chrétiens, n'arrivent pas. Tout à l'heure, en passant au fumoir, il a dû tancer un jeune homme qui, au passage d'un des administrateurs du

Chaudron n'a pu s'empêcher de murmurer : « A Mazas les vieilles couches ! » Il voit donc ceux-ci, après l'avoir porté beau, pencher la tête, se souvenant maintenant rien qu'à voir se multiplier autour d'eux, non pas arrogantes, pis que cela, ironiques, les faces caractéristiques des Sémites, des injures dont la presse, presque toute en leurs mains, a accueilli leur mise hors de cause, et, surtout, des nombreux et ingénieux articles par lesquels elle a tâché d'établir qu'il y avait en définitive au monde deux sortes d'affaires d'argent : l'affaire Israélite, vertueuse et sûre, par cela seul que les Sémites avaient le monopole de l'intelligence, du tour de main, de la seule prestidigitation, du seul vol saint et légal en ces matières, et l'affaire Chrétienne, viciée par son seul baptême et par cela seul devant être mise hors la loi. Quel cri de joie dans cette même presse lorsque Chavedron avait été condamné, quel remerciement au juge ! — Oh ! le juge intègre, le docte juge, le juge impartial ! — car cette fois, Schylock triomphait sans que nulle Portia se fût levée pour le faire quinault.

Mais quel frémissement, quel mouvement ! et chacun d'oublier ses rancunes, et ses préoccupations ? Serait-ce le prince d'Épire ? Pas encore. C'est pourtant une entrée à sensation. La comtesse de Foix, ma chère, et au bras de Saruel ! Il

signe Saruel des Ormes, il est vrai, du nom de la propriété qu'il a achetée en Périgord, tout auprès du château appartenant à son amie. Et chacun de dévorer des yeux la comtesse, plus jeune que jamais, au moins quant à la robe : une robe rose, à l'enfant, brodée de tulipes roses et lilas... un chef-d'œuvre presque ; la comtesse qui serait encore jeune si elle ne se trouvait à côté de son joli et trop jeune amant, au teint rose, qu'elle veut épouser, le fils d'une femme de chambre ! Car il l'est, témoin le mot du duc d'Aiguepers qui, le voyant papillonner chez la comtesse et faisant déjà le maître de maison, s'est vengé de tant d'outrecuidance en lui disant : « Est-ce que madame votre mère que j'ai vue, je crois, chez un de mes amis, est toujours en bonne condition ? »

Jusqu'ici, la comtesse a hésité à s'afficher avec son amant, son maître, qui ne l'a pas encore battue, mais qui la battra... et qu'elle n'en aimera que plus, puisque chaque méchanceté — et il commence à ne pas les lui épargner — l'attache, la rive plus à lui ; mais il l'a exigé. Après tout, un peu plus tôt, un peu plus tard ! Elle sait que dans le monde dont elle fait partie et où l'honneur n'existe plus que pour couvrir l'amour-propre, beaucoup d'argent et l'amitié du baron Möser en feraient passer bien d'autres. Or,

personne n'ignore plus que Saruel est un des hommes du baron, presqu'un prince du Saint Empire Économique!

L'incident passe vite dans l'émotion des entrées royales. Le duc d'Épire arrive le premier, si joli que toutes les femmes voudraient au moins lui baiser la main. Son costume de hussard bleu de ciel, galonné d'argent, lui donne bien un peu l'air d'un militaire d'opéra-comique ou d'un prince de féerie; mais les femmes ne détestent pas cela, et la princesse Constance qui apparaît rose, dans une robe de gaze rose, les cheveux châtains relevés, un simple collier de perles au cou, paraît être comme les autres femmes, car elle rougit et sourit à la fois. On s'émerveille, on s'attendrit, on pleurerait si les orchestres n'attaquaient les danses... La princesse et le prince valsent ensemble, et le bleu et le rose de leurs vêtements mêlés, leurs yeux brillants, leurs sourires sont charmants à voir. Si rare est le spectacle d'un mariage royal où, la jeunesse officiant, on peut espérer l'amour!

Pendant que la fête s'animait ainsi, Mortray arrivait au bal, l'air plus que soucieux, cherchant quelqu'un sans doute. Ce n'était certes pas Salest, qu'il ne s'attendait pas à trouver là du reste; car il fit un mouvement pour l'esquiver lorsqu'il

le heurta. Mais Salest ne vit pas ou ne voulut pas voir ce mouvement, instinctivement décidé à prendre son auditeur où il le trouvait. Il était en habit noir, mais non brossé, avec une chemise sans boutons laissant voir un gilet de flanelle d'un gris qu'on eut pu baptiser de noir, la cravate froissée et le nœud de côté, sans gants, les cheveux défaits, la face et les mains sales. Seulement, cette fois, ses souliers étaient pareils et irréprochables. Au surplus, les yeux injectés de sang, l'air plus égaré que jamais.

— Je ne m'attendais guère à vous trouver chez Möser.

— Ni moi... Pffu! pffu! J'ai été dans l'infini toutes ces nuits... et j'ai failli y rester... Aussi mon médecin — c'est moi-même sans vanité — m'a ordonné de descendre sur terre et de me mêler au troupeau des animaux obscurs et inférieurs, qui croient vivre parce qu'ils grouillent et agir parce qu'ils jacassent... J'ai secoué le joug du démon Excelsior et, pour mieux tuer la pensée et les pensées, je suis venu ici où se joue la grande farce du jour, du replâtrage entre les races qui veulent faire semblant de se mêler, comme si une race se mêlait jamais à une autre, dans un monde où tout se mange, au réel comme au figuré. Et toi, mon garçon, que fais-tu?

— Moi, je cherche quelqu'un.

— Je vais te le montrer. Dans la galerie, à deux pas de ta belle-mère.

— C'est dans l'infini que vous avez trouvé les nouvelles du jour, Salest ?

— Pffu ! pffu ! Imbécile ! Dans l'infini, j'ai vu ce dont personne ne se soucie, j'ai *vu*, oui vu, se mouvoir le système des mondes, j'ai *vu* ce que tes savants ne verront jamais, parce que ce ne sont que des mathématiciens à la mode de l'École polytechnique, qui ne voient que la formule et non plus les choses, plus rêveurs, ces précis, que les rêveurs vagues. Quel éblouissement ! Tout le système pivotant sur un axe de soleils, une sphère de systèmes où le nôtre se noie comme une petite île de l'Océanie dans le vaste sein des mers australes, avec la sphère centrale vers qui tous les systèmes convergent sans cesse pour finir par s'y absorber et en rejaillir en systèmes nouveaux; matrice de lumières d'où ce pollen d'astres ne vient se perdre que pour rejaillir sans cesse sous une forme nouvelle. Rien que cela, anthropomorphe Mortray... Tu n'y comprends rien ? Ah, ah ! je l'espère bien — ignorant, cuistre des lettres élégantes, myope terrestre ! — Mais je fais grâce à ton ahurissement; aussi bien rien qu'à en parler, le sang me revient

aux yeux et je ne vois plus que cet aveuglement.

> C'est grâce aux astres non pareils,
> Qui, tout au fond du ciel flamboient,
> Que mes yeux consumés ne voient
> Que des souvenirs de soleils.

Comme dit notre Beaudelaire qui, en sa qualité de poète, n'était pas un demi-fou... comme Salest... Allons, pourquoi cette mine, parce que ton futur beau-père t'agace là bas.

— Vous savez donc?

— Ne sais-je pas tout? n'ai-je pas des amis qui ne me laissent rien ignorer de la vie inférieure? Quand je dis des amis, c'est peut-être autre chose, mettons des curieux, pffu! pffu! qui ne sont pas fâchés de m'entendre déshabiller les choses de leur apparence pour leur en livrer le secret... auquel ils ne croient pas souvent, (crétins, idiots!...) Je sais donc que mon Mortray a fini par rencontrer le bonheur bourgeois que je lui avais prédit. Un vieil hôtel Empire au fond du Gros-Caillou; une vieille dame aveugle... comme l'amour, une jeune fille blonde... une idylle à laquelle on veut mettre fin par le plus consacré des mariages... Mais voilà le chiendent — la jeune blonde étant mineure, il faut le consente-

ment de la vipère mère, qui a trouvé le vipereau de ses rêves. Et pour cela, nous devons aujourd'hui aller faire des mamours à cette Jézabel... que tu aimerais mieux voir manger aux chiens.

— Non, certes, je ne le ferai pas, je n'irai pas.

— Pas d'autre moyen d'épouser la chatte blanche, que de laisser faire le mariage viperin, mon bon.

— On peut toujours tuer le mâle.

— Répète un peu?

— Je vous promets que je le tuerai s'il vient au bout de mon épée.

— Mais il n'y viendra pas.

— Je l'y forcerai bien.

— Le soufflet classique, romantique, dramatique et littéraire! Bah! mon Saruel dira qu'il fait du vent, et tu en seras pour ta sottise!

— Si lâche que cela! Ce n'est pas possible!

— Tu ne te souviens donc pas qu'il a riposté au crachat de face d'Ély par un « il pleut » que feu Talleyrand, l'homme au coup de poing, doit lui envier.

— Alors quoi?

— Céder... Ne sois pas plus royaliste... que la reine; car j'imagine que ta princesse attend le succès d'une démarche dont on n'a pas osé te parler, mais qu'on désire. Va, laisse-les marier

et marie-toi. Ça durera plus longtemps pour toi que pour eux.

— Ils divorceront, sans doute, et le scandale sera complet !

— Mieux que cela. Regarde ta belle-mère ?

Saruel venait de s'éloigner, et la comtesse semblait avoir vieilli au moins de dix ans. Bientôt un tremblement imperceptible remua le bas de sa figure et son œil droit se mit à cligner, à se fermer tandis que la main droite qui tenait l'éventail était agitée d'un tremblement croissant. Elle se leva, mais difficilement. Tout avait disparu.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien, si ce n'est que la maladie nerveuse pour laquelle j'ai été appelé il y a deux ans et que je n'ai pas voulu soigner — je ne soigne que les êtres valables et j'aimerais mieux me faire sauter la cervelle que de prolonger la vie d'un être nuisible ; voilà mon humanité à moi ! — est tout bonnement un commencement de paralysie générale. On ne vit pas impunément de la vie de jeune femme alors qu'à des signes certains on a dû reconnaître qu'on a cessé d'être femme. Dieu sait comment le mal a été enrayé par le médecin qui m'a succédé. Il devait reprendre étant donné, ce... nouveau rajeunissement passionnel. Cette fois, cela ne sera pas long.

— Mais on peut vivre paralysée.

— Rassure-toi, âme candide, elle ne vivra pas. Si elle ne meurt pas de sa maladie, elle mourra de la rage combinée de vieillir brusquement, avec sa jalousie de femme qui aime peut-être pour la première fois. Je te promets d'aller te serrer la main à la petite cérémonie et de l'air convenablement funèbre qui convient à ces comédies-là.

— Ah ! Salest, si on ne savait pas que vous vous moquez de tout.

— Je n'ai jamais été plus grave... Allons, va faire ta demande, car on t'a vu, et si tu tardais, tu n'aurais pas le mérite d'y aller de bon cœur. Pffu ! pffu ! Et vive la farce du monde, mon ami !

Mortray fit donc ce qu'il ne voulait pas — ce qui est du reste une des plus belles prérogatives de la volonté humaine — et revint fort mécontent de lui près de Salest, prêt à le quereller s'il lui parlait encore de cette « saleté » là ; mais Salest y songeait bien.

En revanche, il posa à Mortray une question qui le fit presque rougir.

— Et Hélène Persyer, qu'est-ce que vous en faites tous deux ?

— Mademoiselle Persyer a dû quitter mademoiselle de Foix pour soigner sa vieille amie,

mademoiselle Villenoy, qui est tombée tout à fait malade.

— Ah ! ah !

— Mais elle a bien promis à la duchesse d'Austerlitz de revenir auprès d'elle, dès qu'elle le pourra.

— C'est-à-dire quand vous serez mariés. Tout est pour le mieux. Quand je te disais que vous aviez trop bu tous deux l'amertume de la vie. Mais toi, tu vas boire le miel d'amour ; quant à l'autre, qui vous vaut cent fois, n'en parlons plus ; ça n'aurait qu'à te faire plaisir.

A ce moment, la foule qui rôdait autour des causeurs reflua, s'écoula, laissant un large passage. Le comte de Languedoc conduisant sa fille, suivi du duc d'Épire menant la comtesse, une couronne royale au front et d'une trentaine de couples triés sur le volet, tous les Möser compris, traversaient le salon pour se rendre au souper qui leur était préparé. A cette vue, Salest commença à donner les signes les plus compromettants de joie moqueuse. Et quand le cortège eut disparu, il battit un entrechat, envoya son claque dans la figure d'un jeune homme, qui l'appela maladroit et exprima son indignation qu'on reçût de pareils saltimbanques ! Mortray se fut sauvé, s'il n'eût été retenu de maîtresse poigne.

— Comprends bien, comprends bien, petit Mortray, pourquoi je viens de danser et de rire, dussent les murs de ce palais s'écrouler. Les as-tu vu se sourire, tous ces braves gens qui s'en veulent à se faire fusiller, s'ils le pouvaient.

— Et pourquoi ?

— Crois-tu que la comtesse de Languedoc puisse jamais pardonner au Möser, d'abord d'avoir fait le mariage de leur fille, ensuite d'y avoir mis pour condition que l'entrevue aurait lieu chez elle.

— Mais les Möser, eux, n'ont qu'à se féliciter...

— Non, car ils ont été roulés.

— Comment cela ?

— Mais, tu ne sais donc rien ?

— Puisque vous savez tout !

— Oui. Donnant donnant, a dit le baron, lorsqu'après mille *va et vient*, billets ambigus, conférences diplomatiques, protocoles destinés à sauvegarder les susceptibilités extérieures, la forme, — tas de Bridoisons, va ! — il a été convenu que le mariage se ferait sur les bases de l'emprunt macédonien ; mais la princesse Constance, qui n'a pas fait encore ses débuts dans le monde, ajouta-t-il, débutera dans le salon de la baronne.

— Mais le bal de la duchesse de B...

— Nous y voilà. Pris comme renard au piège,

mes personnages royaux dûrent accepter, — les princes en simple regret ou appétit de couronne, ne trouvant pas toujours un héritier de trône, fût-il grand comme ça, à se mettre sous la dent. On convoqua les intimes avec des airs éplorés, on se consulta. On ne trouvait rien, quand la duchesse de B., mise dans la confidence, en fine et aimable trouveuse d'expédients, s'écria :

— N'est-ce que cela. O lys immaculés, ne jaunissez pas, ne penchez plus la tête, relevez vos fronts royaux. C'est dans huit jours qu'a lieu l'entrevue; l'avant-veille je donne un bal blanc à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de ma fille, qui aura dix-huit ans huit jours plus tôt, voilà tout. Je fais imprimer ce soir le carton, j'expédie demain ; après-demain je vais trouver la baronne, qui ne peut me refuser. Vous, vous avez fait de même. Vous n'y êtes pour rien. » Et voilà ce que c'est que la politique. Tas de comédiens !

Ces derniers mots ont été prononcés à haute voix et feraient probablement expulser Salest, qui commence à ameuter le bal, si le baron averti n'intervenait, et poussant le docteur par le bras.

— Vous prendrez bien un verre de punch avec moi, Salest ?

— Je n'ai jamais soif, baron, vous le savez bien.

— M. Mortray... car c'est à monsieur Mortray à qui j'ai l'honneur de parler, et qui écrit de si charmantes choses au *Panurge*... Monsieur Mortray doit avoir soif?

Le baron suppliait vraiment le journaliste, qui se sentit pris de pitié pour l'embarras du maître de la maison.

— Venez, Salest, fait-il, vous nous regarderez boire.

Le buffet est à peu près vide. A la vue du maître les domestiques se sont empressés de dresser une table près de la vaste baie qui donne sur l'avenue des Champs-Élysées. Placé devant le punch et les sandwiches, Salest, qui n'avait ni soif ni faim, se mit naturellement à faire main-basse sur ce qui se trouvait à portée de sa main sale, tandis que Mortray touchait un verre de Bordeaux. Et le baron de les regarder, minutant de demander au journaliste d'emmener le compromettant personnage qu'il n'a pas invité, mais qu'il n'ose chasser. Il ne faut mettre contre soi personne, les fous surtout!

A ce moment, passant près de la fenêtre, un domestique, d'un mouvement maladroit, brisa la glace qui protégeait la pièce de l'air extérieur et qui tomba en mille miettes sur le trottoir : ce qui fit rire et crier les cinquante ou soixante vaga-

bonds qui restaient de ceux attirés là par les lumières, les bruits d'orchestre, les voitures et la présence des municipaux de garde. Une voix s'éleva, qui cria :

— Hé ! dites-donc, les aristos, faut pas guillotiner le pauv' monde.

Malgré lui, le baron tressaillit à cette apostrophe, et Salest, brusquement, tout en étouffant de sandwiches qu'il mâchait, cria :

— As pas peur, Balthazar, ce n'est pas encore le moment ?

— Que voulez-vous dire ? murmura le baron.

— Rien... Si ce n'est que ce n'est pas encore cette poignée de misérables qui entrera ici ce soir.

— Bah ! qu'ils entrent, je leur ferai les honneurs du buffet et je les renverrai tous contents.

— Et s'ils demandent de l'argenterie ?

— C'est du Ruoltz et qui n'est pas à moi.

— Sainte prudence ! Dire qu'elle ne vous servira de rien ! C'est moins facile à calmer que cela, une foule bien montée ; c'est si bête, car c'est quelquefois honnête. On l'a vu, mon cher. N'emportons rien, cassons tout : C'est souvent leur seul mot, et c'est le pire, hein ? Surtout quand on ne se contente pas de casser les choses, mais les gens... Allons, ne pâlissez pas... grand

empereur, puisqu'il ne s'agit pas de cela pour le moment. Réjouissez-vous en paix, car ce n'est ni pour aujourd'hui, ni pour demain, ni pour cette année, ni même pour l'autre, mais je ne jurerai pas que ce siècle finira sans voir la grande tragédie, surtout si vous vous obstinez à continuer votre règne, faiseurs de Papier, entraînés par le Papier... comme tous les meneurs, dont le mot sera toujours : « J'étais leur chef, il fallait bien leur obéir... »

— Il y a du vrai, dans ce que vous dites, murmura le baron.

— S'il y a du vrai ; mais n'y croyez pas trop... Vous savez bien que vous ne pouvez plus vous arrêter. — Et adieu.

Le baron s'en allait tête baissée, n'osant regarder les murs éblouissants de lumière, où son imagination, sa peur absurde auraient peint en lettres plus éblouissantes encore le mot fatidique de sa déchéance ; tandis que Salest, entraîné par Mortray, ou l'entraînant — le journaliste ne le savait plus — quittait le lieu de la fête.

Après avoir traversé les quatre ou cinq groupes de curieux qui restaient encore et qui les regardèrent passer d'un air d'envie ou de colère, à moins que ce fût des deux, ils firent une cinquantaine de pas et dépassèrent un individu

qui s'en allait par l'avenue, parlant tout haut.

— Ely, fit Salest, vous ne sortez pas de chez les Möser, par hasard?

— Non, je rentrais de chez un ami où j'ai dîné, à Neuilly; je n'ai fait qu'entendre la musique et que voir les lumières en passant. C'est assez pour me faire penser à tous ceux qui manquent du nécessaire, qui grelottent, qui souffrent la faim, qui agonisent de privations.

— Et aussi à leur revanche, n'est-ce pas?

— Je n'y crois plus... en ce moment. Tenez! savez-vous ce que je me disais, c'est que je voudrais avoir la foi, la seule vraie parce qu'elle est absurde — *credo quia absurdum* — la foi catholique pour être assuré comme l'est mon ami de Neuilly, que le feu du ciel interviendra et purifiera tout ceci.

Ils se mirent à marcher, devisant sur ce thème jusqu'à ce qu'Ely et Mortray, en raison des différences de leur nature et de leur race : Mortray de sang bourgeois et parlementaire, Ely de sang populaire au moins par sa mère, fussent en pleine querelle, où les mots de droit du peuple, bon plaisir, monarchie et république, socialisme et constitution se battirent sans qu'il en sortît autre chose que confusion.

— Assez! fit tout à coup Salest d'une voix

haute et aigre qui déchira la solitude des Champs-Élisées et qui fit taire brusquement les disputeurs.

— Pffu! Pffu! tonna le docteur en remuant ses grands bras, pauvres petiots qui croient disputer sur quelque chose et qui ne s'aperçoivent pas que tout ce qu'ils disent est inutile, puisqu'ils ne parlent que de choses mortes. Passe encore pour Mortray qui se moque même de ce qu'il pense, car il ne s'engage jamais à fond dans rien, mais toi, Ely, qui as inscrit en tête de ton journal la seule parole sensée de ce temps « ni Roi ni République ». Ce qui prouve — comprends bien! comprends bien! — que tu as comme Trissotin trouvé sans le savoir ton « quoi qu'on die »!

— Expliquez-moi ma formule, vous qui savez tout, fit Ely piqué au plus vif.

— A quoi bon, les événements s'en chargeront. Ils t'apprendront à toi comme aux autres que c'en est fini de tout ce qui a agité ce siècle, et surtout que l'épisode historique que vous appelez Révolution française et où, monarchistes comme républicains, vous vous obstinez à voir une Ère quand ce n'est qu'un épisode, est clos, définitivement clos. Fermeture pour cause d'impuissance générale, mes amours!

Ici Mortray sourit et Ély haussa les épaules.

Vous haussez les épaules. Savez-vous pourquoi, c'est parce que vous ne voulez pas encore déjuger... tout haut. Mais la clôture est faite depuis longtemps dans les consciences qui ont compris — malgré elles — qu'on n'impose jamais à un Peuple, à un Monde, une religion toute faite. Et quelle religion celle de la Loi, c'est-à-dire de cette chose fluctuante, démodée, anti-celtique qu'on appelle la loi française, parodie de la loi romaine, avec des imitations maladroites de tout ce que le génie différent des peuples voisins a créé, et qui leur est bon et qui doit nous tuer. Or donc ce n'est pas seulement une forme gouvernementale ou sociale qui périra, c'est tout ce qui la soutient : le code Napoléon, l'Empire économique qui est né de lui et s'est amalgamé avec lui. Et, à la place de ce qui a été, de ce qui n'existe plus que comme une toile de fond représentant des nuages entre deux décors à effet, surgira naturellement, après des déchirements dont nul ne peut prévoir la force, la forme et la durée, une société neuve avec la misère pour épreuve, le néant pour étiquette, et le talion pour toute loi.

— Il faudra pourtant bien que ce bel état de choses prenne fin, fit Ely?

— Reviendrons nous à l'ancien régime?

— Jamais ! Si la Révolution française est morte,

ce qui l'a précédée et justifiée est plus mort encore. Aux feux de l'abîme toutes les vieilleries : le bon plaisir royal, comme la terreur démocratique, le socialisme impérial comme le socialisme nihiliste, les vieilles théocraties comme les jeunes religions athées, la crédulité comme la science. Au panier le *Moi* de Louis XIV comme celui de Robespierre, les tigreries de Marat comme les répressions bourgeoises ou militaires, les fusillades comme le couperet de la guillotine. Non que le sang innocent soit épargné, grands dieux ! Il coulera comme une bienfaisante rosée, puisque les dieux en sont toujours avides. Pffu ! pffu ! mes enfants, (comprends bien !) — nos neveux verront de belles choses, comme disait ce singe de Voltaire. Ce sera la grande foire des légendes et des croyances. Demandez le trône, demandez l'autel, demandez la gloire des armes, demandez l'éloquence, les lettres, demandez l'honneur aristocratique et la probité bourgeoise, la chinoiserie parlementaire et le galimatias socialiste ! Personne n'en veut plus? Une fois, deux fois, adjugé ! Les barbares n'ont plus besoin de rien.

Et, comme tous deux se taisaient devant l'évocation farouche lancée à pleine voix par le maigre et gambadant personnage, qui, sautant des jambes, moulinant des bras, s'arrêtant pour

mimer ces « aux paniers », criant en pitre mais en pitre épique ses boniments, avait l'air en définitive d'un grand singe apocalyptique piétinant sur une table remplie des débris que sa rage de bête aurait semés, il se calma soudain et d'un air plus sage :

— Rassurez-vous, animaux inférieurs, tendres victimes, ceci approche mais ne vous touche pas encore. Il se peut que j'aie l'air d'un faux prophète et que vous ayez la joie de me le prouver. L'Esprit ne connaît ni le Temps ni le Lieu, il voit en masse, et les choses s'éclairent pour lui par soudaines lueurs, pareilles aux feux instantanés des éclairs. Tout ne s'en ira pas en un jour. Le tremblement de terre agira peut-être par lentes secousses ; la montagne ne tombera pas tout d'une pièce ; elle glissera peut-être comme le glacier. Et vous aurez le temps de vous faire aux choses, d'avaler la pilule par petites doses. Rappelez-vous ce que nous répondaient nos grands'mères, alors que nous demandions comment elles avaient fait pour vivre sous la Terreur? Elles se contentaient de sourire avec ces mots calmes : « Nous avons vécu mon enfant. »

Ils étaient remontés sans y prendre garde vers l'hôtel des Möser où les derniers feux s'éteignaient.

— N'empêche, fit Salest en étendant la main que cela commencera par le Papier. Après le *Chaudron* une autre affaire, d'autres encore et le crédit étouffé *par le papier* expirera enfin ! Vive Dieu ! qu'il fera bon de brûler en place publique cet amas d'actions, de *titres*, de faux écrits, signes maudits du servage de la féodalité financière et industrielle ; qu'il fera bon les voir brûler, ne fût-ce que pour chauffer la peau des misérables ! Et vos journaux y seront, et les livres aussi et tout; et l'on pourra enfin, non pas écrire, — car on n'écrira pas, — non pas parler, — car on ne pourra peut-être pas le faire, — mais dire en soi :

— Ci-git l'*Age de Papier*.

Cette fois, Mortray et Ély haussèrent franchement les épaules. Ce que voyant, après une gambade, de sa voix la plus forte Salest fit le répons qu'il attendait d'eux.

— Ainsi soit-il !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

